ŒUVRES COMPLÈTES

DE

RACINE

BAJAZET
MITHRIDATE
IPHIGÉNIE

1090

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/ceuvrescompletes0000jean_b6p7

BAJAZET
MITHRIDATE
IPHIGENIE

Il a été tiré de cet ouvrage : 200 exemplaires sur papier de chiffe d'Auvergne, au filigrane

numérotés de 1 à 200 ; 300 exemplaires sur papier Biblio-Pelure India, numérotés de 201 à 500.

Il a été tiré, en outre, sur papier de chiffe d'Auvergne 16 exemplaires hors commerce numérotés de A à P.

Le dépôt général de la Collection LES TEXTES FRANÇAIS *est confié à la* SOCIÉTÉ LES BELLES LETTRES, 95, *Boulevard Raspail, Paris, VI^e^, qui en assure le service aux libraires.*

LES TEXTES FRANÇAIS
COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DE L'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

JEAN RACINE

THÉATRE

de 1672 à 1674

BAJAZET
MITHRIDATE
IPHIGENIE

Texte établi et présenté par
GONZAGUE TRUC

ÉDITIONS FERNAND ROCHES
150, Boulevard Saint-Germain, 150
PARIS
1930

Conformément aux principes de la Collection LES TEXTES FRANÇAIS, *ce volume a été soumis à l'approbation du Comité de Publication, qui a chargé M. Jean Morel d'en faire la révision en collaboration avec M. Gonzague Truc.*

Tous droits réservés pour tous pays.
Copyright by Éditions Fernand Roches, Paris, 1930.

BAJAZET.

TRAGEDIE.

PREFACE.

SULTAN Amurat, ou Sultan Morat[1], Empereur des Turcs, celuy qui prit Babylone en 1638, a eu quatre Freres. Le premier, c'est à sçavoir Osman, fut Empereur avant luy, et regna environ trois ans, au bout desquels les Janissaires luy osterent l'Empire et la vie. Le second se nommoit Orcan. Amurat dés les premiers jours de son regne le fit étrangler. Le troisiéme estoit Bajazet, Prince de grande esperance, et c'est luy, qui est le Heros de ma Tragédie. Amurat, ou par politique, ou par amitié, l'avoit épargné jusqu'au siege de Babylone. Aprés la prise de cette Ville, le sultan victorieux envoya un ordre à Constantinople pour le faire mourir. Ce qui fut conduit et executé à peu prés de la maniere que je le represente. Amurat avoit encore un Frere qui fut depuis le Sultan Ibrahim, et que ce même Amurat negligea comme un Prince stupide qui ne luy donnoit point d'ombrage. Sultan Mahomet qui regne aujourd'huy, est Fils de cet Ibrahim, et par consequent Neveu de Bajazet.

Les particularités de la mort de Bajazet ne sont encore dans aucune Histoire imprimée. Monsieur le comte de Cézy estoit Ambassadeur à Constantinople lors que cette avanture tragique arriva dans le Serrail. Il fut instruit des amours de Bajazet et des jalousies de la Sultane. Il vit mesme plusieurs fois Bajazet, à qui on permettoit de se

promener quelquefois à la pointe du Serrail sur le canal de la Mer noire. Monsieur le comte de Cézy disoit que c'estoit un Prince de bonne mine. Il a écrit depuis les circonstances de sa mort. Et il y a encore plusieurs personnes de qualité qui se souviennent de luy en avoir entendu faire le recit lors qu'il fut de retour en France.

Quelques Lecteurs pourront s'estonner qu'on ait osé mettre sur la Scene une Histoire si recente. Mais je n'ay rien vû, dans les Regles du Poëme Dramatique, qui dût me détourner de mon entreprise. A la verité, je ne conseillerois pas à un Auteur de prendre pour sujet d'une Tragédie une Action aussi moderne que celle-cy, si elle s'estoit passée dans le païs où il veut faire representer sa Tragédie, ni de mettre des Heros sur le Theatre, qui auroient esté connus de la pluspart des Spectateurs. Les Personnages Tragiques doivent estre regardez d'un autre œil que nous ne regardons d'ordinaire les Personnages que nous avons vû de si prés. On peut dire que le respect que l'on a pour les Heros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous : *Major e longinquo reverentia*[1]. L'éloignement des païs repare en quelque sorte la trop grande proximité des temps. Car le peuple ne met guere de difference entre ce qui est, si j'ose ainsi parler, à mille ans de luy, et ce qui en est à mille lieuës. C'est ce qui fait, par exemple, que les Personnages Turcs quelque modernes qu'ils soient, ont de la dignité sur nostre Theatre. On les regarde de bonne heure comme Anciens. Ce sont des mœurs et des coûtumes toutes differentes. Nous avons si peu de commerce avec les Princes et les autres Personnes qui vivent dans le Serrail, que nous les considerons, pour ainsi dire, comme des gens qui vivent dans un autre siecle que le nostre.

C'estoit à peu prés de cette maniere que les Persans estoient anciennement considerez des Atheniens. Aussi le Poëte Eschyle ne fit point de difficulté d'introduire dans

une Tragédie[1], la Mere de Xerxes qui estoit peut-estre encore vivante, et de faire representer sur le Theatre d'Athenes la desolation de la Cour de Perse aprés la déroute de ce Prince. Cependant ce mesme Eschyle s'estoit trouvé en personne à la bataille de Salamine, où Xerxes avoit esté vaincu. Et il s'estoit trouvé encore à la défaite des Lieutenans de Darius Pere de Xerxes, dans la plaine de Marathon. Car Eschyle estoit homme de guerre, et il estoit Frere de ce fameux Cynegire dont il est tant parlé dans l'Antiquité, et qui mourut si courageusement en attaquant un des Vaisseaux du Roy de Perse[2].

ACTEURS.

BAJAZET, Frere du Sultan Amurat.

ROXANE, Sultane, Favorite du Sultan Amurat.

ATALIDE, Fille du Sang Ottoman.

ACOMAT, Grand Visir.

OSMIN, Confident du Grand Visir.

ZATIME, Esclave de la Sultane.

ZAIRE, Esclave d'Atalide.

La Scene est à Constantinople, autrement dite Bysance, dans le Serrail du Grand Seigneur.

BAJAZET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

VIEN, suy-moy. La Sultane en ce lieu se doit rendre.
Je pourray cependant te parler, et t'entendre.

OSMIN.

Et depuis quand Seigneur, entre-t-on dans ces lieux,
Dont l'accés estoit même interdit à nos yeux?
Jadis une mort prompte eût suivi cette audace.

ACOMAT.

Quand tu seras instruit de tout ce qui se passe,
Mon entrée en ces lieux ne te surprendra plus.
Mais laissons, cher Osmin, les discours superflus.
Que ton retour tardoit à mon impatience !
Et que d'un œil content je te voy dans Bysance !
Instruis-moy des secrets que peut t'avoir appris
Un voïage si long pour moy seul entrepris.
De ce qu'ont vû tes yeux parle en témoin sincere.

Songe que du recit, Osmin, que tu vas faire,
Dépendent les destins de l'Empire Ottoman.
Qu'as-tu vû dans l'armée? et que fait le Sultan?

OSMIN.

Babylone, Seigneur, à son Prince fidelle,
Voyoit sans s'étonner nostre armée autour d'elle,
Les Persans rassemblez marchoient à son secours,
Et du Camp d'Amurat s'approchoient tous les jours.
Luy-mesme fatigué d'un long Siege inutile,
Sembloit vouloir laisser Babylone tranquile,
Et sans renouveller ses assauts impuissans,
Résolu de combattre, attendoit les Persans.
Mais comme vous sçavez, malgré ma diligence,
Un long chemin separe et le Camp et Bysance.
Mille obstacles divers m'ont même traversé,
Et je puis ignorer tout ce qui s'est passé.

ACOMAT.

Que faisoient cependant nos braves Janissaires?
Rendent-ils au Sultan des hommages sinceres?
Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lû?
Amurat jouït-il d'un pouvoir absolu?

OSMIN.

Amurat est content, si nous le voulons croire,
Et sembloit se promettre une heureuse victoire.
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouïr,
Il affecte un repos dont il ne peut jouïr.
C'est en vain que forçant ses soupçons ordinaires
Il se rend accessible à tous les Janissaires,
Il se souvient toûjours que son inimitié
Voulut de ce grand Corps retrancher la moitié,
Lors que pour affermir sa puissance nouvele

Il vouloit, disoit-il, sortir de leur tutele.
Moy-mesme j'ay souvent entendu leurs discours,
Comme il les craint sans cesse ils le craignent toûjours.
Ses caresses n'ont point effacé cette injure.
Vostre absence est pour eux un sujet de murmure,
Ils regrettent le temps à leur grand cœur si doux,
Lors qu'assurez de vaincre ils combattoient sous vous.

ACOMAT.

Quoy ! tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encor leur valeur, et vit dans leur pensée?
Crois-tu qu'ils me suivroient encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnoistroient la voix de leur Visir?

OSMIN.

Le succés du combat reglera leur conduite.
Il faut voir du Sultan la victoire ou la fuite.
Quoiqu'à regret, Seigneur, ils marchent sous ses lois,
Ils ont à soutenir le bruit de leurs exploits.
Ils ne trahiront point l'honneur de tant d'années.
Mais enfin le succés dépend des destinées.
Si l'heureux Amurat secondant leur grand cœur
Aux champs de Babylone est déclaré vainqueur,
Vous les verrez soumis rapporter dans Bysance
L'exemple d'une aveugle et basse obeïssance.
Mais, si dans le combat le Destin plus puissant
Marque de quelque affront son Empire naissant ;
S'il fuit, ne doutez point que fiers de sa disgrace
A la haine bien-tost ils ne joignent l'audace,
Et n'expliquent, Seigneur, la perte du combat,
Comme un arrest du Ciel qui reprouve Amurat.
Cependant, s'il en faut croire la Renommée,
Il a depuis trois mois fait partir de l'Armée
Un Eclave chargé de quelque ordre secret.

Tout le Camp interdit trembloit pour Bajazet.
On craignoit qu'Amurat, par un ordre severe,
N'envoyât demander la teste de son Frere.

ACOMAT.

Tel estoit son dessein. Cet Esclave est venu,
Il a monstré son ordre, et n'a rien obtenu.

OSMIN.

Quoy, Seigneur ! le Sultan reverra son visage,
Sans que de vos respects il luy porte ce gage?

ACOMAT.

Cet Esclave n'est plus. Un ordre, cher Osmin,
L'a fait précipiter dans le fond de l'Euxin.

OSMIN.

Mais le Sultan, surpris d'une trop longue absence,
En cherchera bien-tost la cause et la vengeance.
Que luy répondrez-vous?

ACOMAT.

Peut-estre avant ce temps
Je sçauray l'occuper de soins plus importans.
Je sçais bien qu'Amurat a juré ma ruine,
Je sçais à son retour l'accueil qu'il me destine.
Tu vois pour m'arracher du cœur de ses Soldats,
Qu'il va chercher sans moy les sieges, les combats.
Il commande l'Armée. Et moy dans une Ville,
Il me laisse exercer un pouvoir inutile.
Quel employ, quel séjour, Osmin, pour un Visir !
Mais j'ay plus dignement employé ce loisir ;
J'ay sçû luy préparer des craintes et des veilles,
Et le bruit en ira bientost à ses oreilles.

OSMIN.

Quoy donc? Qu'avez-vous fait?

ACOMAT.

J'espere qu'aujourd'huy
Bajazet se déclare, et Roxane avec luy.

OSMIN.

Quoy ! Roxane, Seigneur, qu'Amurat a choisie
Entre tant de Beautez, dont l'Europe et l'Asie
Dépeuplent leurs Estats et remplissent sa Cour?
Car on dit qu'elle seule a fixé son Amour.
Et mesme il a voulu que l'heureuse Roxane,
Avant qu'elle eust un Fils, prist le nom de Sultane.

ACOMAT.

Il a fait plus pour elle, Osmin. Il a voulu
Qu'elle eust dans son absence un pouvoir absolu.
Tu sçais de nos Sultans les rigueurs ordinaires.
Le Frere rarement laisse jouïr ses Freres
De l'honneur dangereux d'estre sortis d'un sang
Qui les a de trop prés approchés de son rang.
L'imbecile Ibrahim, sans craindre sa naissance,
Traisne, exempt de peril, une éternelle enfance.
Indigne également de vivre et de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.
L'autre trop redoutable, et trop digne d'envie,
Voit sans cesse Amurat armé contre sa vie.
Car enfin Bajazet dédaigna de tout temps
La molle oisiveté des Enfans des Sultans.
Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance,
Et mesme en fit sous moy la noble experience.
Toy-mesme tu l'as veû courir dans les combats

Emportant aprés luy tous les cœurs des Soldats,
Et goûter tout sanglant le plaisir et la gloire
Que donne aux jeunes cœurs la premiere Victoire.
Mais malgré ses soupçons le cruel Amurat,
Avant qu'un Fils naissant eust rassuré l'Estat,
N'osoit sacrifier ce Frere à sa vengeance,
Ni du sang Ottoman proscrire l'esperance.
Ainsi donc pour un temps Amurat desarmé
Laissa dans le Serrail Bajazet enfermé.
Il partit et voulut que fidelle à sa haine,
Et des jours de son Frere arbitre souveraine,
Roxane au moindre bruit, et sans autres raisons,
Le fist sacrifier à ses moindres soupçons.
Pour moy, demeuré seul, une juste colere
Tourna bien-tost mes vœux du costé de son Frere.
J'entretins la Sultane, et cachant mon dessein,
Luy montray d'Amurat le retour incertain,
Les murmures du Camp, la fortune des armes.
Je plaignis Bajazet. Je luy vantay ses charmes,
Qui par un soin jaloux dans l'ombre retenus,
Si voisins de ses yeux, leur estoient inconnus.
Que te diray-je enfin? La Sultane éperduë
N'eût plus d'autres desirs que celuy de sa veuë [1].

OSMIN.

Mais pouvoient-ils tromper tant de jaloux regards
Qui semblent mettre entre eux d'invincibles remparts?

ACOMAT.

Peut-estre il te souvient qu'un recit peu fidelle
De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle.
La Sultane à ce bruit feignant de s'effraïer,
Par des cris douloureux eut soin de l'appuïer.
Sur la foy de ses pleurs ses Esclaves tremblerent,

De l'heureux Bajazet les Gardes se troublerent,
Et les dons achevant d'ébranler leur devoir,
Leurs Captifs dans ce trouble oserent s'entrevoir.
Roxane vit le Prince. Elle ne put luy taire
L'ordre dont elle seule estoit dépositaire.
Bajazet est aimable. Il vit que son salut
Dépendoit de luy plaire, et bientost il luy plut.
Tout conspiroit pour luy. Ses soins, sa complaisance,
Ce secret découvert, et cette intelligence,
Soûpirs d'autant plus doux qu'il les falloit celer,
L'embarras irritant de ne s'oser parler,
Mesme temerité, perils, craintes communes
Lierent pour jamais leurs cœurs et leurs fortunes.
Ceux-mesmes dont les yeux les devoient éclairer,
Sortis de leur devoir, n'oserent y rentrer[1].

OSMIN.

Quoy ! Roxane d'abord leur découvrant son ame,
Osa-t-elle à leurs yeux faire éclater sa flâme?

ACOMAT.

Ils l'ignorent encore ; Et jusques à ce jour,
Atalide a presté son nom à cet amour.
Du Pere d'Amurat Atalide est la Niéce,
Et mesme avec ses Fils partageant sa tendresse,
Elle a vû son enfance élevée avec eux.
Du Prince en apparence elle reçoit les vœux ;
Mais elle les reçoit pour les rendre à Roxane,
Et veut bien sous son nom qu'il aime la Sultane.
Cependant, cher Osmin, pour s'appuïer de moy,
L'un et l'autre ont promis Atalide à ma foy.

OSMIN.

Quoy ! vous l'aimez, Seigneur?

ACOMAT.

Voudrois-tu qu'à mon âge
Je fisse de l'amour le vil aprentissage?
Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue et les ans,
Suivist d'un vain plaisir les conseils imprudens?
C'est par d'autres attraits qu'elle plaist à ma veuë.
J'aime en elle le sang dont elle est descenduë.
Par elle Bajazet, en m'approchant de luy,
Me va contre luy-mesme assurer un appuy.
Un Visir aux Sultans fait toûjours quelque ombrage :
A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage.
Sa dépouille est un bien, qu'ils veulent recueillir ;
Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.
Bajazet aujourd'huy m'honore et me caresse.
Ses perils tous les jours réveillent sa tendresse.
Ce mesme Bajazet sur le Trône affermi
Méconnoistra peut-estre un inutile Ami.
Et moy, si mon devoir, si ma foy ne l'arreste,
S'il ose quelque jour me demander ma teste...
Je ne m'explique point, Osmin. Mais je pretens
Que du moins il faudra la demander long-temps.
Je sçay rendre aux Sultans de fidelles services.
Mais je laisse au Vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du scrupule insensé
De benir mon trépas quand ils l'ont prononcé.
Voilà donc de ces Lieux ce qui m'ouvre l'entrée,
Et comme enfin Roxane à mes yeux s'est montrée.
Invisible d'abord elle entendoit ma voix,
Et craignoit du Serrail les rigoureuses loix.
Mais enfin bannissant cette importune crainte
Qui dans nos entretiens jettoit trop de contrainte,
Elle mesme a choisi cet endroit écarté,
Où nos cœurs à nos yeux parlent en liberté.

Par un chemin obscur une Esclave me guide,
Et... Mais on vient. C'est elle, et sa chere Atalide.
Demeure. Et s'il le faut, sois prest à confirmer
Le recit important dont je vais l'informer.

SCENE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAIRE,
ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

La Verité s'accorde avec la Renommée,
Madame. Osmin a vû le Sultan, et l'Armée.
Le superbe Amurat est toûjours inquiet,
Et toûjours tous les cœurs panchent vers Bajazet.
D'une commune voix ils l'appellent au Trône.
Cependant les Persans marchoient vers Babylone,
Et bien-tost les deux Camps aux pieds de son Rempart
Devoient de la bataille éprouver le hazard.
Ce combat doit, dit-on, fixer nos destinées,
Et même, si d'Osmin je conte les journées,
Le Ciel en a déja reglé l'évenement,
Et le Sultan triomphe, ou fuit en ce moment.
Declarons-nous, Madame, et rompons le silence.
Fermons-luy dés ce jour les portes de Bysance.
Et sans nous informer s'il triomphe, ou s'il fuit,
Croyez-moy, hâtons-nous d'en prevenir le bruit.
S'il fuit, que craignez-vous? S'il triomphe au contraire,
Le conseil le plus prompt est le plus salutaire.
Vous voudrez, mais trop tard, soustraire à son pouvoir
Un Peuple dans ses murs prest à le recevoir.
Pour moy, j'ay sçû déja par mes brigues secrettes
Gagner de nostre Loy les sacrez Interpretes[1].

Je sçay combien credule en sa devotion
Le Peuple suit le frein de la Religion.
Souffrez que Bajazet voïe enfin la lumiere,
Des murs de ce Palais ouvrez-luy la barriere.
Déployez en son nom cet Estendart fatal,
Des extrêmes périls l'ordinaire signal[1].
Les Peuples prévenus de ce nom favorable,
Sçavent que sa vertu le rend seule coupable.
D'ailleurs, un bruit confus, par mes soins confirmé,
Fait croire heureusement à ce Peuple allarmé,
Qu'Amurat le dédaigne, et veut loin de Bysance
Transporter desormais son Trône et sa présence.
Déclarons le péril dont son Frere est pressé,
Montrons l'ordre cruel qui vous fut adressé.
Sur tout qu'il se déclare et se montre luy-même,
Et fasse voir ce front digne du diadême.

ROXANE.

Il suffit. Je tiendray tout ce que j'ay promis.
Allez brave Acomat, assembler vos Amis.
De tous leurs sentimens venez me rendre conte.
Je vous rendray moy-même une réponse pronte.
Je verray Bajazet. Je ne puis dire rien,
Sans sçavoir si son cœur s'accorde avec le mien.
Allez, et revenez.

SCENE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAIRE.

ROXANE.

Enfin, belle Atalide,
Il faut de nos destins que Bajazet décide.

Pour la derniere fois, je le vais consulter.
Je vais sçavoir s'il m'aime.

ATALIDE.

Est-il temps d'en douter,
Madame? Hâtez-vous d'achever vostre ouvrage.
Vous avez du Visir entendu le langage,
Bajazet vous est cher. Sçavez-vous si demain
Sa liberté, ses jours, seront en vostre main ?
Peut-estre en ce moment Amurat en furie
S'approche pour trancher une si belle vie.
Et pourquoy de son cœur doutez-vous aujourd'huy?

ROXANE.

Mais m'en répondez-vous, vous qui parlez pour luy?

ATALIDE.

Quoy, Madame ! les soins qu'il a pris pour vous plaire,
Ce que vous avez fait, ce que vous pouvez faire,
Ses perils, ses respects, et sur tout vos appas,
Tout cela de son cœur ne vous répond-il pas?
Croyez que vos bontez vivent dans sa memoire.

ROXANE.

Helas ! pour mon repos que ne le puis-je croire?
Pourquoy faut-il au moins que pour me consoler
L'Ingrat ne parle pas comme on le fait parler?
Vingt fois sur vos discours pleine de confiance,
Du trouble de son cœur jouissant par avance,
Moy-même j'ay voulu m'assurer de sa foy,
Et l'ay fait en secret amener devant moy.
Peut-estre trop d'amour me rend trop difficile.
Mais sans vous fatiguer d'un recit inutile,
Je ne retrouvois point ce trouble, cette ardeur,

Que m'avoit tant promis un discours trop flatteur.
Enfin si je luy donne et la vie et l'Empire
Ces gages incertains ne me peuvent suffire.

ATALIDE.

Quoy donc? A son amour qu'allez-vous proposer?

ROXANE.

S'il m'aime, dés ce jour il me doit épouser.

ATALIDE.

Vous épouser ! O Ciel ! Que pretendez-vous faire?

ROXANE.

Je sçay que des Sultans l'usage m'est contraire,
Je sçay qu'ils se sont fait une superbe loy
De ne point à l'hymen assujettir leur foy.
Parmi tant de Beautez qui briguent leur tendresse,
Ils daignent quelquefois choisir une Maistresse,
Mais toûjours inquiete avec tous ses appas,
Esclave, elle reçoit son Maistre dans ses bras ;
Et sans sortir du joug où leur loy la condamne,
Il faut qu'un Fils naissant la declare Sultane.
Amurat plus ardent, et seul jusqu'à ce jour
A voulu que l'on dût ce titre à son amour.
J'en receus la puissance aussi-bien que le titre,
Et des jours de son Frere il me laissa l'arbitre.
Mais ce même Amurat ne me promit jamais
Que l'Hymen dût un jour couronner ses bienfaits.
Et moy qui n'aspirois qu'à cette seule gloire,
De ses autres bienfaits j'ay perdu la memoire.
Toutefois, que sert-il de me justifier?
Bajazet, il est vray, m'a tout fait oublier.
Malgré tous ses malheurs, plus heureux que son Frere

Il m'a plu, sans peut-estre aspirer à me plaire.
Femmes, Gardes, Visir, pour luy j'ay tout séduit.
En un mot vous voyez jusqu'où je l'ay conduit.
Graces à mon amour, je me suis bien servie
Du pouvoir qu'Amurat me donna sur sa vie.
Bajazet touche presque au Trône des Sultans.
Il ne faut plus qu'un pas. Mais c'est où je l'attens.
Malgré tout mon amour, si dans cette journée
Il ne m'attache à luy par un juste hymenée,
S'il ose m'alleguer une odieuse loy,
Quand je fais tout pour luy, s'il ne fait tout pour moy,
Dés le même moment sans songer si je l'aime,
Sans consulter enfin si je me perds moy-même,
J'abandonne l'Ingrat, et le laisse rentrer
Dans l'estat malheureux, d'où je l'ay sçû tirer.
Voila surquoy je veux que Bajazet prononce.
Sa perte, ou son salut dépend de sa réponse.
Je ne vous presse point de vouloir aujourd'huy
Me prester vostre voix pour m'expliquer à luy.
Je veux que devant moy sa bouche, et son visage
Me découvrent son cœur, sans me laisser d'ombrage ;
Que luy-même en secret amené dans ces lieux,
Sans estre preparé se presente à mes yeux.
Adieu, vous sçaurez tout aprés cette entreveuë.

SCENE IV.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Zaïre, c'en est fait, Atalide est perduë !

ZAIRE.

Vous?

ATALIDE.

Je prévoy déja tout ce qu'il faut prévoir.
Mon unique esperance est dans mon desespoir[1].

ZAIRE.

Mais Madame, pourquoy?

ATALIDE.

Si tu venois d'entendre
Quel funeste dessein Roxane vient de prendre,
Quelles conditions elle veut imposer!
Bajazet doit perir, dit-elle, ou l'épouser.
S'il se rend, que deviens-je en ce malheur extrême?
Et s'il ne se rend pas, que devient-il luy-même?

ZAIRE.

Je conçoy ce malheur. Mais à ne point mentir
Vostre amour dés long-temps a dû le pressentir.

ATALIDE.

Ah, Zaïre! L'amour a-t-il tant de prudence?
Tout sembloit avec nous estre d'intelligence.
Roxane se livrant toute entiere à ma foy,
Du cœur de Bajazet se reposoit sur moy,
M'abandonnoit le soin de tout ce qui le touche,
Le voyoit par mes yeux, luy parloit par ma bouche,
Et je croyois toucher au bienheureux moment,
Où j'allois par ses mains couronner mon Amant.
Le Ciel s'est declaré contre mon artifice.
Et que falloit-il donc, Zaïre, que je fisse?
A l'erreur de Roxane, ay-je dû m'opposer,
Et perdre mon Amant pour la desabuser?
Avant que dans son cœur cette amour fust formée,
J'aimois, et je pouvois m'assurer d'estre aimée.

Dés nos plus jeunes ans, tu t'en souviens assez,
L'amour serra les nœuds par le sang commencez.
Elevée avec luy dans le sein de sa Mere,
J'appris à distinguer Bajazet de son Frere ;
Elle-même avec joye unit nos volontez ;
Et quoiqu'aprés sa mort l'un de l'autre écartez,
Conservant sans nous voir le desir de nous plaire,
Nous avons sçû toûjours nous aimer et nous taire.
Roxane, qui depuis, loin de s'en défier,
A ses desseins secrets voulut m'associer,
Ne put voir sans amour ce Heros trop aimable,
Elle courut luy tendre une main favorable.
Bajazet étonné rendit grace à ses soins,
Luy rendit des respects. Pouvoit-il faire moins?
Mais qu'aisément l'amour croit tout ce qu'il souhaite?
De ses moindres respects Roxane satisfaite
Nous engagea tous deux, par sa facilité,
A la laisser jouïr de sa credulité.
Zaïre, il faut pourtant avouër ma foiblesse,
D'un mouvement jaloux, je ne fus pas maîtresse.
Ma rivale accablant mon Amant de bienfaits,
Opposoit un Empire à mes foibles attraits.
Mille soins la rendoient presente à sa memoire ;
Elle l'entretenoit de sa prochaine gloire.
Et moy je ne puis rien. Mon cœur pour tous discours
N'avoit que des soupirs qu'il repetoit toûjours.
Le Ciel seul sçait combien j'en ay versé de larmes.
Mais enfin Bajazet dissipa mes allarmes.
Je condamnay mes pleurs, et jusques aujourd'huy
Je l'ay pressé de feindre, et j'ay parlé pour luy.
Helas ! Tout est fini. Roxane méprisée
Bientost de son erreur sera desabusée.
Car enfin Bajazet ne sçait point se cacher.
Je connoi sa vertu prompte à s'effaroucher.

Il faut qu'à tous momens tremblante et secourable,
Je donne à ses discours un sens plus favorable.
Bajazet va se perdre. Ah ! si comme autrefois,
Ma Rivale eust voulu luy parler par ma voix !
Au moins si j'avois pû preparer son visage !
Mais, Zaïre, je puis l'attendre à son passage.
D'un mot, ou d'un regard je puis le secourir.
Qu'il l'épouse en un mot plûtost que de perir.
Si Roxane le veut, sans doute il faut qu'il meure.
Il se perdra, te dis-je. Atalide, demeure.
Laisse, sans t'allarmer, ton Amant sur sa foy.
Penses-tu meriter qu'on se perde pour toy?
Peut-estre Bajazet secondant ton envie,
Plus que tu ne voudras, aura soin de sa vie.

ZAIRE.

Ah ! dans quels soins, Madame, allez-vous vous plonger?
Toûjours avant le temps faut-il vous affliger?
Vous n'en pouvez douter, Bajazet vous adore.
Suspendez ou cachez l'ennuy qui vous devore.
N'allez point par vos pleurs declarer vos amours.
La main qui l'a sauvé le sauvera toûjours,
Pourvû qu'entretenuë en son erreur fatale
Roxane jusqu'au bout ignore sa Rivale.
Venez en d'autres lieux enfermer vos regrets,
Et de leur entreveuë attendre le succés.

ATALIDE.

Hé bien, Zaïre, allons. Et toy, si ta justice
De deux jeunes Amans veut punir l'artifice,
O Ciel ! si nostre amour est condamné de toy,
Je suis la plus coupable, épuise tout sur moy.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

PRINCE, l'heure fatale est enfin arrivée
Qu'à vostre liberté le Ciel a reservée.
Rien ne me retient plus, et je puis dés ce jour
Accomplir le dessein qu'a formé mon amour.
Non que vous assurant d'un triomphe facile,
Je mette entre vos mains un Empire tranquile;
Je fais ce que je puis, je vous l'avois promis.
J'arme vostre valeur contre vos Ennemis.
J'écarte de vos jours un peril manifeste.
Vostre vertu, Seigneur, achevera le reste.
Osmin a vû l'armée, elle panche pour vous.
Les Chefs de nostre Loy conspirent avec nous,
Le Visir Acomat vous répond de Bysance.
Et moy, vous le sçavez, je tiens sous ma puissance
Cette foule de Chefs, d'Esclaves, de Muets,
Peuple, que dans ses murs renferme ce Palais,
Et dont à ma faveur les ames asservies
M'ont vendu dés longtemps leur silence et leurs vies.
Commencez maintenant. C'est à vous de courir
Dans le champ glorieux que j'ay sçû vous ouvrir.
Vous n'entreprenez point une injuste carriere.

Vous repoussez, Seigneur, une main meurtriere.
L'exemple en est commun. Et, parmi les Sultans
Ce chemin à l'Empire a conduit de tout temps.
Mais pour mieux commencer hastons-nous l'un et l'autre
D'assurer à la fois mon honneur et le vostre.
Montrez à l'Univers, en m'attachant à vous,
Que quand je vous servois, je servois mon Epoux;
Et par le nœud sacré d'un heureux hymenée
Justifiez la foy que je vous ay donnée.

BAJAZET

Ah ! Que proposez-vous, Madame?

ROXANE.

Hé quoy, Seigneur ?
Quel obstacle secret trouble nostre bonheur?

BAJAZET.

Madame, ignorez-vous que l'orgueil de l'Empire...
Que ne m'épargnez-vous la douleur de le dire?

ROXANE.

Ouy, je sçay que depuis qu'un de vos Empereurs,
Bajazet, d'un Barbare éprouvant les fureurs,
Vit au Char du Vainqueur son Epouse enchaînée,
Et par toute l'Asie à sa suite traînée ;
De l'honneur Ottoman ses Successeurs jaloux
Ont daigné rarement prendre le nom d'Epoux[1].
Mais l'amour ne suit point ces loix imaginaires,
Et sans vous rapporter des Exemples vulgaires,
Solyman (vous sçavez qu'entre tous vos Ayeux,
Dont l'Univers a craint le bras victorieux,
Nul n'éleva si haut la grandeur Ottomane).
Ce Solyman jetta les yeux sur Roxelane.

Malgré tout son orgueil, ce Monarque si fier
A son Trône, à son Lit, daigna l'associer.
Sans qu'elle eust d'autres droits au rang d'Imperatrice
Qu'un peu d'attraits peut-estre et beaucoup d'artifice.

BAJAZET.

Il est vray. Mais aussi voyez ce que je puis,
Ce qu'estoit Solyman, et le peu que je suis.
Solyman jouïssoit d'une pleine puissance,
L'Egypte ramenée à son obeïssance,
Rhodes, des Ottomans ce redoutable écueil
De tous ses Défenseurs devenu le cercueil,
Du Danube asservi les rives desolées,
De l'Empire Persan les bornes reculées,
Dans leurs climats brûlans les Africains dontez,
Faisoient taire les lois devant ses volontez.
Que suis-je? J'attens tout du Peuple, et de l'Armée.
Mes malheurs font encor toute ma renommée.
Infortuné, proscrit, incertain de regner,
Dois-je irriter les cœurs, au lieu de les gagner?
Témoins de nos plaisirs, plaindront-ils nos miseres?
Croiront-ils mes perils, et vos larmes sinceres?
Songez, sans me flatter du sort de Solyman,
Au meurtre tout recent du malheureux Osman[1].
Dans leur rebellion les Chefs des Janissaires
Cherchant à colorer leurs desseins sanguinaires,
Se crurent à sa perte assez autorisez
Par le fatal hymen que vous me proposez.
Que vous diray-je enfin? Maistre de leur suffrage,
Peut-estre avec le temps j'oseray davantage.
Ne precipitons rien. Et daignez commencer
A me mettre en estat de vous recompenser.

ROXANE.

Je vous entens, Seigneur. Je voy mon imprudence,

Je voy que rien n'échappe à vostre prevoyance.
Vous avez pressenti jusqu'au moindre danger
Où mon amour trop prompt vous alloit engager.
Pour vous, pour vostre honneur vous en craignez les suites,
Et je le croy, Seigneur puis que vous me le dites.
Mais avez-vous prévû, si vous ne m'épousez,
Les perils plus certains où vous vous exposez ?
Songez-vous que sans moy tout vous devient contraire,
Que c'est à moy sur tout qu'il importe de plaire ?
Songez-vous que je tiens les portes du Palais,
Que je puis vous l'ouvrir, ou fermer pour jamais,
Que j'ay sur vostre vie un empire suprême,
Que vous ne respirez qu'autant que je vous aime ?
Et sans ce même amour qu'offensent vos refus,
Songez-vous, en un mot, que vous ne seriez plus ?

BAJAZET.

Ouy, je tiens tout de vous, et j'avois lieu de croire
Que c'estoit pour vous-même une assez grande gloire,
En voyant devant moy tout l'Empire à genoux,
De m'entendre avoüer que je tiens tout de vous.
Je ne m'en défens point. Ma bouche le confesse,
Et mon respect sçaura le confirmer sans cesse.
Je vous doy tout mon sang. Ma vie est vostre bien.
Mais enfin voulez-vous...

ROXANE[1].

Non, je ne veux plus rien.
Ne m'importune plus de tes raisons forcées.
Je voy combien tes vœux sont loin de mes pensées,
Je ne te presse plus, Ingrat, d'y consentir.
Rentre dans le neant dont je t'ay fait sortir.
Car enfin qui m'arreste ? Et quelle autre assurance
Demanderois-je encor de son indifference ?

L'Ingrat est-il touché de mes empressemens ?
L'amour même entre-t-il dans ses raisonnemens ?
Ah ! je voy tes desseins. Tu crois, quoy que je fasse,
Que mes propres perils t'assurent de ta grace,
Qu'engagée avec toy par de si forts liens,
Je ne puis separer tes interests des miens.
Mais je m'assure encore aux bontez de ton Frere.
Il m'aime, tu le sçais. Et malgré sa colere,
Dans ton perfide sang je puis tout expier,
Et ta mort suffira pour me justifier.
N'en doute point, j'y cours, et dés ce moment même.
Bajazet, écoutez, je sens que je vous aime.
Vous vous perdez. Gardez de me laisser sortir.
Le chemin est encore ouvert au repentir.
Ne deseperez point une Amante en furie.
S'il m'échappoit un mot, c'est fait de vostre vie.

BAJAZET.

Vous pouvez me l'oster, elle est entre vos mains.
Peut-estre que ma mort utile à vos desseins,
De l'heureux Amurat obtenant vostre grace,
Vous rendra dans son cœur vostre premiere place.

ROXANE.

Dans son cœur ? Ah ! Crois-tu quand il le voudroit bien,
Que si je perds l'espoir de regner dans le tien,
D'une si douce erreur si long-temps possedée,
Je puisse desormais souffrir une autre idée,
Ny que je vive enfin, si je ne vis pour toy ?
Je te donne, Cruel, des armes contre moy,
Sans doute, et je devrois retenir ma foiblesse.
Tu vas en triompher. Ouy, je te le confesse,
J'affectois à tes yeux une fausse fierté.
De toy dépend ma joye et ma felicité.

De ma sanglante mort ta mort sera suivie.
Quel fruit de tant de soins que j'ay pris pour ta vie !
Tu soupires enfin, et sembles te troubler.
Acheve, parle.

BAJAZET.

O Ciel ! que ne puis-je parler !

ROXANE.

Quoy donc ! Que dites-vous? et que viens-je d'entendre ?
Vous avez des secrets que je ne puis apprendre !
Quoi ! de vos sentiments je ne puis m'éclaircir?

BAJAZET.

Madame, encore un coup, c'est à vous de choisir.
Daignez m'ouvrir au Trône un chemin legitime,
Ou bien, me voilà prest, prenez vostre victime.

ROXANE.

Ah ! c'en est trop enfin, tu seras satisfait.
Hola, Gardes, qu'on vienne.

SCENE II.

ROXANE, ACOMAT, BAJAZET.

ROXANE.

Acomat, c'en est fait.
Vous pouvez retourner, je n'ay rien à vous dire.
Du Sultan Amurat je reconnoy l'empire.
Sortez. Que le Serrail soit desormais fermé,
Et que tout rentre icy dans l'ordre accoutumé.

SCENE III.

BAJAZET, ACOMAT.

ACOMAT.

Seigneur, qu'ay-je entendu ? Quelle surprise extrême !
Qu'allez-vous devenir ? Que deviens-je moy-même ?
D'où naist ce changement ? Qui dois-je en accuser ?
O Ciel !

BAJAZET.

Il ne faut point icy vous abuser.
Roxane est offensée et court à la vengeance.
Un obstacle eternel rompt nostre intelligence.
Visir, songez à vous, je vous en averti,
Et, sans conter sur moy, prenez vostre parti.

ACOMAT.

Quoy ?

BAJAZET.

Vous et vos Amis cherchez quelque retraitte.
Je sçay dans quels perils mon amitié vous jette,
Et j'esperois un jour vous mieux recompenser.
Mais c'en est fait, vous dis-je, il n'y faut plus penser.

ACOMAT.

Et quel est donc, Seigneur, cet obstacle invincible ?
Tantost dans le Serrail j'ay laissé tout paisible.
Quelle fureur saisit vostre esprit et le sien ?

BAJAZET.

Elle veut, Acomat, que je l'épouse.

ACOMAT.

Hé bien?
L'usage des Sultans à ses vœux est contraire.
Mais cet usage enfin, est-ce une loy severe
Qu'aux dépens de vos jours vous deviez observer ?
La plus sainte des loix, ah ! c'est de vous sauver,
Et d'arracher, Seigneur, d'une mort manifeste
Le sang des Ottomans dont vous faites le reste.

BAJAZET.

Ce reste malheureux seroit trop acheté
S'il faut le conserver par une lâcheté.

ACOMAT.

Et pourquoy vous en faire une image si noire ?
L'hymen de Solyman ternit-il sa memoire ?
Cependant Solyman n'estoit point menassé
Des perils évidens dont vous estes pressé.

BAJAZET.

Et ce sont ces perils et ce soin de ma vie
Qui d'un servile hymen feroient l'ignominie.
Solyman n'avoit point ce pretexte odieux.
Son Esclave trouva grace devant ses yeux,
Et sans subir le joug d'un hymen necessaire,
Il luy fit de son cœur un present volontaire.

ACOMAT.

Mais vous aimez Roxane.

BAJAZET.

Acomat, c'est assez.
Je me plains de mon sort moins que vous ne pensez.
La mort n'est point pour moy le comble des disgraces,

J'osay tout jeune encor la chercher sur vos traces.
Et l'indigne prison où je suis renfermé
A la voir de plus prés m'a même accoûtumé,
Amurat à mes yeux l'a vingt fois presentée.
Elle finit le cours d'une vie agitée.
Helas ! si je la quitte avec quelque regret...
Pardonnez, Acomat, je plains, avec sujet,
Des cœurs dont les bontez, trop mal recompensées,
M'avoient pris pour objet de toutes leurs pensées.

ACOMAT.

Ah ! si nous perissons, n'en accusez que vous,
Seigneur. Dites un mot, et vous nous sauvez tous.
Tout ce qui reste icy de braves Janissaires,
De la Religion les saints Depositaires,
Du Peuple Bysantin ceux qui plus respectez[1]
Par leur exemple seul reglent ses volontez,
Sont prests de vous conduire à la Porte sacrée,
D'où les nouveaux Sultans font leur premiere entrée.

BAJAZET.

Hé bien, brave Acomat, si je leur suis si cher,
Que des mains de Roxane ils viennent m'arracher.
Du Serrail, s'il le faut, venez forcer la porte.
Entrez accompagné de leur vaillante escorte.
J'aime mieux en sortir sanglant, couvert de coups,
Que chargé, malgré moy, du nom de son Epoux.
Peut-estre je sçauray dans ce desordre extrême,
Par un beau desespoir me secourir moy-même,
Attendre, en combattant, l'effet de vostre foy,
Et vous donner le temps de venir jusqu'à moy.

ACOMAT.

Hé pourray-je empescher malgré ma diligence,
Que Roxane d'un coup n'assure sa vengeance ?

Alors qu'aura servi ce zele impetueux
Qu'à charger vos Amis d'un crime infructueux ?
Promettez. Affranchi du peril qui vous presse,
Vous verrez de quel poids sera vostre promesse.

BAJAZET.

Moy !

ACOMAT.

Ne rougissez point. Le sang des Ottomans
Ne doit point en Esclave obeïr aux sermens.
Consultez ces Heros, que le droit de la guerre
Mena victorieux jusqu'au bout de la Terre.
Libres dans leur victoire, et maistres de leur foy
L'interest de l'Estat fut leur unique loy,
Et d'un Trône si saint la moitié n'est fondée
Que sur la foy promise et rarement gardée.
Je m'emporte, Seigneur.

BAJAZET.

Ouy, je sçais, Acomat,
Jusqu'où les a portez l'interest de l'Estat.
Mais ces mêmes Heros prodigues de leur vie,
Ne la rachetoient point par une perfidie.

ACOMAT.

O courage inflexible ! O trop constante foy,
Que même en perissant, j'admire malgré moy !
Faut-il qu'en un moment un scrupule timide
Perde... Mais quel bonheur nous envoye Atalide.

SCENE IV.

BAJAZET, ATALIDE, ACOMAT.

ACOMAT.

Ah ! Madame ! venez avec moy vous unir.
Il se perd.

ATALIDE.

C'est dequoy je viens l'entretenir.
Mais laissez-nous. Roxane à sa perte animée
Veut que de ce Palais la porte soit fermée.
Toutefois, Acomat, ne vous éloignez pas,
Peut-estre on vous fera revenir sur vos pas.

SCENE V.

BAJAZET, ATALIDE.

BAJAZET.

Hé bien ! c'est maintenant qu'il faut que je vous laisse.
Le Ciel punit ma feinte, et confond vostre adresse.
Rien ne m'a pû parer contre ses derniers coups ;
Il falloit, ou mourir, ou n'estre plus à vous.
Dequoy nous a servi cette indigne contrainte ?
Je meurs plus tard. Voilà tout le fruit de ma feinte.
Je vous l'avois prédit. Mais vous l'avez voulu.
J'ay reculé vos pleurs autant que je l'ay pû.
Belle Atalide, au nom de cette complaisance,
Daignez de la Sultane éviter la presence.

Vos pleurs vous trahiroient, cachez-les à ses yeux,
Et ne prolongez point de dangereux Adieux.

ATALIDE.

Non, Seigneur. Vos bontez pour une Infortunée
Ont assez disputé contre la Destinée.
Il vous en couste trop pour vouloir m'épargner,
Il faut vous rendre. Il faut me quitter, et regner.

BAJAZET.

Vous quitter ?

ATALIDE.

Je le veux. Je me suis consultée.
De mille soins jaloux jusqu'alors agitée,
Il est vray, je n'ay pû concevoir sans effroy
Que Bajazet pût vivre, et n'estre plus à moy.
Et lors que quelquefois de ma Rivale heureuse
Je me representois l'image douloureuse,
Vostre mort (pardonnez aux fureurs des Amans)
Ne me paroissoit pas le plus grand des tourmens
Mais à mes tristes yeux vostre mort preparée
Dans toute son horreur ne s'estoit pas montrée.
Je ne vous voyois pas ainsi que je vous vois,
Prest à me dire Adieu pour la derniere fois.
Seigneur, je sçay trop bien avec quelle constance
Vous allez de la mort affronter la presence.
Je sçay que vostre cœur se fait quelques plaisirs
De me prouver sa foy dans ses derniers soupirs.
Mais helas ! épargnez une ame plus timide.
Mesurez vos malheurs aux forces d'Atalide,
Et ne m'exposez point aux plus vives douleurs,
Qui jamais d'une Amante épuiserent les pleurs.

BAJAZET.

Et que deviendrez-vous, si dés cette journée
Je celebre à vos yeux ce funeste hymenée ?

ATALIDE.

Ne vous informez point ce que je deviendray[1].
Peut-estre à mon destin, Seigneur, j'obeïray.
Que sçay-je ? A ma douleur je chercheray des charmes.
Je songeray peut-estre au milieu de mes larmes,
Qu'à vous perdre pour moy vous estiez resolu,
Que vous vivez, qu'enfin c'est moy qui l'ay voulu.

BAJAZET.

Non, vous ne verrez point cette feste cruelle.
Plus vous me commandez de vous estre infidelle,
Madame, plus je voy combien vous meritez
De ne point obtenir ce que vous souhaittez.
Quoy ! cet amour si tendre, et né dans nostre enfance,
Dont les feux avec nous ont crû dans le silence,
Vos larmes, que ma main pouvoit seule arrester,
Mes sermens redoublez de ne vous point quitter,
Tout cela finiroit par une perfidie ?
J'épouserois, et qui ? (s'il faut que je le die)
Une Esclave attachée à ses seuls interests,
Qui presente à mes yeux les supplices tout prests,
Qui m'offre ou son hymen, ou la mort infaillible ;
Tandis qu'à mes perils Atalide sensible,
Et trop digne du sang qui luy donna le jour,
Veut me sacrifier jusques à son amour.
Ah ! Qu'au jaloux Sultan ma teste soit portée,
Puis qu'il faut à ce prix qu'elle soit rachetée.

ATALIDE.

Seigneur, vous pourriez vivre, et ne me point trahir.

BAJAZET.

Parlez. Si je le puis, je suis prest d'obeïr.

ATALIDE.

La Sultane vous aime. Et malgré sa colere,
Si vous preniez, Seigneur, plus de soin de luy plaire,
Si vos soupirs daignoient luy faire pressentir
Qu'un jour...

BAJAZET.

Je vous entens, Je n'y puis consentir.
Ne vous figurez point que dans cette journée
D'un lâche desespoir ma vertu consternée
Craigne les soins d'un Trône où je pourrois monter,
Et par un promt trépas cherche à les éviter.
J'ecoute trop, peut-estre, une imprudente audace.
Mais sans cesse occupé des grands noms de ma race,
J'esperois que fuïant un indigne repos
Je prendrois quelque place entre tant de Heros.
Mais quelque ambition, quelque amour qui me brûle
Je ne puis plus tromper une Amante credule.
En vain pour me sauver je vous l'aurois promis.
Et ma bouche, et mes yeux du mensonge ennemis,
Peut-estre dans le temps que je voudrois luy plaire,
Feroient par leur desordre un effet tout contraire,
Et de mes froids soupirs ses regards offensez
Verroient trop que mon cœur ne les a point poussez.
O Ciel ! Combien de fois je l'aurois éclaircie,
Si je n'eusse à sa haine exposé que ma vie,
Si je n'avois pas craint que ses soupçons jaloux
N'eussent trop aisément remonté jusqu'à vous !
Et j'irois l'abuser d'une fausse promesse ?
Je me parjurerois ? Et par cette bassesse...
Ah! loin de m'ordonner cet indigne détour,

Si vostre cœur estoit moins plein de son amour,
Je vous verrois sans doute en rougir la premiere.
Mais pour vous épagner une injuste priere,
Adieu, je vais trouver Roxane de ce pas,
Et je vous quitte.

ATALIDE.

Et moy, je ne vous quitte pas.
Venez, Cruel, venez, je vais vous y conduire,
Et de tous nos secrets c'est moy qui veux l'instruire.
Puis que malgré mes pleurs mon Amant furieux
Se fait tant de plaisir d'expirer à mes yeux ;
Roxane malgré vous nous joindra l'un et l'autre,
Elle aura plus de soif de mon sang que du vostre,
Et je pourray donner à vos yeux effrayez
Le spectacle sanglant que vous me prepariez.

BAJAZET.

O Ciel ! que faites-vous?

ATALIDE.

Cruel, pouvez-vous croire
Que je sois moins que vous jalouse de ma gloire?
Pensez-vous que cent fois en vous faisant parler
Ma rougeur ne fust pas preste à me deceler?
Mais on me presentoit vostre perte prochaine.
Pourquoy faut-il, Ingrat, quand la mienne est certaine,
Que vous n'osiez pour moy ce que j'osois pour vous?
Peut-estre il suffira d'un mot un peu plus doux.
Roxane dans son cœur peut-estre vous pardonne.
Vous-même vous voyez le temps qu'elle vous donne.
A-t-elle en vous quittant fait sortir le Visir?
Des Gardes à mes yeux viennent-ils vous saisir?
Enfin, dans sa fureur implorant mon adresse,

Ses pleurs ne m'ont-ils pas découvert sa tendresse?
Peut-estre elle n'attend qu'un espoir incertain
Qui luy fasse tomber les armes de la main.
Allez, Seigneur. Sauvez vostre vie et la mienne.

BAJAZET.

Hé bien. Mais quels discours faut-il que je luy tienne[1] ?

ATALIDE.

Ah ! daignez sur ce choix ne me point consulter.
L'occasion, le Ciel pourra vous les dicter.
Allez. Entre elle et vous je ne dois point paroistre.
Vostre trouble, ou le mien, nous feroient reconnoistre.
Allez encore un coup, je n'ose m'y trouver.
Dites... tout ce qu'il faut, Seigneur, pour vous sauver.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

ZAIRE, il est donc vray, sa grace est prononcée.

ZAIRE.

Je vous l'ay dit, Madame, une Esclave empressée,
Qui couroit de Roxane accomplir le desir,
Aux Portes du Serrail a reçû le Visir.
Ils ne m'ont point parlé. Mais mieux qu'aucun langage
Le transport du Visir marquoit sur son visage
Qu'un heureux changement le rappelle au Palais,
Et qu'il y vient signer une eternelle paix.
Roxane a pris sans doute une plus douce voye.

ATALIDE.

Ainsi de toutes parts les plaisirs et la joye
M'abandonnent, Zaïre, et marchent sur leurs pas.
J'ay fait ce que j'ay dû, je ne m'en repens pas.

ZAIRE.

Quoy, Madame ! Quelle est cette nouvelle allarme?

ATALIDE.

Et ne t'a-t-on point dit, Zaïre, par quel charme,
Ou pour mieux dire enfin, par quel engagement,
Bajazet a pû faire un si promt changement?
Roxane en sa fureur paroissoit inflexible,
A-t-elle de son cœur quelque gage infaillible?
Parle. L'épouse-t-il?

ZAIRE.

Je n'en ay rien appris,
Mais enfin, s'il n'a pû se sauver qu'à ce prix,
S'il fait ce que vous-même avez sçû luy prescrire,
S'il l'épouse, en un mot...

ATALIDE.

S'il l'épouse, Zaïre !

ZAIRE.

Quoy ! vous repentez-vous des genereux discours,
Que vous dictoit le soin de conserver ses jours?

ATALIDE.

Non, non, il ne fera que ce qu'il a dû faire
Sentimens trop jaloux, c'est à vous de vous taire.
Si Bajazet l'épouse, il suit mes volontez.
Respectez ma vertu qui vous a surmontez,
A ses nobles conseils ne meslez point le vostre.
Et loin de me le peindre entre les bras d'une autre,
Laissez-moy sans regret me le representer
Au Trône où mon amour l'a forcé de monter.
Ouy, je me reconnois, je suis toûjours la même.
Je voulois qu'il m'aimast, chere Zaïre, il m'aime,
Et du moins cet espoir me console aujourd'huy,
Que je vais mourir digne, et contente de luy.

ZAIRE.

Mourir ! Quoy vous auriez un dessein si funeste?

ATALIDE.

J'ay cedé mon Amant. Tu t'étonnes du reste?
Peux-tu conter, Zaïre, au nombre des malheurs
Une mort, qui previent et finit tant de pleurs?
Qu'il vive ! c'est assez. Je l'ay voulu sans doute,
Et je le veux toûjours, quelque prix qu'il m'en couste.
Je n'examine point ma joye ou mon ennui.
J'aime assez mon Amant pour renoncer à luy.
Mais helas ! il peut bien penser avec justice,
Que si j'ay pû luy faire un si grand sacrifice,
Ce cœur, qui de ses jours prend ce funeste soin,
L'aime trop pour vouloir en estre le témoin.
Allons, je veux sçavoir...

ZAIRE.

Moderez-vous, de grace.
On vient vous informer de tout ce qui se passe.
C'est le Visir.

SCENE II.

ATALIDE, ACOMAT, ZAIRE.

ACOMAT.

Enfin nos Amans sont d'accord,
Madame. Un calme heureux nous remet dans le Port.
La Sultane a laissé desarmer sa colere.
Elle m'a declaré sa volonté derniere ;
Et tandis qu'elle montre au Peuple épouvanté

Du Prophete divin l'Etendart redouté,
Qu'à marcher sur mes pas Bajazet se dispose,
Je vais de ce signal faire entendre la cause,
Remplir tous les esprits d'une juste terreur,
Et proclamer enfin le nouvel Empereur.
Cependant permettez que je vous renouvelle
Le souvenir du prix qu'on promit à mon zele.
N'attendez point de moy ces doux emportemens,
Tels que j'en voy paroistre au cœur de ces Amans.
Mais si par d'autres soins plus dignes de mon âge,
Par de profonds respects, par un long esclavage,
Tel que nous le devons au Sang de nos Sultans,
Je puis...

ATALIDE.

Vous m'en pourrez instruire avec le temps.
Avec le temps aussi vous pourrez me connoistre.
Mais quels sont ces transports qu'ils vous ont fait paroistre?

ACOMAT.

Madame, doutez-vous des soupirs enflammez
De deux jeunes Amans l'un de l'autre charmez ?

ATALIDE.

Non. Mais à dire vray ce miracle m'étonne.
Et dit-on à quel prix Roxane luy pardonne?
L'épouse-t-il enfin?

ACOMAT.

Madame, je le croy.
Voicy tout ce qui vient d'arriver devant moy.
Surpris, je l'avoûray, de leur fureur commune,
Querellant les Amans, l'Amour, et la Fortune,
J'estois de ce Palais sorti desesperé.

Déja sur un Vaisseau dans le Port preparé,
Chargeant de mon débris les reliques[1] plus cheres,
Je méditois ma fuite aux terres étrangeres.
Dans ce triste dessein au Palais rappellé,
Plein de joie et d'espoir j'ay couru, j'ay volé.
La porte du Serrail à ma voix s'est ouverte.
Et d'abord une Esclave à mes yeux s'est offerte,
Qui m'a conduit sans bruit dans un Apartement
Où Roxane attentive écoutoit son Amant.
Tout gardoit devant eux un auguste silence.
Moy-même resistant à mon impatience,
Et respectant de loin leur secret entretien,
J'ay long-temps immobile observé leur maintien.
Enfin avec des yeux qui découvroient son ame,
L'une a tendu la main pour gage de sa flâme,
L'autre avec des regards éloquens, pleins d'amour,
L'a de ses feux, Madame, assurée à son tour.

ATALIDE.

Helas !

ACOMAT.

Ils m'ont alors apperçû l'un et l'autre.
Voilà, m'a-t-elle dit, vostre Prince et le nostre.
Je vais, brave Acomat, le remettre en vos mains.
Allez luy preparer les honneurs souverains.
Qu'un Peuple obeïssant l'attende dans le Temple.
Le Serrail va bien-tost vous en donner l'exemple.
Aux pieds de Bajazet alors je suis tombé,
Et soudain à leurs yeux je me suis dérobé.
Trop heureux d'avoir pû, par un recit fidelle,
De leur paix en passant vous conter la nouvelle,
Et m'acquitter vers vous de mes respects profonds,
Je vais le couronner, Madame, et j'en réponds.

SCENE III.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Allons, retirons-nous, ne troublons point leur joye.

ZAIRE.

Ah ! Madame ! croïez...

ATALIDE.

Que veux-tu que je croye?
Quoy donc à ce spectacle iray-je m'exposer?
Tu vois que c'en est fait. Ils se vont épouser.
La Sultane est contente, il l'assure qu'il l'aime.
Mais je ne m'en plains pas, je l'ay voulu moy-même.
Cependant croyois-tu, quand jaloux de sa foy,
Il s'alloit plein d'amour sacrifier pour moy,
Lors que son cœur tantost m'exprimant sa tendresse,
Refusoit à Roxane une simple promesse,
Quand mes larmes en vain tachoient de l'émouvoir,
Quand je m'applaudissois de leur peu de pouvoir ;
Croyois-tu que son cœur, contre toute apparence,
Pour la persuader trouvast tant d'éloquence?
Ah ! peut-estre, aprés tout, que, sans trop se forcer,
Tout ce qu'il a pû dire, il a pû le penser.
Peut-estre en la voyant, plus sensible pour elle
Il a vû dans ses yeux quelque grace nouvelle.
Elle aura devant luy fait parler ses douleurs,
Elle l'aime, un Empire autorise ses pleurs,
Tant d'amour touche enfin une ame genereuse.
Helas ! Que de raisons contre une Malheureuse !

ZAIRE.

Mais ce succés, Madame, est encore incertain.
Attendez.

ATALIDE.

Non, vois-tu, je le nierois en vain.
Je ne prens point plaisir à croistre ma misere.
Je sçay pour se sauver tout ce qu'il a dû faire.
Quand mes pleurs vers Roxane ont rappellé ses pas,
Je n'ay point pretendu qu'il ne m'obeïst pas.
Mais aprés les Adieux que je venois d'entendre,
Aprés tous les transports d'une douleur si tendre,
Je sçay qu'il n'a point dû luy faire remarquer
La joye et les transports qu'on vient de m'expliquer.
Toy-même juge-nous, et voy si je m'abuse :
Pourquoy de ce conseil moy seule suis-je excluse?
Au sort de Bajazet ay-je si peu de part?
A me chercher luy-même attendroit-il si tard,
N'estoit que de son cœur le trop juste reproche
Luy fait peut-estre, helas ! éviter cette approche?
Mais non, je luy veux bien épargner ce souci.
Il ne me verra plus.

ZAIRE.

Madame, le voicy.

SCENE IV.

BAJAZET, ATALIDE, ZAIRE.

BAJAZET.

C'en est fait, j'ay parlé, vous estes obeïe.
Vous n'avez plus, Madame, à craindre pour ma vie.

Et je serois heureux, si la foy, si l'honneur
Ne me reprochoit point mon injuste bonheur,
Si mon cœur, dont le trouble en secret me condamne,
Pouvoit me pardonner aussi-bien que Roxane.
Mais enfin je me voy les armes à la main.
Je suis libre, et je puis contre un Frere inhumain,
Non plus par un silence aidé de vostre adresse
Disputer en ces lieux le cœur de sa Maistresse,
Mais par de vrais combats, par de nobles dangers,
Moy-même le cherchant aux climats étrangers,
Luy disputer les cœurs du Peuple et de l'Armée,
Et pour Juge entre nous prendre la Renommée.
Que vois-je? Qu'avez-vous? Vous pleurez !

ATALIDE.

Non, Seigneur,
Je ne murmure point contre vostre bonheur.
Le Ciel, le juste Ciel, vous devoit ce miracle.
Vous sçavez si jamais j'y formay quelque obstacle.
Tant que j'ay respiré, vos yeux me sont témoins
Que vostre seul peril occupoit tous mes soins,
Et puis qu'il ne pouvoit finir qu'avec ma vie,
C'est sans regret aussi que je la sacrifie.
Il est vray, si le Ciel eût écouté mes vœux,
Qu'il pouvoit m'accorder un trépas plus heureux.
Vous n'en auriez pas moins épousé ma Rivale.
Vous pouviez l'assurer de la foy conjugale.
Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'Epoux,
Tous ces gages d'amour qu'elle a reçûs de vous.
Roxane s'estimoit assez recompensée,
Et j'aurois en mourant cette douce pensée,
Que vous ayant moy-même imposé cette loy,
Je vous ay vers Roxane envoyé plein de moy.
Qu'emportant chez les morts toute vostre tendresse,
Ce n'est point un Amant en vous que je luy laisse.

BAJAZET.

Que parlez-vous, Madame, et d'Epoux et d'Amant ?
O Ciel ! De ce discours quel est le fondement ?
Qui peut vous avoir fait ce recit infidelle ?
Moy j'aimerois Roxane, ou je vivrois pour elle,
Madame ! Ah croyez-vous que, loin de le penser,
Ma bouche seulement eust pû le prononcer ?
Mais l'un ny l'autre enfin n'estoit point necessaire,
La Sultane a suivi son penchant ordinaire.
Et soit qu'elle ait d'abord expliqué mon retour
Comme un gage certain qui marquoit mon amour,
Soit que le temps trop cher la pressast de se rendre ;
A peine ay-je parlé que, sans presque m'entendre,
Ses pleurs precipitez ont coupé mes discours.
Elle met dans ma main sa fortune, ses jours,
Et se fiant enfin à ma reconnoissance,
D'un hymen infaillible a formé l'esperance.
Moy-même rougissant de sa credulité,
Et d'un amour si tendre et si peu merité,
Dans ma confusion, que Roxane, Madame,
Attribuoit encore à l'excés de ma flâme,
Je me trouvois barbare, injuste, criminel.
Croyez qu'il m'a fallu dans ce moment cruel,
Pour garder jusqu'au bout un silence perfide,
Rappeler tout l'amour que j'ay pour Atalide.
Cependant quand je viens aprés de tels efforts
Chercher quelque secours contre tous mes remords,
Vous-même contre-moy je vous vois irritée
Reprocher vostre mort à mon ame agitée.
Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment
Tout ce que je vous dis vous touche foiblement.
Madame, finissons et mon trouble et le vostre.
Ne nous affligeons point vainement l'un et l'autre.
Roxane n'est pas loin. Laissez agir ma foy.

J'iray, bien plus content et de vous et de moy,
Détromper son amour d'une feinte forcée,
Que je n'allois tantost déguiser ma pensée.
La voicy.

ATALIDE.

Juste Ciel ! Où va-t-il s'exposer ?
Si vous m'aimez, gardez de la désabuser.

SCENE V.

BAJAZET, ROXANE, ATALIDE.

ROXANE.

Venez, Seigneur, venez. Il est temps de paraître,
Et que tout le Serrail reconnoisse son Maistre.
Tout ce Peuple nombreux, dont il est habité,
Assemblé par mon ordre attend ma volonté.
Mes esclaves gagnez, que le reste va suivre,
Sont les premiers Sujets que mon amour vous livre.
L'auriez-vous crû, Madame, et qu'un si promt retour
Fist à tant de fureur succeder tant d'amour ?
Tantost à me vanger fixe et determinée,
Je jurois qu'il voyoit sa derniere journée.
A peine cependant Bajazet m'a parlé,
L'amour fit le serment, l'amour l'a violé.
J'ay crû dans son desordre entrevoir sa tendresse,
J'ay prononcé sa grace, et je croy sa promesse.

BAJAZET.

Ouy, je vous ay promis et j'ay donné ma foy
De n'oublier jamais tout ce que je vous doy ;

J'ay juré que mes soins, ma juste complaisance[1],
Vous répondront toûjours de ma reconnoissance.
Si je puis à ce prix meriter vos bienfaits,
Je vais de vos bontez attendre les effets.

SCENE VI.

ROXANE, ATALIDE.

ROXANE.

De quel étonnement, ô Ciel ! suis-je frappée !
Est-ce un songe ? Et mes yeux ne m'ont-ils point trompée ?
Quel est ce sombre accueil, et ce discours glacé
Qui semble revoquer tout ce qui s'est passé ?
Sur quel espoir croit-il que je me sois renduë,
Et qu'il ait regagné mon amitié perduë ?
J'ay crû qu'il me juroit que jusques à la mort
Son amour me laissoit maistresse de son sort.
Se repent-il déja de m'avoir appaisée ?
Mais moy-même tantost me serois-je abusée ?
Ah !... Mais il vous parloit. Quels estoient ses discours,
Madame ?

ATALIDE.

Moy, Madame ? Il vous aime toûjours.

ROXANE.

Il y va de sa vie au moins que je le croïe.
Mais, de grace, parmi tant de sujets de joïe,
Répondez-moy, comment pouvez-vous expliquer
Ce chagrin, qu'en sortant il m'a fait remarquer ?

ATALIDE.

Madame, ce chagrin n'a point frappé ma veuë.
Il m'a de vos bontez long-temps entretenuë.
Il en estoit tout plein quand je l'ay rencontré.
J'ay crû le voir sortir tel qu'il estoit entré.
Mais, Madame, aprés tout, faut-il estre surprise
Que tout prest d'achever cette grande entreprise,
Bajazet s'inquiete, et qu'il laisse échaper
Quelque marque des soins qui doivent l'occuper ?

ROXANE.

Je voy qu'à l'excuser vostre adresse est extrême.
Vous parlez mieux pour luy, qu'il ne parle luy-même.

ATALIDE.

Et quel autre interest...

ROXANE.

Madame, c'est assez.
Je conçois vos raisons mieux que vous ne pensez.
Laissez-moy. J'ay besoin d'un peu de solitude.
Ce jour me jette aussi dans quelque inquietude.
J'ay, comme Bajazet, mon chagrin et mes soins,
Et je veux un moment y penser sans temoins.

SCENE VII.

ROXANE, *seule.*

De tout ce que je voy que faut-il que je pense ?
Tous deux à me tromper sont-ils d'intelligence ?

Pourquoy ce changement, ce discours, ce départ ?
N'ay-je pas même entre eux surpris quelque regard ?
Bajazet interdit ! Atalide étonnée !
O Ciel ! A cet affront m'auriez-vous condamnée ?
De mon aveugle amour seroient-ce là les fruits ?
Tant de jours douloureux, tant d'inquietes nuits,
Mes brigues, mes complots, ma trahison fatale,
N'aurois-je tout tenté que pour une Rivale !
Mais peut-estre qu'aussi, trop promte à m'affliger,
J'observe de trop prés un chagrin passager,
J'impute à son amour l'effet de son caprice.
N'eust-il pas jusqu'au bout conduit son artifice ?
Prest à voir le succès de son déguisement,
Quoy, ne pouvoit-il pas feindre encore un moment ?
Non, non, rassurons-nous. Trop d'amour m'intimide.
Et pourquoy dans son cœur redouter Atalide ?
Quel seroit son dessin ? Qu'a-t-elle fait pour luy ?
Qui de nous deux enfin le couronne aujourd'huy ?
Mais helas ! De l'amour ignorons-nous l'empire ?
Si par quelque autre charme Atalide l'attire,
Qu'importe qu'il nous doive, et le Sceptre, et le jour ?
Les bien-faits dans un cœur balancent-ils l'amour ?
Et sans chercher plus loin, quand l'Ingrat me sçût plaire,
Ay-je mieux reconnu les bontez de son Frere ?
Ah ! si d'une autre chaîne il n'estoit point lié,
L'offre de mon hymen l'eust-il tant effrayé ?
N'eust-il pas sans regret secondé mon envie ?
L'eust-il refusé[1] même aux dépens de sa vie ?
Que de justes raisons... Mais qui vient me parler ?
Que veut-on ?

SCENE VIII.

ROXANE, ZATIME.

ZATIME.

Pardonnez si j'ose vous troubler,
Mais, Madame, un Esclave arrive de l'Armée,
Et quoique sur la Mer la porte fust fermée,
Les Gardes sans tarder l'ont ouverte à genoux
Aux ordres du Sultan qui s'adressent à vous.
Mais, ce qui me surprend, c'est Orcan qu'il envoye.

ROXANE.

Orcan !

ZATIME.

Ouy, de tous ceux que le Sultan employe,
Orcan le plus fidelle à servir ses desseins,
Né sous le ciel brûlant des plus noirs Africains.
Madame, il vous demande avec impatience.
Mais j'ay crû vous devoir avertir par avance,
Et souhaitant sur tout qu'il ne vous surprist pas
Dans vostre Apartement j'ay retenu ses pas.

ROXANE.

Quel malheur imprévû vient encor me confondre ?
Quel peut estre cet ordre ? Et que puis-je repondre ?
Il n'en faut point douter, le Sultan inquiet
Une seconde fois condamne Bajazet.
On ne peut sur ses jours sans moy rien entreprendre.
Tout m'obéit icy. Mais dois-je le défendre ?

Quel est mon Empereur ? Bajazet ? Amurat ?
J'ay trahi l'un. Mais l'autre est peut-estre un Ingrat.
Le temps presse. Que faire en ce doute funeste ?
Allons. Employons bien le moment qui nous reste.
Ils ont beau se cacher[1]. L'amour le plus discret
Laisse par quelque marque échapper son secret.
Observons Bajazet. Etonnons Atalide.
Et couronnons l'Amant, ou perdons le Perfide.

FIN DU TROISIÉME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

AH ! sçais-tu mes frayeurs ? Sçais-tu que dans ces lieux
J'ay vû du fier Orcan le visage odieux ?
En ce moment fatal que je crains sa venuë !
Que je crains... Mais, di-moy Bajazet t'a-t-il veuë ?
Qu'a-t-il dit ? Se rend-il, Zaïre, à mes raisons ?
Ira-t-il voir Roxane, et calmer ses soupçons ?

ZAIRE.

Il ne peut plus la voir sans qu'elle le commande.
Roxane ainsi l'ordonne, elle veut qu'il l'attende.
Sans doute à cet Esclave elle veut le cacher.
J'ay feint en le voyant de ne le point chercher
J'ay rendu vostre Lettre, et j'ay pris sa réponce.
Madame, vous verrez ce qu'elle vous annonce.

ATALIDE *lit.*

Aprés tant d'injustes détours,
Faut-il qu'à feindre encor vostre amour me convie ?
Mais je veux bien prendre soin d'une vie,
Dont vous jurez que dependent vos jours.
Je verray la Sultane. Et par ma complaisance,

Par de nouveaux sermens de ma reconnoissance,
J'appaiseray, si je puis, son courroux.
N'exigez rien de plus. Ni la mort, ni vous-même,
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
Puis que jamais je n'aimeray que vous.
Helas ! Que me dit-il ? Croit-il que je l'ignore ?
Ne sçay-je pas assez qu'il m'aime, qu'il m'adore ?
Est-ce ainsi qu'à mes vœux il sçait s'accommoder ?
C'est Roxane, et non moy qu'il faut persuader.
De quelle crainte encor me laisse-t-il saisie ?
Funeste aveuglement ! Perfide jalousie !
Recit menteur ! Soupçons que je n'ay pû celer !
Falloit-il vous entendre, ou falloit-il parler ?
C'estoit fait, mon bonheur surpassoit mon attente,
J'estois aimée, heureuse, et Roxane contente.
Zaïre, s'il se peut, retourne sur tes pas.
Qu'il l'apaise. Ces mots ne me suffisent pas.
Que sa bouche, ses yeux, tout l'assure qu'il l'aime.
Qu'elle le croye enfin. Que ne puis-je moy-même
Echauffant par mes pleurs ses soins trop languissans,
Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens !
Mais à d'autres périls je crains de le commettre.

ZAIRE.

Roxane vient à vous.

ATALIDE.

Ah ! Cachons cette Lettre.

SCENE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAIRE.

ROXANE, *à Zatime.*

Vien. J'ay receu cet ordre. Il faut l'intimider.

ATALIDE, *à Zaire.*

Va, cours, et tâche enfin de le persuader.

SCENE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ROXANE.

Madame, j'ay receu des Lettres de l'Armée.
De tout ce qui s'y passe estes-vous informée ?

ATALIDE.

On m'a dit que du Camp un Esclave est venu.
Le reste est un secret qui ne m'est pas connu.

ROXANE.

Amurat est heureux, la fortune est changée,
Madame, et sous ses loix Babylone est rangée.

ATALIDE.

Hé quoy, Madame ! Osmin...

ROXANE.

Estoit mal averti.
Et depuis son depart cet Esclave est parti.
C'en est fait.

ATALIDE.

Quel revers !

ROXANE.

Pour comble de disgraces,
Le Sultan, qui l'envoye, est parti sur ses traces.

ATALIDE.

Quoy ! les Persans armez ne l'arrestent donc pas?

ROXANE.

Non, Madame. Vers nous il revient à grands pas.

ATALIDE.

Que je vous plains, Madame ! Et qu'il est necessaire
D'achever promptement ce que vous vouliez faire !

ROXANE.

Il est tard de vouloir s'opposer au vainqueur.

ATALIDE.

O Ciel !

ROXANE.

Le temps n'a point adouci sa rigueur.
Vous voyez dans mes mains sa volonté suprême.

ATALIDE.

Et que vous mande-t-il?

ROXANE.

Voyez. Lisez vous-même.
Vous connoissez, Madame, et la lettre[1] et le sein.

ATALIDE.

Du cruel Amurat je reconnoy la main.
Elle lit.
Avant que Babylone éprouvast ma puissance,
Je vous ai fait porter mes ordres absolus.
Je ne veux point douter de vostre obeïssance,
Et croy que maintenant Bajazet ne vit plus.
Je laisse sous mes loix Babylone asservie,
Et confirme en partant mon ordre souverain.
Vous, si vous avez soin de vostre propre vie,
Ne vous montrez à moy que sa teste à la main.

ROXANE.

Hé bien?

ATALIDE.

Cache tes pleurs, malheureuse Atalide.

ROXANE.

Que vous semble?

ATALIDE.

Il poursuit son dessein parricide.
Mais il pense proscrire un Prince sans appuy.
Il ne sçait pas l'amour qui vous parle pour luy,
Que vous et Bajazet vous ne faites qu'une ame,
Que plûtost, s'il le faut, vous mourrez...

ROXANE.

Moy, Madame?
Je voudrois le sauver, je ne le puis haïr,
Mais...

ATALIDE.

Quoy donc? Qu'avez-vous resolu?

ROXANE.

D'obeïr.

ATALIDE.

D'obeïr !

ROXANE.

Et que faire en ce peril extrême?
Il le faut.

ATALIDE.

Quoy ! ce Prince aimable... qui vous aime,
Verra finir ses jours qu'il vous a destinez !

ROXANE.

Il le faut. Et déjà mes ordres sont donnez.

ATALIDE.

Je me meurs.

ZATIME.

Elle tombe, et ne vit plus qu'à peine.

ROXANE.

Allez, conduisez-la dans la Chambre prochaine.
Mais au moins observez ses regards, ses discours,
Tout ce qui convaincra leurs perfides amours.

SCENE IV.

ROXANE, *seule.*

Ma Rivale à mes yeux s'est enfin declarée.
Voila sur quelle foy je m'estois assurée.

Depuis six mois entiers j'ay crû que nuit et jour,
Ardente elle veilloit au soin de mon amour.
Et c'est moy qui du sien ministre trop fidelle
Semble depuis six mois ne veiller que pour elle,
Qui me suis appliquée à chercher les moyens
De luy faciliter tant d'heureux entretiens,
Et qui même souvent prevenant son envie
Ay hasté les momens les plus doux de sa vie.
Ce n'est pas tout. Il faut maintenant m'éclaircir,
Si dans sa perfidie elle a sçu réussir.
Il faut... Mais que pourrois-je apprendre davantage?
Mon malheur n'est-il pas écrit sur son visage?
Vois-je pas, au travers de son saisissement,
Un cœur dans ses douleurs content de son Amant?
Exempte des soupçons dont je suis tourmentée,
Ce n'est que pour ses jours qu'elle est épouvantée.
N'importe. Poursuivons. Elle peut comme moy
Sur des gages trompeurs s'assurer de sa foy.
Pour le faire expliquer tendons-luy quelque piege.
Mais quel indigne employ moy-même m'imposay-je?
Quoy donc ! à me gêner appliquant mes esprits
J'iray faire à mes yeux éclater ses mépris ?
Luy-même il peut prévoir et tromper mon adresse.
D'ailleurs l'ordre, l'Esclave, et le Visir, me presse.
Il faut prendre parti, l'on m'attend. Faisons mieux :
Sur tout ce que j'ay vû fermons plûtost les yeux.
Laissons de leur amour la recherche importune.
Poussons à bout l'Ingrat, et tentons la fortune.
Voyons, si par mes soins sur le Trône élevé,
Il osera trahir l'amour qui l'a sauvé,
Et si de mes bienfaits lâchement liberale
Sa main en osera couronner ma Rivale.
Je sçauray bien toûjours retrouver le moment
De punir, s'il le faut, la Rivale, et l'Amant.

Dans ma juste fureur observant le Perfide
Je sçauray le surprendre avec son Atalide,
Les percer l'un et l'autre, et moi-même après eux.
Et d'un même poignard les unissant tous deux,
Voilà, n'en doutons point, le parti qu'il faut prendre,
Je veux tout ignorer.

SCENE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Ah ! que viens-tu m'apprendre,
Zatime? Bajazet en est-il amoureux?
Vois-tu dans ses discours qu'ils s'entendent tous deux?

ZATIME.

Elle n'a point parlé. Toûjours évanouïe,
Madame, elle ne marque aucun reste de vie
Que par de longs soûpirs, et des gemissemens,
Qu'il semble que son cœur va suivre à tous momens.
Vos Femmes, dont le soin à l'envi la soulage,
Ont découvert son sein, pour leur donner passage.
Moy-même, avec ardeur secondant ce dessein,
J'ay trouvé ce Billet enfermé dans son sein.
Du Prince vostre Amant j'ay reconnu la lettre,
Et j'ay crû qu'en vos mains je devois le remettre.

ROXANE.

Donne. Pourquoy fremir? Et quel trouble soudain
Me glace à cet objet et fait trembler ma main?
Il peut l'avoir écrit sans m'avoir offensée.

Il peut même... Lisons, et voyons sa pensée.
..... *Ni la mort, ni vous-même,*
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
Puis que jamais je n'aimeray que vous[1].
Ah ! de la trahison me voilà donc instruite.
Je reconnoy l'appas, dont ils m'avoient séduite.
Ainsi donc mon amour estoit recompensé,
Lâche, indigne du jour que je t'avois laissé?
Ah ! Je respire enfin. Et ma joye est extrême
Que le Traistre une fois se soit trahi luy-même.
Libre des soins cruels, où j'allois m'engager,
Ma tranquille fureur n'a plus qu'à se venger.
Qu'il meure. Vengeons-nous. Courez. Qu'on le saisisse,
Que la main des Muets s'arme pour son supplice,
Qu'ils viennent preparer ces nœuds infortunez
Par qui de ses Pareils les jours sont terminez.
Cours, Zatime, sois prompte à servir ma colere.

ZATIME.

Ah Madame !

ROXANE.

Quoy donc?

ZATIME.

Si sans trop vous déplaire,
Dans les justes transports, Madame, où je vous vois,
J'osois vous faire entendre une timide voix...
Bajazet, il est vray, trop indigne de vivre,
Aux mains de ces Cruels mérite qu'on le livre.
Mais tout Ingrat qu'il est, croyez-vous aujourd'huy
Qu'Amurat ne soit pas plus à craindre que luy?
Et qui sçait si déja quelque bouche infidelle
Ne l'a point averti de vostre amour nouvelle?
Des cœurs comme le sien, vous le sçavez assez,

Ne se regagnent plus, quand ils sont offensez,
Et la plus prompte mort, dans ce moment severe,
Devient de leur amour la marque la plus chere.

ROXANE.

Avec quelle insolence, et quelle cruauté,
Ils se joüoient tous deux de ma credulité[1] !
Quel panchant, quel plaisir je sentois à les croire !
Tu ne remportois pas une grande victoire,
Perfide, en abusant ce cœur preoccupé,
Qui luy-même craignoit de se voir detrompé[2].
Moy ! Qui de ce haut rang qui me rendoit si fiere,
Dans le sein du malheur t'ay cherché la premiere,
Pour attacher des jours tranquilles, fortunez,
Aux perils dont tes jours estoient environnez,
Aprés tant de bonté, de soin, d'ardeurs extrêmes,
Tu ne sçaurois jamais prononcer que tu m'aimes !
Mais dans quel souvenir me laissay-je égarer?
Tu pleures malheureuse? Ah ! tu devois pleurer
Lors que d'un vain desir à ta perte poussée,
Tu conçûs de le voir la premiere pensée.
Tu pleures? Et l'Ingrat tout prest à te trahir,
Prepare les discours dont il veut t'éblouïr.
Pour plaire à ta Rivale il prend soin de sa vie.
Ah ! Traistre, tu mourras ! Quoy ! tu n'es point partie?
Va ! Mais nous-même allons, precipitons nos pas.
Qu'il me voye attentive au soin de son trépas,
Luy montrer à la fois, et l'ordre de son Frere
Et de sa trahison ce gage trop sincere.
Toi, Zatime, retien ma Rivale en ces lieux.
Qu'il n'ait en expirant que ses cris pour adieux.
Qu'elle soit cependant fidellement servie ;
Prens soin d'elle. Ma haine a besoin de sa vie.
Ah ! si pour son Amant facile à s'attendrir

La peur de son trépas la fit presque mourir,
Quel surcroist de vengeance et de douceur nouvelle,
De le montrer bientost pâle et mort devant elle,
De voir sur cet objet ses regards arrestez
Me payer les plaisirs que je leur ay prestez !
Va, retien-la. Sur tout garde bien le silence.
Moy... Mais qui vient icy differer ma vengeance?

SCENE VI.

ROXANE, ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Que faites-vous Madame? En quels retardemens
D'un jour si precieux perdez-vous les momens?
Bysance, par mes soins presque entiere assemblée
Interroge ses Chefs, de leur crainte troublée.
Et tous, pour s'expliquer, ainsi que mes Amis,
Attendent le signal que vous m'aviez promis.
D'où vient que sans répondre à leur impatience,
Le Serrail cependant garde un triste silence?
Declarez-vous, Madame, et sans plus differer...

ROXANE.

Oui, vous serez content, je vais me declarer.

ACOMAT.

Madame, quel regard, et quelle voix severe,
Malgré vostre discours m'assure du contraire?
Quoy ! déja vostre amour des obstacles vaincu...

ROXANE.

Bajazet est un traître, et n'a que trop vécu.

ACOMAT.

Luy !

ROXANE.

Pour moy, pour vous même, également perfide,
Il nous trompoit tous deux.

ACOMAT.

Comment?

ROXANE.

Cette Atalide,
Qui même n'estoit pas un assez digne prix,
De tout ce que pour luy vous avez entrepris...

ACOMAT.

Hé bien?

ROXANE.

Lisez. Jugez, aprés cette insolence,
Si nous devons d'un Traistre embrasser la défense.
Obeïssons plûtost à la juste rigueur
D'Amurat qui s'approche et retourne vainqueur,
Et livrant sans regret un indigne complice,
Appaisons le Sultan par un prompt sacrifice.

ACOMAT, *luy rendant le Billet.*

Oui, puis que jusques-là l'Ingrat m'ose outrager,
Moy-même, s'il le faut, je m'offre à vous venger,
Madame. Laissez-moy nous laver l'un et l'autre
Du crime que sa vie a jetté sur la nostre.
Montrez-moy le chemin, j'y cours.

ROXANE.

Non, Acomat.
Laissez-moy le plaisir de confondre l'Ingrat.
Je veux voir son desordre, et jouïr de sa honte.
Je perdrois ma vengeance en la rendant si promte.
Je vais tout preparer. Vous cependant allez
Disperser promptement vos Amis assemblez.

SCENE VII.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Demeure. Il n'est pas temps, cher Osmin, que je sorte.

OSMIN.

Quoy jusques-là, Seigneur, vôtre amour vous transporte?
N'avez-vous pas poussé la vengeance assez loin?
Voulez-vous de sa mort estre encor le témoin?

ACOMAT.

Que veux-tu dire? Es-tu toi-mesme si crédule,
Que de me soupçonner d'un couroux ridicule?
Moy, jaloux? Plût au Ciel qu'en me manquant de foy
L'imprudent Bajazet n'eût offensé que moy!

OSMIN.

Et pourquoy donc, Seigneur, au lieu de le défendre...

ACOMAT.

Et la Sultane est-elle en état de m'entendre?
Ne voïois-tu pas bien, quand je l'allois trouver,

Que j'allois avec luy me perdre, ou me sauver?
Ah, de tant de conseils évenement sinistre !
Prince aveugle ! Ou plûtost trop aveugle Ministre !
Il te sied bien, d'avoir en de si jeunes mains,
Chargé d'ans et d'honneurs, confié tes desseins,
Et laissé d'un Visir la fortune flottante
Suivre de ces Amans la conduite imprudente.

OSMIN.

He laissez-les entr'eux exercer leur couroux.
Bajazet veut périr, Seigneur, songez à vous.
Qui peut de vos desseins revéler le mystere,
Sinon quelques Amis engagez à se taire?
Vous verrez par sa mort le Sultan adouci.

ACOMAT.

Roxane en sa fureur peut raisonner ainsi ;
Mais moy, qui voy plus loin, qui par un long usage
Des maximes du Trône ay fait l'apprentissage,
Qui d'emplois en emplois vieilli sous trois Sultans,
Ai vû de mes Pareils les malheurs éclattans,
Je sçay, sans me flater, que de sa seule audace
Un homme tel que moy doit attendre sa grace,
Et qu'une mort sanglante est l'unique traitté
Qui reste entre l'Esclave, et le Maistre irrité.

OSMIN.

Fuïez donc.

ACOMAT.

J'approuvois tantost cette pensée,
Mon entreprise alors estoit moins avancée.
Mais il m'est desormais trop dur de reculer.
Par une belle chûte il faut me signaler,

Et laisser un debris du moins aprés ma fuite,
Qui de mes Ennemis retarde la poursuite.
Bajazet vit encor. Pourquoy nous étonner ?
Acomat de plus loin a sçû le ramener.
Sauvons-le, malgré luy, de ce peril extrême,
Pour nous, pour nos Amis, pour Roxane elle-même.
Tu vois combien son cœur prest à le proteger,
A retenu mon bras trop prompt à la venger.
Je connoi peu l'amour. Mais j'ose te répondre
Qu'il n'est pas condamné puis qu'on le veut confondre,
Que nous avons du temps. Malgré son desespoir,
Roxane l'aime encore, Osmin, et le va voir.

OSMIN.

Enfin que vous inspire une si noble audace ?
Si Roxane l'ordonne, il faut quitter la place.
Ce Palais est tout plein..

ACOMAT.

Oui, d'Esclaves obscurs,
Nourris loin de la guerre, à l'ombre de ses Murs.
Mais toi, dont la valeur d'Amurat oubliée
Par de communs chagrins à mon sort s'est liée,
Voudras-tu jusqu'au bout seconder mes fureurs ?

OSMIN.

Seigneur, vous m'offensez. Si vous mourez, je meurs.

ACOMAT.

D'Amis, et de Soldats une troupe hardie
Aux portes du Palais attend nostre sortie.
La Sultane d'ailleurs se fie à mes discours.
Nourri dans le Serrail j'en connoi les détours.

Je sçay de Bajazet l'ordinaire demeure.
Ne tardons plus. Marchons. Et s'il faut que je meure,
Mourons, moy, cher Osmin, comme un Visir ; et toy,
Comme le Favori d'un homme tel que moy.

FIN DU QUATRIÉME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ATALIDE, *seule.*

HÉLAS ! je cherche en vain. Rien ne s'offre à ma veuë.
Malheureuse ! Comment puis-je l'avoir perduë ?
Ciel, aurois-tu permis que mon funeste amour
Exposast mon Amant tant de fois en un jour ?
Que, pour dernier malheur, cette Lettre fatale
Fust encor parvenuë aux yeux de ma Rivale ?
J'estois en ce lieu mesme, et ma timide main,
Quand Roxane a paru, l'a cachée en mon sein.
Sa presence a surpris mon ame desolée.
Ses menaces, sa voix, un ordre m'a troublée.
J'ay senti défaillir ma force, et mes esprits.
Ses Femmes m'entouroient quand je les ay repris,
A mes yeux étonnez leur troupe est disparuë.
Ah ! trop cruelles mains qui m'avez secouruë,
Vous m'avez vendu cher vos secours inhumains,
Et par vous cette Lettre a passé dans ses mains.
Quels desseins maintenant occupent sa pensée ?
Sur qui sera d'abord sa vengeance exercée ?
Quel sang pourra suffire à son ressentiment ?
Ah ! Bajazet est mort, ou meurt en ce moment.
Cependant on m'arreste, on me tient enfermée.
On ouvre. De son sort je vais estre informée.

SCENE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ROXANE.

Retirez-vous...

ATALIDE.

Madame... Excusez l'embarras...

ROXANE.

Retirez-vous, vous dis-je, et ne repliquez pas.
Gardes, qu'on la retienne.

SCENE III.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Oui tout est prest, Zatime.
Orcan, et les Muets attendent leur Victime.
Je suis pourtant toûjours maistresse de son sort.
Je puis le retenir. Mais s'il sort, il est mort.
Vient-il ?

ZATIME.

Oui, sur mes pas un Esclave l'ameine ;
Et loin de soupçonner sa disgrace prochaine,
Il m'a paru, Madame, avec empressement
Sortir, pour vous chercher, de son Apartement.

ROXANE.

Ame lâche, et trop digne enfin d'estre déceuë,
Peux-tu souffrir encor qu'il paroisse à ta veuë ?
Crois-tu par tes discours le vaincre ou l'étonner ?
Quand mesme il se rendroit, peux-tu luy pardonner ?
Quoy ! ne devrois-tu pas estre déja vengée ?
Ne crois-tu pas encore estre assez outragée ?
Sans perdre tant d'efforts sur ce cœur endurci,
Que ne le laissons-nous périr... Mais le voicy.

SCENE IV.

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

Je ne vous feray point des reproches frivoles.
Les momens sont trop chers pour les perdre en paroles.
Mes soins vous sont connus. En un mot, vous vivez,
Et je ne vous dirois que ce que vous sçavez.
Malgré tout mon amour si je n'ay pû vous plaire,
Je n'en murmure point. Quoiqu'à ne vous rien taire,
Ce mesme amour peut-estre et ces mesmes bienfaits,
Auroient dû suppléer à mes foibles attraits.
Mais je m'estonne enfin que pour reconnoissance,
Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance,
Vous ayez si long-temps par des détours si bas,
Feint un amour pour moy que vous ne sentiez pas.

BAJAZET.

Qui moi, Madame ?

ROXANE.

Oui, toy. Voudrois-tu point encore
Me nier un mépris que tu crois que j'ignore ;
Ne prétendrois-tu point par tes fausses couleurs
Déguiser un amour qui te retient ailleurs,
Et me jurer enfin, d'une bouche perfide,
Tout ce que tu ne sens que pour ton Atalide ?

BAJAZET.

Atalide, Madame ? O Ciel ! Qui vous a dit...

ROXANE.

Tien, perfide, regarde, et déments cet écrit.

BAJAZET.

Je ne vous di plus rien. Cette Lettre sincere
D'un malheureux amour contient tout le mystere.
Vous sçavez un secret que tout prest à s'ouvrir
Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir.
J'aime, je le confesse. Et devant que vostre ame
Prévenant mon espoir m'eust déclaré sa flâme,
Déja plein d'un amour dés l'enfance formé
A tout autre desir mon cœur estoit fermé.
Vous me vinstes offrir, et la vie, et l'Empire,
Et mesme vostre amour, si j'ose vous le dire,
Consultant vos bienfaits, les crut, et sur leur foy
De tous mes sentimens vous répondit pour moy.
Je connus vostre erreur. Mais que pouvois-je faire ?
Je vis en mesme temps qu'elle vous estoit chere.
Combien le Trône tente un cœur ambitieux !
Un si noble présent me fit ouvrir les yeux.
Je chéry, j'acceptay sans tarder davantage,
L'heureuse occasion de sortir d'esclavage ;

D'autant plus qu'il falloit l'accepter, ou périr ;
D'autant plus que vous-mesme, ardente à me l'offrir
Vous ne craigniez rien tant que d'estre refusée,
Que mesme mes refus vous auroient exposée,
Qu'aprés avoir osé me voir et me parler,
Il estoit dangereux pour vous de reculer.
Cependant je n'en veux pour témoin[1] que vos plaintes,
Ay-je pu vous tromper par des promesses feintes ?
Songez combien de fois vous m'avez reproché
Un silence témoin de mon trouble caché.
Plus l'effet de vos soins, et ma gloire estoient proches,
Plus mon cœur interdit se faisoit de reproches.
Le Ciel, qui m'entendoit, sçait bien qu'en mesme temps
Je ne m'arrestois pas à des vœux impuissans.
Et si l'effet enfin suivant mon esperance
Eust ouvert un champ libre à ma reconnoissance,
J'aurois par tant d'honneurs, par tant de dignitez,
Contenté vostre orgueil, et païé vos bontez,
Que vous-mesme peut-estre...

ROXANE.

Et que pourrois-tu faire ?
Sans l'offre de ton cœur par où peux-tu me plaire ?
Quels seroient de tes vœux les inutiles fruits ?
Ne te souvient-il plus de tout ce que je suis ?
Maistresse du Serrail, Arbitre de ta vie,
Et mesme de l'Estat, qu'Amurat me confie,
Sultane, et ce qu'en vain j'ay crû trouver en toy,
Souveraine d'un cœur qui n'eust aimé que moy,
Dans ce comble de gloire où je suis arrivée,
A quel indigne honneur m'avois-tu reservée ?
Traisnerois-je en ces lieux un sort infortuné,
Vil rebut d'un Ingrat que j'aurois couronné,
De mon rang descenduë, à mille autres égale,

Ou la premiere Esclave enfin de ma Rivale ?
Laissons ces vains discours. Et sans m'importuner,
Pour la derniere fois, veux-tu vivre et regner ?
J'ay l'ordre d'Amurat, et je puis t'y soustraire.
Mais tu n'as qu'un moment. Parle.

BAJAZET.

Que faut-il faire ?

ROXANE.

Ma Rivale est icy. Suy-moy sans differer.
Dans les mains des Muets vien la voir expirer.
Et libre d'un amour à ta gloire funeste
Vien m'engager ta foy ; le temps fera le reste.
Ta grace est à ce prix, si tu veux l'obtenir.

BAJAZET.

Je ne l'accepterois que pour vous en punir,
Que pour faire éclatter aux yeux de tout l'Empire
L'horreur et le mépris que cette offre m'inspire.
Mais à quelle fureur me laissant emporter,
Contre ses tristes jours vais-je vous irriter ?
De mes emportemens elle n'est point complice,
Ni de mon amour mesme, et de mon injustice.
Loin de me retenir par des conseils jaloux,
Elle me conjuroit de me donner à vous[1].
En un mot séparez ses vertus de mon crime.
Poursuivez, s'il le faut, un couroux legitime,
Aux ordres d'Amurat hastez-vous d'obeïr.
Mais laissez-moy du moins mourir sans vous haïr.
Amurat avec moy ne l'a point condamnée.
Epargnez une vie assez infortunée.
Ajoûtez cette grace à tant d'autres bontez,
Madame, et si jamais je vous fus cher...

ROXANE.

Sortez.

SCENE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Pour la derniere fois, Perfide tu m'as veuë,
Et tu vas rencontrer la peine qui t'est duë.

ZATIME.

Atalide à vos piés demande à se jetter,
Et vous prie un moment de vouloir l'écouter,
Madame. Elle vous veut faire l'aveu fidelle
D'un secret important qui vous touche plus qu'elle.

ROXANE.

Oui, qu'elle vienne. Et toy, suy Bajazet qui sort,
Et, quand il sera temps, vien m'apprendre son sort.

SCENE VI.

ROXANE, ATALIDE.

ATALIDE.

Je ne viens plus, Madame, à feindre disposée
Tromper vostre bonté si long-temps abusée.
Confuse, et digne objet de vos inimitiés,
Je viens mettre mon cœur, et mon crime à vos piés.
Oui, Madame, il est vray que je vous ay trompée.
Du soin de mon amour seulement occupée,

Quand j'ay veû Bajazet, loin de vous obeïr,
Je n'ay dans mes discours songé qu'à vous trahir.
Je l'aimay dés l'enfance. Et dés ce temps, Madame,
J'avois par mille soins sçeû prévenir son ame.
La Sultane sa Mere ignorant l'avenir,
Helas ! pour son malheur, se plût à nous unir,
Vous l'aimastes depuis. Plus heureux l'un et l'autre,
Si connoissant mon cœur, ou me cachant le vostre.
Vostre amour de la mienne eust sçeû se défier !
Je ne me noircis point, pour le justifier.
Je jure par le Ciel, qui me voit confonduë,
Par ces grands Ottomans, dont je suis descenduë,
Et qui tous avec moy vous parlent à genoux,
Pour le plus pur du sang, qu'ils ont transmis en nous,
Bajazet, à vos soins tost ou tard plus sensible,
Madame, à tant d'attraits n'estoit pas invincible.
Jalouse, et toûjours preste à luy representer
Tout ce que je croïois digne de l'arrester,
Je n'ay rien négligé, plaintes, larmes, colere,
Quelquefois attestant les Manes de sa Mere ;
Ce jour mesme, des jours le plus infortuné,
Luy reprochant l'espoir qu'il vous avoit donné,
Et de ma mort enfin le prenant à partie,
Mon importune ardeur ne s'est point rallentie,
Qu'arrachant, malgré luy des gages de sa foy,
Je ne sois parvenuë à le perdre avec moy.
Mais pourquoy vos bontez seroient-elles lassées ?
Ne vous arrestez point à ses froideurs passées.
C'est moy qui l'y forçay. Les nœuds que j'ay rompus
Se rejoindront bien-tost, quand je ne seray plus.
Quelque peine pourtant qui soit deuë à mon crime,
N'ordonnez pas vous-mesme une mort legitime,
Et ne vous montrez point à son cœur éperdu,
Couverte de mon sang par vos mains répandu.

D'un cœur trop tendre encore épargnez la foiblesse.
Vous pouvez de mon sort me laisser la maistresse,
Madame, mon trepas n'en sera pas moins prompt.
Jouïssez d'un bon-heur dont ma mort vous repond.
Couronnez un Heros, dont vous serez chérie.
J'auray soin de ma mort, prenez soin de sa vie,
Allez, Madame, allez. Avant vostre retour,
J'auray d'une Rivale affranchi vostre amour.

ROXANE.

Je ne merite pas un si grand sacrifice.
Je me connois, Madame, et je me fais justice.
Loin de vous separer, je prétens aujourd'huy
Par des nœuds éternels vous unir avec luy.
Vous jouïrez bien-tost de son aimable veuë.
Levez-vous. Mais que veut Zatime toute émeuë ?

SCENE VII.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ZATIME.

Ah ! venez vous montrer, Madame, ou desormais
Le rebelle Acomat est Maistre du Palais.
Profanant des Sultans la demeure sacrée,
Ses criminels Amis en ont forcé l'entrée.
Vos Esclaves tremblans, dont la moitié s'enfuit.
Doutent si le Visir vous sert ou vous trahit.

ROXANE.

Ah les traistres ! Allons, et courons le confondre.
Toy, garde ma Captive, et songe à m'en répondre.

SCENE VIII.

ATALIDE, ZATIME.

ATALIDE.

Helas ! Pour qui mon cœur doit-il faire des vœux ?
J'ignore quel dessein les anime tous deux,
Si de tant de malheurs quelque pitié te touche,
Je ne demande point, Zatime, que ta bouche
Trahisse en ma faveur Roxane et son secret.
Mais de grace, di-moy ce que fait Bajazet.
L'as-tu vû ? Pour ses jours n'ai-je encor rien à craindre ?

ZATIME.

Madame, en vos malheurs je ne puis que vous plaindre.

ATALIDE.

Quoy, Roxane déja l'a-t-elle condamné ?

ZATIME.

Madame, le secret m'est sur tout ordonné.

ATALIDE.

Malheureuse, di-moy seulement s'il respire.

ZATIME.

Il y va de ma vie, et je ne puis rien dire.

ATALIDE.

Ah ! c'en est trop Cruelle. Acheve, et que ta main
Luy donne de ton zele un gage plus certain.
Perce toy-mesme un cœur que ton silence accable,

D'une Esclave barbare Esclave impitoyable.
Precipite des jours qu'elle me veut ravir,
Montre-toy, s'il se peut, digne de la servir.
Tu me retiens en vain. Et dés cette mesme heure
Il faut que je le voye, ou du moins que je meure.

SCENE IX.

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME.

ACOMAT.

Ah que fait Bajazet? Où le puis-je trouver,
Madame? Auray-je encor le temps de le sauver?
Je cours tout le Serrail. Et mesme, dés l'entrée
De mes braves Amis la moitié separée
A marché sur les pas du courageux Osmin,
Le reste m'a suivi par un autre chemin.
Je cours, et je ne voy que des troupes craintives,
D'Esclaves effraïez, de Femmes fugitives.

ATALIDE.

Ah ! Je suis de son sort moins instruite que vous.
Cette Esclave le sçait.

ACOMAT.

Crains mon juste courroux,
Malheureuse, répons.

SCENE X.

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME, ZAIRE.

ZAIRE.

Madame !

ATALIDE.

Hé bien, Zaïre,
Qu'est-ce?

ZAIRE.

Ne craignez plus. Vostre ennemie expire.

ATALIDE.

Roxane?

ZAIRE.

Et ce qui va bien plus vous étonner,
Orcan luy-mesme, Orcan vient de l'assassiner.

ATALIDE.

Quoy ! luy?

ZAIRE.

Desesperé d'avoir manqué son crime,
Sans doute il a voulu prendre cette Victime.

ATALIDE.

Juste Ciel ! l'innocence a trouvé ton appuy.
Bajazet vit encor, Visir, courez à luy.

ZAIRE.

Par la bouche d'Osmin vous serez mieux instruite,
Il a tout veû.

SCENE XI.

ATALIDE, ACOMAT, ZAIRE, OSMIN.

ACOMAT.

Ses yeux ne l'ont-ils point séduite?
Roxane est-elle morte?

OSMIN.

Oui, j'ay veû l'Assassin
Retirer son poignard tout fumant de son sein.
Orcan qui meditoit ce cruel stratagême,
La servoit à dessein de la perdre elle-même,
Et le Sultan l'avoit chargé secrettement
De luy sacrifier l'Amante aprés l'Amant.
Luy-mesme d'aussi loin qu'il nous a veu paraistre.
Adorez, a-t-il dit, *l'ordre de vostre Maistre.*
De son auguste seing reconnoissez les traits,
Perfides, et sortez de ce sacré Palais[1].
A ce discours laissant la Sultane expirante,
Il a marché vers nous, et d'une main sanglante
Il nous a déploïé l'ordre, dont Amurat
Autorise ce Monstre à ce double attentat.
Mais, Seigneur, sans vouloir l'écouter davantage,
Transportez à la fois de douleur, et de rage,
Nos bras impatiens ont puni son forfait,
Et vengé dans son sang la mort de Bajazet.

ATALIDE.

Bajazet !

ACOMAT.

Que dis-tu?

OSMIN.

Bajazet est sans vie.
L'ignoriez-vous?

ATALIDE.

O Ciel !

OSMIN.

Son Amante en furie
Prés de ce lieu, Seigneur, craignant vostre secours,
Avoit au nœud fatal abandonné ses jours.
Moy-mesme des Objets j'ay veû le plus funeste,
Et de sa vie en vain j'ay cherché quelque reste.
Bajazet estoit mort. Nous l'avons rencontré
De morts et de mourans noblement entouré,
Que vengeant sa défaite, et cedant sous le nombre,
Ce Heros a forcez d'accompagner son Ombre.
Mais, puis que c'en est fait, Seigneur, songeons à nous.

ACOMAT.

Ah destins ennemis, où me reduisez-vous !
Je sçais en Bajazet la perte que vous faites,
Madame. Je sçais trop qu'en l'état où vous estes,
Il ne m'appartient point de vous offrir l'appuy
De quelques malheureux qui n'esperoient qu'en luy.
Saisi, desesperé d'une mort qui m'accable,
Je vais, non point sauver cette teste coupable,
Mais redevable aux soins de mes tristes Amis

Défendre jusqu'au bout leurs jours qu'ils m'ont commis.
Pour vous, si vous voulez qu'en quelqu'autre contrée
Nous allions confier vostre Teste sacrée,
Madame, consultez. Maistres de ce Palais
Mes fidelles Amis attendront vos souhaits.
Et moy, pour ne point perdre un temps si salutaire,
Je cours où ma presence est encor necessaire,
Et jusqu'au pié des Murs que la Mer vient laver,
Sur mes Vaisseaux tout prests je viens vous retrouver.

SCENE DERNIERE.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Enfin c'en est donc fait. Et par mes artifices
Mes injustes soupçons, mes funestes caprices,
Je suis donc arrivée au douloureux moment,
Où je voy par mon crime expirer mon Amant.
N'estoit-ce pas assez, cruelle destinée,
Qu'à luy survivre helas ! je fusse condamnée?
Et falloit-il encor que pour comble d'horreurs
Je ne pûsse imputer sa mort qu'à mes fureurs?
Oui, c'est moy, cher Amant, qui t'arrache la vie,
Roxane, ou le Sultan, ne te l'ont point ravie.
Moi seule, j'ay tissu le lien malheureux
Dont tu viens d'éprouver les détestables nœuds.
Et je puis, sans mourir, en souffrir la pensée?
Moy, qui n'ay pû tantost, de ta mort menassée,
Retenir mes esprits, promts à m'abandonner?
Ah ! N'ay-je eû de l'amour que pour t'assassiner?

Mais c'en est trop. Il faut, par un prompt sacrifice
Que ma fidelle main te venge, et me punisse.
Vous, de qui j'ay troublé la gloire, et le repos,
Heros, qui deviez tous revivre en ce Heros,
Toy, Mere malheureuse, et qui dés nostre enfance,
Me confias son cœur, dans une autre esperance,
Infortuné Visir, Amis desesperez,
Roxane, venez tous, contre moy conjurez,
Tourmenter à la fois une Amante éperduë,

(Elle se tuë.)

Et prenez la vengeance enfin qui vous est duë.

ZAIRE.

Ah ! Madame... Elle expire. O Ciel ! en ce malheur
Que ne puis-je avec elle expirer de douleur?

FIN.

MITHRIDATE.

TRAGÉDIE.

PREFACE.

IL n'y a gueres de nom plus connu que celuy de Mithridate. Sa vie et sa mort font une partie considerable de l'histoire Romaine. Et sans conter les victoires qu'il a remportées, on peut dire que ses seules défaites ont fait presque toute la gloire de trois des plus grands Capitaines de la Republique, c'est à sçavoir, de Sylla, de Lucullus, et de Pompée[1]. Ainsi je ne pense pas qu'il soit besoin de citer icy mes Auteurs. Car excepté quelque évenement que j'ay un peu raproché[2] par le droit que donne la Poësie, tout le monde reconnoistra aisément que j'ay suivi l'Histoire avec beaucoup de fidelité. En effet il n'y a gueres d'actions éclatantes dans la vie de Mithridate, qui n'ayent trouvé place dans ma Tragédie. J'y ay inseré tout ce qui pouvoit mettre en jour les mœurs et les sentimens de ce Prince, je veux dire sa haine violente contre les Romains, son grand courage, sa finesse, sa dissimulation, et enfin cette jalousie qui luy estoit si naturelle, et qui a tant de fois cousté la vie de ses maistresses[3]. La seule chose qui pourroit n'estre pas aussi connuë que le reste, c'est le dessein que je luy fay prendre[4] de passer dans l'Italie. Comme ce dessein m'a fourni une des Scenes, qui ont le plus reüssi dans ma Tragedie, je croy que le plaisir du Lecteur pourra redoubler, quand il verra que presque tous les Historiens ont dit ce que je fay dire icy à Mithridate.

Florus, Plutarque et Dion Cassius nomment les Païs par où il devoit passer. Appien d'Alexandrie entre plus dans le détail. Et aprés avoir marqué les facilités et les secours que Mithridate esperoit trouver dans sa marche ; il ajoûte que ce Projet fut le pretexte dont Pharnace se servit pour faire revolter toute l'Armée[1], et que les Soldats effrayés de l'entreprise de son Pere, la regarderent comme le desespoir d'un Prince qui ne cherchoit qu'à perir avec éclat.

Ainsi elle fut en partie cause de sa Mort, qui est l'action de ma Tragédie. J'ay encore lié ce dessein de plus prés à mon sujet. Je m'en suis servi[2] pour faire connoistre à Mithridate les secrets sentimens de ses deux Fils. On ne peut prendre trop de précaution pour ne rien mettre sur le Theatre qui ne soit tres-necessaire. Et les plus belles Scenes sont en danger d'ennuyer du moment qu'on les peut separer de l'Action, et qu'elles l'interrompent au lieu de la conduire vers sa fin.

Voici la reflexion que fait Dion Cassius sur ce dessein de Mithridate. « Cet homme estoit veritablement né pour entreprendre de grandes choses. Comme il avoit souvent éprouvé la bonne et la mauvaise fortune, il ne croyoit rien au dessus de ses esperances et de son audace, et mesuroit ses desseins bien plus à la grandeur de son courage qu'au mauvais étât de ses affaires. Bien resolu, si son entreprise ne réüssissoit point, de faire une fin digne d'un grand Roy, et de s'ensevelir luy-même sous les ruïnes de son empire plûtost que de vivre dans l'obscurité et dans la bassesse. »

J'ay choisi Monime entre les femmes que Mithridate a aimées. Il paroist que c'est celle de toutes qui a esté la plus vertueuse, et qu'il a aimée le plus tendrement. Plutarque semble avoir pris plaisir à décrire le malheur et les sentimens de cette Princesse. C'est luy qui m'a donné l'idée de Monime et c'est en partie sur la peinture qu'il en a faite que j'ay fondé un caractere que je puis dire qui n'a

point déplû. Le Lecteur trouvera bon que je rapporte ses paroles telles qu'Amiot les a traduites. Car elles ont une grace dans le vieux stile de ce Traducteur, que je ne croy point pouvoir égaler dans nostre langue moderne.

Cette-cy estoit fort renommée entre les Grecs, pource que quelques sollicitations que luy sceust faire le Roy en estant amoureux, jamais ne voulut entendre à toutes ses poursuites jusqu'à ce qu'il y eust accord de mariage passé entre-eux, et qu'il luy eust envoyé le Diadéme ou bandeau royal, et appellée Royne. La pauvre Dame, depuis que ce Roy l'eût épousée avoit vécu en grande déplaisance, en faisant continuellement autre chose que de plorer la malheureuse beauté de son corps, laquelle au lieu d'un mary luy avoit donné un Maistre, et au lieu de compagnie conjugale et que doit avoir une Dame d'honneur, luy avoit baillé une garde et garnison d'hommes barbares qui la tenoient comme prisonniere loin du doux païs de la Grece, en lieu où elle n'avoit qu'un songe et une ombre de biens, et au contraire avoit reellement perdu les veritables, dont elle jouïssoit au païs de sa naissance. Et quand l'Eunuque fut arrivé devers elle, et luy eut fait commandement de par le Roy qu'elle eust à mourir, adonc elle s'arracha d'alentour de la teste son bandeau royal, et se le noüant à l'entour du col s'en pendit. Mais le bandeau ne fut pas assez fort et se rompit incontinent. Et lors elle se prit à dire : O maudit et malheureux tissu, ne me serviras-tu point au moins à ce triste service. *En disant ces paroles elle le jetta contre terre crachant dessus et tendit la gorge à l'Eunuque*[1].

Xiphares estoit fils de Mithridate et d'une de ses femmes qui se nommoit Stratonice. Elle livra aux Romains une place de grande importance, où estoient les tresors de Mithridate, pour mettre son fils Xiphares dans les bonnes graces de Pompée. Il y a des Historiens qui prétendent que

Mithridate fit mourir ce jeune Prince, pour se venger de la perfidie de sa Mere.

Je ne dy rien de Pharnace. Car qui ne sçait pas que ce fut luy qui souleva contre Mithridate ce qui luy restoit de troupes, et qui força ce Prince à se vouloir empoisonner, et à se passer son épée au travers du corps pour ne pas tomber entre les mains de ses Ennemis? C'est ce mesme Pharnace qui fut vaincu depuis par Jules Cesar[1], et qui fut tué ensuite dans une autre bataille.

ACTEURS.

MITHRIDATE, Roy de Pont, et de quantité d'autre Roiaumes.

MONIME, accordée avec Mithridate, et déja declarée Reine.

PHARNACE, XIPHARES } Fils de Mithridate, mais de differentes meres.

ARBATE, Confident de Mithridate, et Gouverneur de la Place de Nymphée.

PHŒDIME, Confidente de Monime.

ARCAS, Domestique de Mithridate.

GARDES.

La Scene est à Nymphée, port de Mer sur le Bosphore Cimmerien, dans la Taurique Chersonese.

MITHRIDATE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

XIPHARES, ARBATE.

XIPHARES.

ON nous faisoit, Arbate, un fidelle rapport.
Rome en effet triomphe, et Mithridate est mort.
Les Romains vers l'Euphrate ont attaqué mon Pere,
Et trompé dans la nuit sa prudence ordinaire.
Aprés un long combat tout son Camp dispersé
Dans la foule des morts en fuyant l'a laissé,
Et j'ay sçû qu'un Soldat dans les mains de Pompée
Avec son Diadême a remis son Epée.
Ainsi ce Roy, qui seul a durant quarante ans
Lassé tout ce que Rome eût de Chefs importans,
Et qui dans l'Orient balançant la Fortune
Vengeoit de tous les Rois la querelle commune,
Meurt, et laisse aprés luy pour venger son trépas,
Deux Fils infortunez qui ne s'accordent pas.

ARBATE.

Vous, Seigneur ! Quoy l'ardeur de regner en sa place
Rend déja Xiphares ennemi de Pharnace?

XIPHARES.

Non, je ne prétens point, cher Arbate, à ce prix
D'un malheureux Empire acheter le débris.

Je sçais en luy des ans respecter l'avantage.
Et content des Estats marquez pour mon partage,
Je verray sans regret tomber entre ses mains
Tout ce que luy promet l'amitié des Romains[1].

ARBATE.

L'amitié des Romains? Le Fils de Mithridate,
Seigneur? Est-il bien vray?

XIPHARES.

N'en doute point, Arbate.
Pharnace dés long-temps tout Romain dans le cœur
Attend tout maintenant de Rome, et du Vainqueur.
Et moy plus que jamais à mon Pere fidelle
Je conserve aux Romains une haine immortelle.
Cependant et ma haine, et ses pretentions
Sont les moindres sujets de nos divisions.

ARBATE.

Et quel autre interest contre luy vous anime?

XIPHARES.

Je m'en vais t'estonner. Cette belle Monime
Qui du Roy nostre Pere attira tous les vœux,
Dont Pharnace aprés luy se déclare amoureux...

ARBATE.

Hé bien, Seigneur?

XIPHARES.

Je l'aime, et ne veux plus m'en taire
Puis qu'enfin pour Rival je n'ay plus que mon Frere.
Tu ne t'attendois pas sans doute à ce discours.
Mais ce n'est point, Arbate, un secret de deux jours.

Cet amour s'est long-temps accrû dans le silence.
Que n'en puis-je à tes yeux marquer la violence,
Et mes premiers soûpirs et mes derniers ennuis?
Mais en l'estat funeste où nous sommes reduits,
Ce n'est guere le temps d'occuper ma memoire
A rappeller le cours d'une amoureuse histoire.
Qu'il te suffise donc, pour me justifier,
Que je vis, que j'aimay la Reine le premier,
Que mon Pere ignoroit jusqu'au nom de Monime,
Quand je conçûs pour elle un amour legitime.
Il la vit. Mais au lieu d'offrir à ses beautez
Un Hymen, et des vœux dignes d'estre écoutez ;
Il crut que sans pretendre une plus haute gloire,
Elle luy cederoit une indigne victoire.
Tu sçais par quels efforts il tenta sa vertu,
Et que lassé d'avoir vainement combattu,
Absent, mais toûjours plein de son amour extrême,
Il luy fit par tes mains porter son Diadême.
Juge de mes douleurs, quand des bruits trop certains,
M'annoncerent du Roy l'amour, et les desseins,
Quand je sçûs qu'à son lit Monime reservée
Avoit pris avec toy le chemin de Nymphée.
Helas ! ce fut encor dans ce temps odieux
Qu'aux offres des Romains ma Mere[1] ouvrit les yeux.
Ou pour vanger sa foy par cet hymen trompée,
Ou ménageant pour moy la faveur de Pompée,
Elle trahit mon Pere, et rendit aux Romains
La Place, et les Tresors confiez en ses mains.
Quel devins-je au recit du crime de ma Mere !
Je ne regardai plus mon Rival dans mon Pere.
J'oubliay mon amour par le sien traversé.
Je n'eûs devant les yeux que mon Pere offensé.
J'attaquay les Romains, et ma Mere éperduë
Me vit, en reprenant cette Place renduë,

A mille coups mortels contre-eux me dévouer,
Et chercher en mourant à la desavouer.
L'Euxin depuis ce temps fut libre, et l'est encore.
Et des Rives de Pont, aux Rives du Bosphore,
Tout reconnut mon Pere, et ses heureux Vaisseaux
N'eurent plus d'Ennemis que les Vents et les Eaux.
Je voulois faire plus. Je pretendois, Arbate,
Moy-même à son secours m'avancer vers l'Euphrate.
Je fus soudain frappé du bruit de son trépas.
Au milieu de mes pleurs, je ne le cele pas,
Monime, qu'en tes mains mon Pere avoit laissée,
Avec tous ses attraits revint en ma pensée.
Que dis-je? En ce malheur je tremblay pour ses jours.
Je redoutay du Roy les cruelles amours.
Tu sçais combien de fois ses jalouses tendresses
Ont pris soin d'assurer la mort de ses Maistresses.
Je volay vers Nymphée. Et mes tristes regards
Rencontrerent Pharnace au pié de ses Remparts.
J'en conçûs, je l'avouë, un presage funeste.
Tu nous reçûs tous deux, et tu sçais tout le reste.
Pharnace en ses desseins toûjours impetueux,
Ne dissimula point ses vœux presomptueux.
De mon Pere à la Reine il conta la disgrace,
L'assura de sa mort, et s'offrit en sa place.
Comme il le dit, Arbate, il veut l'executer.
Mais enfin à mon tour je prétens éclater.
Autant que mon amour respecta la puissance
D'un Pere à qui je fus dévoué dés l'Enfance,
Autant ce même amour maintenant révolté
De ce nouveau Rival brave l'autorité[1].
Ou Monime à ma flâme elle-même contraire
Condamnera l'aveu que je pretens luy faire,
Ou bien, quelques malheurs qu'il en puisse avenir
Ce n'est que par ma mort qu'on la peut obtenir.

Voilà tous les secrets que je voulois t'apprendre.
C'est à toy de choisir quel parti tu dois prendre,
Qui des deux te paroist plus digne de ta foy,
L'Esclave des Romains, ou le Fils de ton Roy.
Fier de leur amitié Pharnace croit peut-estre
Commander dans Nymphée et me parler en Maistre.
Mais icy mon pouvoir ne connoist point le sien.
Le Pont est son partage et Colchos[1] est le mien ;
Et l'on sçait que toûjours la Colchide et ses Princes
Ont conté ce Bosphore au rang de leurs Provinces.

ARBATE.

Commandez-moy, Seigneur. Si j'ay quelque pouvoir
Mon choix est déjà fait, je feray mon devoir.
Avec le même zele, avec la même audace
Que je servois le Pere et gardois cette Place,
Et contre vostre Frere, et même contre vous,
Aprés la mort du Roy je vous sers contre tous.
Sans vous ne sçay-je pas que ma mort assurée
De Pharnace en ces lieux alloit suivre l'entrée?
Sçay-je pas que mon sang par ses mains répandu
Eust souillé ce rempart contre luy défendu.
Assurez-vous du cœur et du choix de la Reine.
Du reste, ou mon credit n'est plus qu'une ombre vaine,
Ou Pharnace laissant le Bosphore en vos mains,
Ira jouïr ailleurs des bontez des Romains.

XIPHARES.

Que ne devray-je point à cette ardeur extrême?
Mais on vient. Cours. Ami, c'est Monime, elle-même.

SCENE II.

MONIME, XIPHARES.

MONIME.

Seigneur, je viens à vous. Car enfin aujourd'huy.
Si vous m'abandonnez, quel sera mon appuy?
Sans Parens, sans Amis, desolée et craintive,
Reine long-temps de nom, mais en effet Captive,
Et Veuve maintenant sans avoir eû d'Espoux,
Seigneur, de mes malheurs ce sont là les plus doux.
Je tremble à vous nommer l'Ennemi qui m'opprime.
J'espere toutefois qu'un Cœur si magnanime
Ne sacrifiera point les pleurs des Malheureux
Aux interests du sang qui vous unit tous deux.
Vous devez à ces mots reconnoistre Pharnace.
C'est luy, Seigneur, c'est luy, dont la coupable audace
Veut la force à la main m'attacher à son sort
Par un hymen pour moy plus cruel que la mort.
Sous quel Astre ennemi faut-il que je sois née?
Au joug d'un autre hymen sans amour destinée,
A peine je suis libre, et goûte quelque paix,
Qu'il faut que je me livre à tout ce que je hais.
Peut-estre je devrois plus humble en ma misere,
Me souvenir du moins que je parle à son Frere.
Mais soit raison, destin, soit que ma haine en luy
Confonde les Romains dont il cherche l'appuy,
Jamais Hymen formé sous le plus noir auspice
De l'Hymen que je crains n'égala le supplice.
Et si Monime en pleurs ne vous peut émouvoir,
Si je n'ay plus pour moy que mon seul desespoir,

Au pié du mesme Autel où je suis attenduë,
Seigneur, vous me verrez, à moy-mesme renduë,
Percer ce triste cœur qu'on veut tyranniser,
Et dont jamais encor je n'ay pû disposer.

XIPHARES.

Madame, assurez-vous de mon obeïssance.
Vous avez dans ces lieux une entiere puissance.
Pharnace ira s'il veut, se faire craindre ailleurs.
Mais vous ne sçavez pas encor tous vos malheurs.

MONIME.

Hé quel nouveau malheur peut affliger Monime,
Seigneur?

XIPHARES.

Si vous aimer c'est faire un si grand crime,
Pharnace n'en est pas seul coupable aujourd'huy,
Et je suis mille fois plus criminel que luy.

MONIME.

Vous !

XIPHARES.

Mettez ce malheur au rang des plus funestes.
Attestez, s'il le faut, les puissances celestes
Contre un sang malheureux, né pour vous tourmenter,
Pere, Enfans animez à vous persecuter.
Mais avec quelque ennuy que vous puissiez apprendre
Cet amour criminel qui vient de vous surprendre,
Jamais tous vos malheurs ne sçauroient approcher
Des maux que j'ay soufferts en le voulant cacher.
Ne croyez point pourtant que semblable à Pharnace
Je vous serve aujourd'huy pour me mettre en sa place.

Vous voulez estre à vous, j'en ay donné ma foy,
Et vous ne dépendrez ni de luy ni de moy.
Mais quand je vous auray pleinement satisfaite,
En quels lieux avez-vous choisi vostre retraite?
Sera-ce loin, Madame, ou prés de mes Estats?
Me sera-t-il permis d'y conduire vos pas?
Verrez-vous d'un mesme œil le crime et l'innocence?
En fuyant mon Rival fuirez-vous ma présence?
Pour prix d'avoir si bien secondé vos souhaits,
Faudra-t-il me resoudre à ne vous voir jamais?

MONIME.

Ah! que m'apprenez-vous?

XIPHARES.

Hé quoy, belle Monime,
Si le temps peut donner quelque droit legitime,
Faut-il vous dire icy que le premier de tous
Je vous vis, je formay le dessein d'estre à vous,
Quand vos charmes naissans, inconnus à mon Pere,
N'avoient encor paru qu'aux yeux de vostre Mere?
Ah! si, par mon devoir forcé de vous quitter
Tout mon amour alors ne put pas éclater,
Ne vous souvient-il plus, sans conter tout le reste,
Combien je me plaignis de ce devoir funeste?
Ne vous souvient-il plus, en quittant vos beaux yeux,
Quelle vive douleur attendrit mes adieux?
Je m'en souviens tout seul. Avoüez-le, Madame,
Je vous rappelle un songe effacé de vostre ame.
Tandis que loin de vous, sans espoir de retour,
Je nourrissois encore un malheureux amour,
Contente et resoluë à l'hymen de mon Pere,
Tous les malheurs du Fils ne vous affligeoient guere.

MONIME.

Helas !

XIPHARES.

Avez-vous plaint un moment mes ennuis?

MONIME.

Prince... n'abusez point de l'estat où je suis.

XIPHARES.

En abuser ! O Ciel ! Quand je cours vous défendre,
Sans vous demander rien, sans oser rien prétendre.
Que vous diray-je enfin? Lors que je vous promets
De vous mettre en estat de ne me voir jamais.

MONIME.

C'est me promettre plus que vous ne sçauriez faire.

XIPHARES.

Quoy malgré mes sermens vous croyez le contraire?
Vous croyez qu'abusant de mon autorité,
Je prétens attenter à vostre liberté?
On vient, Madame, on vient... Expliquez-vous, de grace.
Un mot.

MONIME.

Défendez-moy des fureurs de Pharnace.
Pour me faire, Seigneur, consentir à vous voir,
Vous n'aurez pas besoin d'un injuste pouvoir.

XIPHARES.

Ah ! Madame...

MONIME.

Seigneur, vous voyez vostre Frere.

SCENE III.

MONIME, PHARNACE, XIPHARES.

PHARNACE.

Jusques à quand, Madame, attendrez-vous mon Pere?
Des témoins de sa mort viennent à tous momens
Condamner vostre doute et vos retardemens.
Venez, fuyez l'aspect de ce Climat sauvage,
Qui ne parle à vos yeux que d'un triste esclavage.
Un Peuple obeïssant vous attend à genoux,
Sous un Ciel plus heureux et plus digne de vous.
Le Pont vous reconnoist dés long-temps pour sa Reine,
Vous en portez encor la marque souveraine ;
Et ce bandeau Royal fut mis sur vostre front
Comme un gage asseuré de l'Empire de Pont.
Maistre de cet Estat que mon Pere me laisse,
Madame, c'est à moy d'accomplir sa promesse.
Mais il faut, croyez-moy, sans attendre plus tard,
Ainsi que nostre hymen presser nostre départ.
Nos interests communs, et mon cœur le demandent :
Prests à vous recevoir mes vaisseaux vous attendent,
Et du pié de l'Autel vous y pouvez monter,
Souveraine des Mers, qui vous doivent porter.

MONIME.

Seigneur, tant de bontez ont lieu de me confondre.
Mais puisque le temps presse et qu'il faut vous répondre ;
Puis-je laissant la feinte et les déguisemens,
Vous découvrir icy mes secrets sentimens?

PHARNACE.

Vous pouvez tout.

MONIME.

Je croy que je vous suis connuë.
Ephese est mon païs. Mais je suis descenduë
D'Ayeux, ou Rois, Seigneur, ou Heros, qu'autrefois
Leur vertu chez les Grecs mit au dessus des Rois.
Mithridate me vit. Ephese et l'Ionie
A son heureux Empire estoit alors unie.
Il daigna m'envoyer ce gage de sa foy.
Ce fut pour ma famille une suprême loy.
Il fallut obeïr. Esclave couronnée,
Je partis pour l'hymen où j'estois destinée.
Le Roy qui m'attendoit au sein de ses Estats,
Vit emporter ailleurs ses desseins et ses pas :
Et tandis que la Guerre occupoit son courage
M'envoya dans ces lieux éloignez de l'orage.
J'y vins. J'y suis encor. Mais cependant, Seigneur,
Mon Pere paya cher ce dangereux honneur,
Et les Romains vainqueurs pour premiere Victime
Prirent Philopœmen, le Pere de Monime.
Sous ce titre funeste il se vit immoler.
Et c'est de quoy, Seigneur, j'ay voulu vous parler.
Quelque juste fureur dont je sois animée,
Je ne puis point à Rome opposer une Armée.
Inutile témoin de tous ses attentats,
Je n'ay pour me vanger ni Sceptre, ni soldats.
Enfin, je n'ay qu'un cœur. Tout ce que je puis faire,
C'est de garder la foy que je dois à mon Pere,
De ne point dans son sang aller tremper mes mains,
En épousant en vous l'Allié des Romains.

PHARNACE.

Que parlez-vous de Rome, et de son Alliance ?
Pourquoy tout ce discours et cette défiance ?
Qui vous dit qu'avec eux je prétens m'allier ?

MONIME.

Mais vous-mesme, Seigneur, pouvez-vous le nier ?
Comment m'offririez-vous l'entrée et la Couronne
D'un Païs que par tout leur Armée environne,
Si le traitté secret qui vous lie aux Romains
Ne vous en assuroit l'Empire et les chemins ?

PHARNACE.

De mes intentions je pourrois vous instruire,
Et je sçay les raisons que j'aurois à vous dire,
Si laissant en effet les vains déguisemens,
Vous m'aviez expliqué vos secrets sentimens.
Mais enfin je commence, aprés tant de traverses,
Madame, à rassembler vos excuses diverses.
Je croy voir l'interest que vous voulez celer.
Et qu'un autre qu'un Pere icy vous fait parler.

XIPHARES.

Quel que soit l'interest qui fait parler la Reine,
La réponse, Seigneur, doit-elle estre incertaine ?
Et contre les Romains vostre ressentiment
Doit-il pour éclatter balancer un moment ?
Quoy nous aurons d'un Pere entendu la disgrace ?
Et lents à le venger, promts à remplir sa place,
Nous mettrons nostre honneur et son sang en oubly ?
Il est mort. Sçavons-nous s'il est ensevely ?
Qui sçait si dans le temps que vostre ame empressée
Forme d'un doux hymen l'agreable pensée ;
Ce Roy que l'Orient tout plein de ses exploits
Peut nommer justement le dernier de ses Rois,
Dans ses propres Estats privé de sepulture
Ou couché sans honneur dans une foule obscure,
N'accuse point le Ciel qui le laisse outrager,

Et des indignes Fils qui n'osent le venger[1] ?
Ah ! ne languissons plus dans un coin du Bosphore.
Si dans tout l'Univers quelque Roy libre encore,
Parthe, Scythe, ou Sarmathe, aime sa liberté,
Voilà nos Alliez. Marchons de ce costé.
Vivons ou perissons dignes de Mithridate,
Et songeons bien plûtôt, quelque amour qui nous flate,
A défendre du joug et nous et nos Estats
Qu'à contraindre des cœurs, qui ne se donnent pas.

PHARNACE.

Il sçait vos sentimens. Me trompois-je Madame ?
Voilà cet interest si puissant sur vostre ame,
Ce Pere, ces Romains que vous me reprochez.

XIPHARES.

J'ignore de son cœur les sentimens cachez.
Mais je m'y soumettrois, sans vouloir rien prétendre,
Si comme vous, Seigneur, je croyois les entendre.

PHARNACE.

Vous feriez bien, et moy je fay ce que je doy.
Vostre exemple n'est pas une regle pour moy.

XIPHARES.

Toutefois en ces lieux je ne connoy personne
Qui ne doive imiter l'exemple que je donne.

PHARNACE.

Vous pourriez à Colchos vous expliquer ainsi.

XIPHARES.

Je le puis à Colchos, et je le puis icy.

PHARNACE.

Icy ? Vous y pourriez rencontrer vostre perte...

SCENE IV.

MONIME, PHARNACE, XIPHARES, PHŒDIME.

PHŒDIME.

Princes, toute la mer est de vaisseaux couverte,
Et bien-tost, démentant le faux bruit de sa mort,
Mithridate lui-mesme arrive dans le port.

MONIME.

Mithridate !

XIPHARES.

Mon Pere !

PHARNACE.

Ah ! que viens-je d'entendre ?

PHŒDIME.

Quelques Vaisseaux legers sont venus nous l'apprendre,
C'est lui-mesme. Et déjà pressé de son devoir
Arbate loin du bord l'est allé recevoir.

XIPHARES.

Qu'avons-nous fait !

MONIME, *à Xiphares.*

Adieu, Prince. Quelle nouvelle !

SCENE V.

PHARNACE, XIPHARES.

PHARNACE.

Mithridate revient ? Ah ! Fortune cruelle !
Ma vie et mon amour tous deux courent hazard.
Les Romains que j'attens arriveront trop tard.
Comment faire ?

à Xiphares.

J'entens que vostre cœur soûpire.
Et j'ay conçû l'Adieu qu'elle vient de vous dire,
Prince. Mais ce discours demande un autre temps.
Nous avons aujourd'huy des soins plus importans.
Mithridate revient, peut-estre inexorable.
Plus il est malheureux, plus il est redoutable.
Le peril est pressant, plus que vous ne pensez.
Nous sommes criminels, et vous le connoissez.
Rarement l'amitié desarme sa colere.
Ses propres Fils n'ont point de Juge plus severe.
Et nous l'avons veû mesme à ses cruels soupçons
Sacrifier deux Fils pour de moindres raisons[1].
Craignons pour vous, pour moy, pour la Reine elle-même.
Je la plains, d'autant plus que Mithridate l'aime.
Amant avec transport, mais jaloux sans retour
Sa haine va toûjours plus loin que son amour.
Ne vous assurez point sur l'amour qu'il vous porte.
Sa jalouse fureur n'en sera que plus forte.
Songez-y. Vous avez la faveur des soldats,
Et j'auray des secours que je n'explique pas,
M'en croirez-vous ? Courons assurer nostre grace.
Rendons-nous vous et moy maistres de cette Place,

Et faisons qu'à ses Fils il ne puisse dicter
Que les conditions qu'ils voudront accepter.

XIPHARES.

Je sçay quel est mon crime, et je connois mon Pere.
Et j'ay par-dessus vous le crime de ma Mere.
Mais quelque Amour encor qui me pust éblouïr,
Quand mon Pere paroist je ne scay qu'obeïr.

PHARNACE.

Soïons-nous donc au moins fidelles l'un à l'autre.
Vous sçavez mon secret, j'ay penetré le vostre.
Le Roy toûjours fertile en dangereux détours
S'armera contre nous de nos moindres discours.
Vous sçavez sa coûtume, et sous quelles tendresses
Sa haine sçait cacher ses trompeuses adresses.
Allons. Puis qu'il le faut, je marche sur vos pas.
Mais en obeïssant ne nous trahissons pas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MONIME, PHŒDIME.

PHŒDIME.

QUOY, vous estes icy quand Mithridate arrive,
Quand, pour le recevoir, chacun court sur la rive,
Que faites-vous ? Madame, et quel ressouvenir
Tout à coup vous arreste, et vous fait revenir ?
N'offenserez-vous point un Roy qui vous adore,
Qui presque vostre Espoux...

MONIME.

Il ne l'est pas encore,
Phœdime, et jusques-là je croi que mon devoir
Est de l'attendre icy, sans l'aller recevoir.

PHŒDIME.

Mais ce n'est point, Madame, un Amant ordinaire.
Songez qu'à ce grand Roy promise par un Pere,
Vous avez de ses feux un gage solemnel,
Qu'il peut quand il voudra, confirmer à l'Autel.
Croïez-moy, montrez-vous, venez à sa rencontre.

MONIME.

Regarde en quel estat tu veux que je me montre.

Voi ce visage en pleurs, et loin de le chercher,
Di-moy plûtost, di-moy que je m'aille cacher.

PHŒDIME.

Que dites-vous ? O dieux!

MONIME.

Ah retour qui me tuë !
Malheureuse ! Comment paroistray-je à sa veuë,
Son diadême au front, et dans le fond du cœur,
Phœdime... Tu m'entens, et tu vois ma rougeur.

PHŒDIME.

Ainsi vous retombez dans les mesmes allarmes
Qui vous ont dans la Grece arraché tant de larmes ?
Et toûjours Xipharés revient vous traverser ?

MONIME.

Mon malheur est plus grand que tu ne peus penser.
Xipharés ne s'offroit alors à ma memoire,
Que tout plein de vertus, que tout brillant de gloire,
Et je ne sçavois pas que pour moy plein de feux,
Xipharés des mortels fust le plus amoureux.

PHŒDIME.

Il vous aime, Madame ! Et ce Heros aimable...

MONIME.

Est aussi malheureux que je suis miserable.
Il m'adore, Phœdime, et les mesmes douleurs
Qui m'affligeoient icy le tourmentoient ailleurs.

PHŒDIME.

Sçait-il en sa faveur jusqu'où va vostre estime ?
Sçait-il que vous l'aimez ?

MONIME.

Il l'ignore, Phœdime.
Les Dieux m'ont secouruë, et mon cœur affermi
N'a rien dit, ou du moins n'a parlé qu'à demi.
Helas ! si tu sçavois, pour garder le silence,
Combien ce triste cœur s'est fait de violence !
Quels assauts, quels combats j'ay tantost soûtenus !
Phœdime, si je puis je ne le verray plus.
Malgré tous les efforts que je pourrois me faire,
Je verrois ses douleurs, je ne pourrois me taire.
Il viendra, malgré moy, m'arracher cet aveu.
Mais n'importe, s'il m'aime il en jouïra peu.
Je luy vendray si cher ce bonheur qu'il ignore
Qu'il vaudroit mieux pour luy qu'il l'ignorât encore.

PHŒDIME.

On vient. Que faites-vous, Madame ?

MONIME.

Je ne puis.
Je ne paroistray point dans le trouble où je suis.

SCENE II.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARES, ARBATE, GARDES.

MITHRIDATE.

Princes, quelques raisons que vous me puissiez dire
Vostre devoir icy n'a point dû vous conduire,
Ni vous faire quitter en de si grands besoins,

Vous le Pont, vous Colchos, confiez à vos soins.
Mais vous avez pour juge un Pere qui vous aime.
Vous avez crû des bruits que j'ai semez moy-même.
Je vous crois innocens puis que vous le voulez,
Et je rens grace au Ciel qui nous a rassemblez.
Tout vaincu que je suis, et voisin du naufrage,
Je medite un dessein digne de mon courage
Vous en serez tantost instruits plus amplement.
Allez, et laissez-moy reposer un moment.

SCENE III.

MITHRIDATE, ARBATE.

MITHRIDATE.

Enfin aprés un an, tu me revois, Arbate,
Non plus comme autrefois cet heureux Mithridate,
Qui de Rome toûjours balançant le destin,
Tenois[1] entre-elle et moy l'Univers incertain.
Je suis vaincu. Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit, qui laissoit peu de place au courage.
Mes soldats presque nuds dans l'ombre intimidez,
Les rangs de toutes parts mal pris, et mal gardez,
Le desordre par tout redoublant les allarmes,
Nous-mêmes contre nous tournans nos propres armes,
Les cris, que les rochers renvoyoient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat tenebreux ;
Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeste ?
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste.
Et je ne doy la vie en ce commun effroy,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse aprés moy.

Quelque temps inconnu, j'ay traversé le Phase.
Et de là penetrant jusqu'au pié du Caucase,
Bien-tost, dans des vaisseaux sur l'Euxin preparez
J'ay rejoint de mon Camp les restes separez.
Voila par quels malheurs poussé dans le Bosphore,
J'y trouve des malheurs qui m'attendoient encore.
Toûjours du même amour tu me vois enflamé.
Ce cœur nourri de sang, et de guerre affamé,
Malgré le faix des ans et du sort qui m'opprime,
Traîne par tout l'amour qui l'attache à Monime,
Et n'a point d'ennemis, qui luy soient odieux,
Plus que deux Fils ingrats, que je trouve en ces lieux.

ARBATE.

Deux Fils, Seigneur !

MITHRIDATE.

Ecoute. A travers ma colere
Je veux bien distinguer Xipharés de son Frere.
Je sçay que de tout temps à mes ordres soûmis
Il hait autant que moy nos communs ennemis,
Et j'ay veu sa valeur à me plaire attachée
Justifier pour luy ma tendresse cachée.
Je sçais même, je sçais avec quel desespoir,
A tout autre interest preferant son devoir,
Il courut démentir une Mere infidelle,
Et tira de son crime une gloire nouvelle.
Et je ne puis encor, ni n'oserois penser
Que ce Fils si fidelle ait voulu m'offenser.
Mais tous deux en ces lieux que pouvoient-ils attendre ?
L'un et l'autre à la Reine ont-ils osé pretendre ?
Avec qui semble-t-elle en secret s'accorder ?
Moy-même de quel œil dois-je icy l'aborder ?
Parle. Quelque desir qui m'entraîne auprés d'elle,

Il me faut de leurs cœurs rendre un conte fidelle.
Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'as-tu vû ? Que sçais-tu ?
Depuis quel temps, pourquoy, comment t'es-tu rendu ?

ARBATE.

Seigneur, depuis huit jours l'impatient Pharnace
Aborda le premier au pié de cette Place,
Et de vostre trépas autorisant le bruit
Dans ces murs aussi-tost voulut estre introduit.
Je ne m'arrestay point à ce bruit temeraire.
Et je n'écoutois rien, si le Prince son Frere
Bien moins par ses discours, Seigneur, que par ses pleurs,
Ne m'eust en arrivant confirmé vos malheurs.

MITHRIDATE.

Enfin que firent-ils ?

ARBATE.

Pharnace entroit à peine,
Qu'il courut de ses feux entretenir la Reine,
Et s'offrir d'assurer par un hymen prochain
Le bandeau qu'elle avoit reçû de vostre main.

MITHRIDATE.

Traistre ! sans luy donner le loisir de répandre
Les pleurs que son amour auroit dûs à ma cendre !
Et son Frere ?

ARBATE.

Son Frere, au moins jusqu'à ce jour,
Seigneur, dans ses desseins n'a point marqué d'amour,
Et toûjours avec vous son cœur d'intelligence
N'a semblé respirer que guerre et que vengeance.

MITHRIDATE.

Mais encor quel dessein le conduisoit icy ?

ARBATE.

Seigneur, vous en serez tost ou tard éclaircy.

MITHRIDATE.

Parle, je te l'ordonne, et je veux tout apprendre.

ARBATE.

Seigneur, jusqu'à ce jour ce que j'ay pû comprendre,
Ce Prince a crû pouvoir, aprés vostre trépas,
Conter cette Province au rang de ses Estats.
Et, sans connoître icy de loix que son courage,
Il venoit par la force appuyer son partage.

MITHRIDATE.

Ah ! c'est le moindre prix qu'il se doit proposer,
Si le Ciel de mon sort me laisse disposer.
Ouy, je respire, Arbate, et ma joye est extrême.
Je tremblois, je l'avoüe, et pour un Fils que j'aime,
Et pour moy, qui craignois de perdre un tel appuy,
Et d'avoir à combattre un Rival tel que luy.
Que Pharnace m'offense, il offre à ma colere
Un Rival dés long-temps soigneux de me déplaire,
Qui toûjours des Romains admirateur secret,
Ne s'est jamais contre-eux declaré qu'à regret,
Et s'il faut que pour luy Monime prévenuë
Ait pû porter ailleurs une amour qui m'est duë,
Malheur au criminel qui vient me la ravir,
Et qui m'ose offenser, et n'ose me servir.
L'aime-t-elle ?

ARBATE.

Seigneur, je voy venir la Reine.

MITHRIDATE.

Dieux, qui voyez icy mon amour et ma haine,
Epargnez mes malheurs, et daignez empescher
Que je ne trouve encor ceux que je vais chercher.
Arbate, c'est assez, qu'on me laisse avec elle.

SCENE IV.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

Madame, enfin le Ciel prés de vous me rappelle,
Et secondant du moins mes plus tendres souhaits
Vous rend à mon amour plus belle que jamais.
Je ne m'attendois pas que de nostre hymenée
Je dusse voir si tard arriver la journée,
Ny qu'en vous retrouvant mon funeste retour
Fist voir mon infortune, et non pas mon amour.
C'est pourtant cet amour qui de tant de retraites
Ne me laisse choisir que les lieux où vous estes ;
Et les plus grands malheurs pourront me sembler doux
Si ma presence icy n'en est point un pour vous.
C'est vous en dire assez si vous voulez m'entendre.
Vous devez à ce jour dés long-temps vous attendre,
Et vous portez, Madame, un gage de ma foy
Qui vous dit tous les jours que vous estes à moy.
Allons donc assurer cette foy mutuelle.
Ma gloire loin d'icy vous et moy nous appelle,

Et sans perdre un moment pour ce noble dessein,
Aujourd'huy vostre Epoux, il faut partir demain.

MONIME.

Seigneur, vous pouvez tout. Ceux par qui je respire
Vous ont cedé sur moy leur souverain empire,
Et, quand vous userez de ce droit tout-puissant,
Je ne vous répondray qu'en vous obeïssant.

MITHRIDATE.

Ainsi, preste à subir un joug qui vous opprime,
Vous n'allez à l'Autel que comme une victime ;
Et moy, tyran d'un cœur qui se refuse au mien,
Même en vous possedant je ne vous devray rien.
Ah Madame ! Est-ce là dequoy me satisfaire?
Faut-il que desormais renonçant à vous plaire
Je ne pretende plus qu'à vous tyranniser?
Mes malheurs, en un mot, me font-ils mépriser?
Ah ! Pour tenter encor de nouvelles conquestes,
Quand je ne verrois pas des routes toutes prestes,
Quand le sort ennemi m'auroit jetté plus bas,
Vaincu, persecuté, sans secours, sans Estats,
Errant de mers en mers, et moins Roy que Pirate ;
Conservant pour tous biens le nom de Mithridate,
Apprenez que suivi d'un nom si glorieux
Par tout de l'Univers j'attacherois les yeux,
Et qu'il n'est point de Rois, s'ils sont dignes de l'estre,
Qui sur le trône assis, n'enviassent peut-estre
Au dessus de leur gloire un naufrage élevé,
Que Rome, et quarante ans ont à peine achevé.
Vous-même d'un autre œil me verriez-vous, Madame,
Si ces Grecs vos Ayeux revivoient dans vostre ame?
Et puis qu'il faut enfin que je sois vostre Epoux,
N'estoit-il pas plus noble, et plus digne de vous,

De joindre à ce devoir vostre propre suffrage,
D'opposer vostre estime au destin qui m'outrage,
Et de me rassurer, en flattant ma douleur,
Contre la défiance attachée au malheur?
Hé quoy ! N'avez-vous rien, Madame, à me répondre?
Tout mon empressement ne sert qu'à vous confondre.
Vous demeurez muette et loin de me parler,
Je voy malgré vos soins vos pleurs prests à couler.

MONIME.

Moy, Seigneur? Je n'ay point de larmes à répandre.
J'obeï. N'est-ce pas assez me faire entendre?
Et ne suffit-il pas...

MITHRIDATE.

Non, ce n'est pas assez,
Je vous entens icy mieux que vous ne pensez.
Je voy qu'on m'a dit vray. Ma juste jalousie
Par vos propres discours est trop bien éclaircie.
Je voy qu'un Fils perfide épris de vos beautez,
Vous a parlé d'amour, et que vous l'écoutez.
Je vous jette pour luy dans des craintes nouvelles.
Mais il jouïra peu de vos pleurs infidelles,
Madame, et desormais tout est sourd à mes lois,
Ou bien vous l'avez vû pour la derniere fois.
Appellez Xipharés.

MONIME.

Ah ! que voulez-vous faire?
Xipharés...

MITHRIDATE.

Xipharés n'a point trahi son Pere.
Vous vous pressez en vain de le desavouer,

Et ma tendre amitié ne peut que s'en louer.
Ma honte en seroit moindre ainsi que vostre crime,
Si ce Fils en effet digne de vostre estime,
A quelque amour encore avoit pû vous forcer.
Mais qu'un Traître qui n'est hardi qu'à m'offenser,
De qui nulle vertu n'accompagne l'audace,
Que Pharnace, en un mot, ait pû prendre ma place?
Qu'il soit aimé, Madame, et que je sois haï?

SCENE V.

MITHRIDATE, MONIMÉ, XIPHARES.

MITHRIDATE.

Venez, mon Fils, venez, vostre Pere est trahi.
Un Fils audacieux insulte à ma ruine,
Traverse mes desseins, m'outrage, m'assassine,
Aime la Reine enfin, luy plaït, et me ravit
Un cœur que son devoir à moy seul asservit.
Heureux pourtant, heureux que dans cette disgrace
Je ne puisse accuser que la main de Pharnace,
Qu'une Mere infidelle, un Frere audacieux
Vous presentent en vain leur exemple odieux.
Ouy mon Fils, c'est vous seul sur qui je me repose,
Vous seul qu'aux grands desseins que mon cœur se propose
J'ay choisi dés long-temps pour digne compagnon,
L'heritier de mon Sceptre, et sur tout de mon nom.
Pharnace en ce moment, et ma flâme offensée
Ne peuvent pas tout seuls occuper ma pensée.
D'un voyage important les soins et les apprests,
Mes vaisseaux, qu'à partir il faut tenir tout prests,

Mes soldats, dont je veux tenter la complaisance
Dans ce même moment demandent ma presence.
Vous cependant icy veillez pour mon repos.
D'un Rival insolent arrestez les complots.
Ne quittez point la Reine, et, s'il se peut, vous-même
Rendez-la moins contraire aux vœux d'un Roy qui l'aime.
Détournez-la, mon Fils, d'un choix injurieux.
Juge sans interest, vous la convaincrez mieux.
En un mot, c'est assez éprouver ma foiblesse.
Qu'elle ne pousse point cette même tendresse,
Que sçay-je? à des fureurs dont mon cœur outragé
Ne se repentiroit qu'aprés s'estre vengé.

SCENE VI.

MONIME, XIPHARES.

XIPHARES.

Que diray-je, Madame? Et comment dois-je entendre
Cet ordre, ce discours que je ne puis comprendre?
Seroit-il vray, grands Dieux! que trop aimé de vous
Pharnace eust en effet merité ce couroux?
Pharnace auroit-il part à ce desordre extrême?

MONIME.

Pharnace? ô Ciel! Pharnace? Ah! qu'entens-je moy-même?
Ce n'est donc pas assez que ce funeste jour
A tout ce que j'aimois m'arrache sans retour,
Et que de mon devoir esclave infortunée
A d'éternels ennuis je me voye enchaînée?
Il faut qu'on joigne encor l'outrage à mes douleurs.
A l'amour de Pharnace on impute mes pleurs.

Malgré toute ma haine, on veut qu'il m'ait sçû plaire.
Je le pardonne au Roy, qu'aveugle sa colere,
Et qui de mes secrets ne peut estre éclairci.
Mais vous, Seigneur, mais vous me traitez-vous ainsi?

XIPHARES.

Ah ! Madame, excusez un Amant qui s'égare,
Qui luy-même lié par un devoir barbare,
Se voit prest de tout perdre, et n'ose se venger.
Mais des fureurs du Roy que puis-je enfin juger?
Il se plaint qu'à ses vœux un autre amour s'oppose.
Quel heureux criminel en peut estre la cause?
Qui? Parlez.

MONIME.

Vous cherchez, Prince, à vous tourmenter.
Plaignez vostre malheur sans vouloir l'augmenter.

XIPHARES.

Je sçay trop quel tourment je m'appreste moy-même.
C'est peu de voir un Pere épouser ce que j'aime.
Voir encore un Rival honoré de vos pleurs,
Sans doute c'est pour moy le comble des malheurs.
Mais dans mon desespoir je cherche à les accroistre.
Madame, par pitié, faites-le moy connoistre.
Quel est-il cet Amant? Qui dois-je soupçonner?

MONIME.

Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer?
Tantost quand je fuïois une injuste contrainte,
A qui contre Pharnace ay-je adressé ma plainte?
Sous quel appuy tantost mon cœur s'est-il jetté?
Quel amour ay-je enfin sans colere écouté?

XIPHARES.

O Ciel ! Quoi je serois ce bien-heureux coupable
Que vous avez pû voir d'un regard favorable?
Vos pleurs pour Xipharés auroient daigné couler?

MONIME.

Ouy, Prince, il n'est plus temps de le dissimuler.
Ma douleur pour se taire a trop de violence.
Un rigoureux devoir me condamne au silence.
Mais il faut bien enfin malgré ses dures lois,
Parler pour la premiere et la derniere fois.
Vous m'aimez dés long-temps. Une égale tendresse
Pour vous depuis long-temps m'afflige et m'interesse.
Songez depuis quel jour ces funestes appas
Firent naistre un amour qu'ils ne meritoient pas.
Rappellez un espoir, qui ne vous dura guere,
Le trouble où vous jetta l'amour de vostre Pere,
Le tourment de me perdre, et de le voir heureux,
Les rigueurs d'un devoir contraire à tous vos vœux.
Vous n'en sçauriez, Seigneur, retracer la memoire,
Ny conter vos malheurs, sans conter mon histoire,
Et lors que ce matin j'en écoutois le cours,
Mon cœur vous répondoit tous vos mêmes discours.
Inutile, ou plûtost funeste sympathie !
Trop parfaite union par le sort démentie !
Ah ! Par quel soin cruel le Ciel avoit-il joint
Deux cœurs que l'un pour l'autre il ne destinoit point ?
Car, quel que soit vers vous le panchant qui m'attire,
Je vous le di, Seigneur, pour ne plus vous le dire.
Ma gloire me rappelle, et m'entraîne à l'Autel
Où je vais vous jurer un silence éternel.
J'entens, vous gemissez. Mais telle est ma misere.
Je ne suis point à vous, je suis à vostre Pere.

Dans ce dessein vous-même il faut me soutenir,
Et de mon foible cœur m'aider à vous bannir.
J'attens du moins, j'attens de vostre complaisance,
Que desormais par tout vous fuirez ma presence.
J'en viens de dire assez pour vous persuader
Que j'ay trop de raisons de vous le commander.
Mais aprés ce moment, si ce cœur magnanime
D'un veritable amour a bruslé pour Monime,
Je ne reconnoy plus la foy de vos discours,
Qu'au soin que vous prendrez de m'éviter toûjours.

XIPHARES.

Quelle marque, grands Dieux ! d'un amour déplorable !
Combien en un moment heureux et miserable !
De quel comble de gloire, et de felicitez,
Dans quel abîme affreux vous me precipitez !
Quoy ! j'auray pû toucher un cœur comme le vostre !
Vous aurez pû m'aimer ? Et cependant un autre
Possedera ce cœur dont j'attirois les vœux ?
Pere injuste, cruel, mais d'ailleurs malheureux !
Vous voulez que je fuïe, et que je vous évite ?
Et cependant le Roy m'attache à vostre suite.
Que dira-t-il ?

MONIME.

N'importe, il me faut obeïr.
Inventez des raisons qui puissent l'éblouïr.
D'un Heros tel que vous c'est là l'effort suprême :
Cherchez, Prince, cherchez, pour vous trahir vous-même,
Tout ce que pour jouïr de leurs contentemens
L'amour fait inventer aux vulgaires Amans.
Enfin je me connois, il y va de ma vie.
De mes foibles efforts ma vertu se défie.
Je sçay qu'en vous voyant, un tendre souvenir

Peut m'arracher du cœur quelque indigne soûpir ;
Que je verray mon ame, en secret déchirée
Revoler vers le bien, dont elle est separée.
Mais je sçay bien aussi que, s'il dépend de vous,
De me faire cherir un souvenir si doux ;
Vous n'empescherez pas que ma gloire offensée
N'en punisse aussi-tost la coupable pensée.
Que ma main dans mon cœur ne vous aille chercher,
Pour y laver ma honte, et vous en arracher
Que dis-je? En ce moment, le dernier qui nous reste,
Je me sens arrester par un plaisir funeste.
Plus je vous parle, et plus, trop foible que je suis,
Je cherche à prolonger le peril que je fuis.
Il faut pourtant, il faut se faire violence,
Et, sans perdre en adieux un reste de constance,
Je fuis. Souvenez-vous, Prince, de m'éviter,
Et meritez les pleurs que vous m'allez coûter.

XIPHARES.

Ah ! Madame... Elle fuit, et ne veut plus m'entendre.
Malheureux Xipharés, quel parti dois-tu prendre?
On t'aime, on te bannit, toy-même tu vois bien
Que ton propre devoir s'accorde avec le sien.
Cours par un promt trépas abreger ton supplice.
Toutefois attendons que son sort s'éclaircisse,
Et, s'il faut qu'un Rival la ravisse à ma foy,
Du moins, en expirant, ne la cedons qu'au Roy.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARES.

MITHRIDATE.

APPROCHEZ, mes Enfans. Enfin l'heure est venuë
Qu'il faut que mon secret éclate à vostre veuë.
A mes nobles projets je voy tout conspirer.
Il ne me reste plus qu'à vous les declarer.
Je fuis, ainsi le veut la Fortune ennemie.
Mais vous sçavez trop bien l'histoire de ma vie,
Pour croire que long-temps soigneux de me cacher
J'attende en ces deserts qu'on me vienne chercher.
La Guerre a ses faveurs ainsi que ses disgraces.
Déja plus d'une fois retournant sur mes traces,
Tandis que l'Ennemi par ma fuite trompé
Tenoit aprés son char un vain peuple occupé,
Et, gravant en airain ses fresles avantages,
De mes Estats conquis enchaînoit les images,
Le Bosphore m'a vû, par de nouveaux apprests,
Ramener la Terreur du fond de ses marais,
Et chassant les Romains de l'Asie étonnée
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.
D'autres temps, d'autres soins. L'Orient accablé
Ne peut plus soûtenir leur effort redoublé.

Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des Nations ravisseurs alterez,
Le bruit de nos tresors les a tous attirez :
Ils y courent en foule, et jaloux l'un de l'autre
Desertent leur Païs pour inonder le nostre.
Moy seul je leur resiste. Ou lassez, ou soûmis,
Ma funeste amitié pese à tous mes amis.
Chacun à ce fardeau veut dérober sa teste.
Le grand nom de Pompée assure sa conqueste.
C'est l'effroy de l'Asie. Et loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes Fils, que je pretens marcher.
Ce dessein vous surprend. Et vous croyez peut-estre
Que le seul desespoir aujourd'huy le fait naistre.
J'excuse vostre erreur. Et pour estre approuvez,
De semblables projets veulent estre achevez.
Ne vous figurez point, que de cette Contrée
Par d'eternels ramparts Rome soit separée.
Je sçay tous les chemins par où je dois passer,
Et si la mort bien-tost ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rens dans trois mois au pié du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours[1]
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours,
Que du Scythe avec moy l'alliance jurée
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée?
Recueilli dans leurs ports, accrû de leurs soldats
Nous verrons nostre camp grossir à chaque pas.
Daces, Pannoniens, la fiere Germanie,
Tous n'attendent qu'un Chef contre la tyrannie.
Vous avez vû l'Espagne, et sur tout les Gaulois,
Contre ces mêmes Murs qu'ils ont pris autrefois,
Exciter ma vengeance, et jusques dans la Grece
Par des Ambassadeurs accuser ma paresse.

Ils sçavent que sur eux prest à se déborder
Ce Torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder.
Et vous les verrez tous prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie et suivre mon passage.
C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez par tout l'horreur du nom Romain,
Et la triste Italie encor toute fumante
Des feux qu'a rallumez sa liberté mourante.
Non, Princes, ce n'est point au bout de l'Univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers ;
Et de prés inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands Ennemis, Rome, sont à tes portes.
Ah ! s'ils ont pû choisir pour leur Liberateur,
Spartacus, un Esclave, un vil Gladiateur,
S'ils suivent au combat des Brigans qui les vangent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un Roy long-temps victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses Ayeux?
Que dis-je? En quel estat croyez-vous la surprendre?
Vuide de Legions qui la puissent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me persecuter,
Leurs Femmes, leurs Enfans pourront-ils m'arrester?
Marchons, et dans son sein rejettons cette guerre
Que sa fureur envoye aux deux bouts de la Terre.
Attaquons dans leurs murs ces Conquerans si fiers.
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand Homme,
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans son sang justement répandu.
Brûlons ce Capitole, où j'estois attendu.
Détruisons ses honneurs, et faisons disparaistre
La honte de cent Rois, et la mienne peut-estre ;
Et, la flâme à la main, effaçons tous ces Noms
Que Rome y consacroit à d'éternels affrons.

Voilà l'ambition dont mon ame est saisie.
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie,
J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs.
Je sçais où je luy dois trouver des Défenseurs.
Je veux que, d'ennemis par tout enveloppée,
Rome rappelle en vain le secours de Pompée.
Le Parthe, des Romains comme moy la terreur,
Consent de succeder à ma juste fureur.
Prest d'unir avec moy sa haine et sa famille,
Il me demande un Fils pour Epoux à sa Fille.
Cet honneur vous regarde, et j'ay fait choix de vous,
Pharnace. Allez, soyez ce bienheureux Epoux.
Demain, sans differer, je prétens que l'Aurore
Découvre mes Vaisseaux déjà loin du Bosphore.
Vous que rien n'y retient, partez dés ce moment,
Et meritez mon choix par vostre empressement.
Achevez cet hymen. Et repassant l'Euphrate
Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.
Que nos Tyrans communs en pâlissent d'effroy,
Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moy.

PHARNACE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser ma surprise.
J'écoute avec transport cette grande entreprise ;
Je l'admire. Et jamais un plus hardi dessein
Ne mit à des vaincus les armes à la main.
Sur tout j'admire en vous ce cœur infatigable
Qui semble s'affermir sous le faix qui l'accable.
Mais si j'ose parler avec sincérité,
En estes-vous reduit à cette extremité?
Pourquoy tenter si loin des courses inutiles
Quand vos Estats encor vous offrent tant d'aziles,
Et vouloir affronter des travaux infinis,
Dignes plûtost d'un Chef de malheureux Bannis,

Que d'un Roi, qui n'aguere, avec quelque apparence,
De l'Aurore au Couchant portoit son esperance,
Fondoit sur trente Estats son Thrône florissant,
Dont le débris est même un Empire puissant?
Vous seul, Seigneur, vous seul, aprés quarante années
Pouvez encor luter contre les destinées;
Implacable ennemi de Rome, et du repos,
Contez-vous vos soldats pour autant de Heros?
Pensez-vous que ces cœurs, tremblans de leur défaite,
Fatiguez d'une longue et penible retraite,
Cherchent avidement sous un Ciel étranger
La mort, et le travail pire que le danger?
Vaincus plus d'une fois aux yeux de la Patrie,
Soûtiendront-ils ailleurs un Vainqueur en furie?
Sera-t-il moins terrible et le vaincront-ils mieux
Dans le sein de sa Ville, à l'aspect de ses Dieux?
Le Parthe vous recherche, et vous demande un Gendre.
Mais ce Parthe, Seigneur, ardent à nous défendre
Lors que tout l'Univers sembloit nous proteger,
D'un Gendre sans appui voudra-t-il se charger?
M'en iray-je moy seul, rebut de la Fortune,
Essuïer l'inconstance au Parthe si commune,
Et peut-estre pour fruit d'un temeraire amour
Exposer vostre nom au mépris de sa Cour?
Du moins s'il faut ceder, si contre nostre usage
Il faut d'un Suppliant emprunter le visage,
Sans m'envoyer du Parthe embrasser les genoux,
Sans vous-même implorer des Rois moindres que vous,
Ne pourrions-nous pas prendre une plus seure voye?
Jettons-nous dans les bras qu'on nous tend avec joye.
Rome, en vostre faveur facile à s'appaiser...

XIPHARES.

Rome, mon Frere! ô Ciel! Qu'osez-vous proposer?

Vous voulez que le Roi s'abaisse et s'humilie?
Qu'il démente en un jour tout le cours de sa vie?
Qu'il se fie aux Romains, et subisse des lois
Dont il a quarante ans défendu tous les Rois?
Continuez, Seigneur. Tout vaincu que vous estes,
La guerre, les perils, sont vos seules retraites.
Rome poursuit en vous un Ennemi fatal,
Plus conjuré contre-elle, et plus craint qu'Annibal.
Tout couvert de son sang, quoy que vous puissiez faire,
N'en attendez jamais qu'une paix sanguinaire,
Telle qu'en un seul jour un ordre de vos mains
La donna dans l'Asie à cent mille Romains.
Toutefois épargnez vostre teste sacrée.
Vous-même n'allez point de contrée en contrée
Montrer aux Nations Mithridate détruit,
Et de vostre grand nom diminuer le bruit.
Vostre vengeance est juste, il la faut entreprendre.
Brûlez le Capitole et mettez Rome en cendre.
Mais c'est assez pour vous d'en ouvrir les chemins,
Faites porter ce feu par de plus jeunes mains,
Et tandis que l'Asie occupera Pharnace,
De cette autre entreprise honorez mon audace.
Commandez. Laissez-nous de vostre nom suivis,
Justifier par tout que nous sommes vos Fils.
Embrasez par nos mains le Couchant et l'Aurore.
Remplissez l'Univers, sans sortir du Bosphore.
Que les Romains, pressez de l'un à l'autre bout
Doutent où vous serez, et vous trouvent partout.
Dés ce même moment ordonnez que je parte.
Icy tout vous retient. Et moy tout m'en écarte.
Et si ce grand Dessein surpasse ma valeur,
Du moins ce desespoir convient à mon malheur.
Trop heureux d'avancer la fin de ma misere,
J'iray... j'effaceray le crime de ma Mere,

Seigneur. Vous m'en voïez rougir à vos genoux.
J'ay honte de me voir si peu digne de vous.
Tout mon sang doit laver une tache si noire.
Mais je cherche un trépas utile à vostre gloire,
Et Rome, unique objet d'un desepoir si beau,
Du Fils de Mithridate est le digne Tombeau.

MITHRIDATE, *se levant.*

Mon Fils, ne parlons plus d'une Mere infidelle.
Vostre Pere est content, il connoist vostre zele,
Et ne vous verra point affronter de danger
Qu'avec vous son amour ne veüille partager.
Vous me suivrez, je veux que rien ne nous separe.
Et vous, à m'obeïr, Prince, qu'on se prepare.
Les Vaisseaux sont tout prests. J'ay moy-mesme ordonné
Le suite et l'appareil qui vous est destiné.
Arbate à cet Hymen chargé de vous conduire,
De vostre obeïssance aura soin de m'instruire.
Allez. Et soûtenant l'honneur de vos Ayeux,
Dans cet embrassement recevez mes Adieux.

PHARNACE.

Seigneur...

MITHRIDATE.

Ma volonté, Prince, vous doit suffire.
Obeïssez. C'est trop vous le faire redire.

PHARNACE.

Seigneur, si pour vous plaire il ne faut que perir,
Plus ardent qu'aucun autre on m'y verra courir.
Combattant à vos yeux permettez que je meure.

MITHRIDATE.

Je vous ay commandé de partir tout à l'heure.

Mais aprés ce moment... Prince, vous m'entendez,
Et vous estes perdu si vous me répondez.

PHARNACE.

Dûssiez-vous présenter mille morts à ma vuë,
Je ne sçaurois chercher une Fille inconnuë.
Ma vie est en vos mains.

MITHRIDATE.

Ah ! c'est où je t'attens.
Tu ne sçaurois partir, Perfide, et je t'entens.
Je sçay pourquoy tu fuis l'Hymen où je t'envoye.
Il te fasche en ces lieux d'abandonner ta proye.
Monime te retient. Ton amour criminel
Prétendoit l'arracher à l'Hymen paternel.
Ny l'ardeur dont tu sçais que je l'ay recherchée,
Ny déja sur son front ma Couronne attachée,
Ny cet azile mesme où je la fais garder,
Ny mon juste courroux n'ont pû t'intimider.
Traistre, pour les Romains tes lasches complaisances
N'estoient pas à mes yeux d'assez noires offenses.
Il te manquoit encor ces perfides amours,
Pour estre le supplice et l'horreur de mes jours.
Loin de t'en repentir je voy sur ton visage
Que ta confusion ne part que de ta rage.
Il te tarde déjà qu'échappé de mes mains,
Tu ne coures me perdre, et me vendre aux Romains.
Mais avant que partir je me feray justice.
Je te l'ay dit.

SCENE II.

MITHRIDATE, PHARNACE,
XIPHARES, GARDES.

MITHRIDATE.

Hola ! Gardes. Qu'on le saisisse.
Oui, luy-mesme, Pharnace. Allez, et de ce pas
Qu'enfermé dans la Tour on ne le quitte pas.

PHARNACE.

Hé bien ! Sans me parer d'une innocence vaine,
Il est vray, mon amour merite vostre haine.
J'aime. L'on vous a fait un fidelle recit.
Mais Xipharés, Seigneur, ne vous a pas tout dit.
C'est le moindre secret qu'il pouvoit vous apprendre.
Et ce Fils si fidelle a dû vous faire entendre,
Que des mesmes ardeurs dés long-temps enflâmé,
Il aime aussi la Reine, et mesme en est aimé.

SCENE III.

MITHRIDATE, XIPHARES.

XIPHARES.

Seigneur, le croirez-vous, qu'un dessein si coupable...

MITHRIDATE.

Mon Fils, je sçay dequoy vostre Frere est capable.
Me preserve le Ciel de soupçonner jamais

Que d'un prix si cruel vous payez mes bienfaits ;
Qu'un Fils, qui fut toûjours le bonheur de ma vie,
Ait pû percer ce cœur qu'un Pere luy confie.
Je ne le croiray point. Allez. Loin d'y songer,
Je ne vais desormais penser qu'à nous venger.

SCENE IV.

MITHRIDATE.

Je ne le croiray point? Vain espoir qui me flate !
Tu ne le crois que trop, malheureux Mithridate.
Xipharés mon rival? Et d'accord avec luy
La Reine auroit osé me tromper aujourd'huy?
Quoy ! De quelque costé que je tourne la veuë,
La foy de tous les cœurs est pour moy disparuë?
Tout m'abandonne ailleurs? Tout me trahit icy?
Pharnace, Amis, Maistresse? Et toy, mon Fils, aussi?
Toy de qui la vertu, consolant ma disgrace...
Mais ne connois-je pas le perfide Pharnace?
Quelle foiblesse à moi d'en croire un Furieux
Qu'arme contre son Frere un courroux envieux,
Ou dont le desespoir, me troublant par des fables,
Grossit pour se sauver le nombre des coupables?
Non, ne l'en croyons point. Et sans trop nous presser,
Voyons, examinons. Mais par où commencer?
Qui m'en éclaircira? Quels témoins? Quel indice?
Le Ciel en ce moment m'inspire un artifice.
Qu'on appelle la Reine. Oui sans aller plus loin,
Je veux l'ouïr. Mon choix s'arreste à ce témoin.

L'amour avidement croit tout ce qui le flate.
Qui peut de son vainqueur mieux parler que l'Ingrate?
Voyons, qui son amour accusera des deux.
S'il n'est digne de moy, le piege est digne d'eux.
Trompons qui nous trahit. Et pour connoistre un Traistre,
Il n'est point de moyens... Mais je la voy paraistre.
Feignons. Et de son cœur d'un vain espoir flaté
Par un mensonge adroit tirons la vérité.

SCENE V.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

Enfin j'ouvre les yeux, et je me fais justice.
C'est faire à vos beautez un triste sacrifice,
Que de vous presenter, Madame, avec ma foy,
Tout l'âge, et le malheur que je traisne avec moy.
Jusqu'ici la Fortune, et la Victoire mêmes
Cachoient mes cheveux blancs sous trente Diadêmes.
Mais ce temps-là n'est plus. Je regnois, et je fuis.
Mes ans se sont accrus. Mes honneurs sont détruis.
Et mon front dépoüillé d'un si noble avantage,
Du Temps, qui l'a flétri, laisse voir tout l'outrage.
D'ailleurs mille desseins partagent mes esprits.
D'un Camp prest à partir vous entendez les cris.
Sortant de mes Vaisseaux, il faut que j'y remonte.
Quel temps pour un Hymen, qu'une fuite si pronte,
Madame ! Et de quel front vous unir à mon sort,
Quand je ne cherche plus que la guerre et la mort?

Cessez pourtant, cessez de pretendre à Pharnace.
Quand je me fais justice il faut qu'on se la fasse[1].
Je ne souffriray point que ce Fils odieux,
Que je viens pour jamais de bannir de mes yeux,
Possedant une amour, qui me fut déniée,
Vous fasse des Romains devenir l'Alliée.
Mon Trône vous est dû. Loin de m'en repentir,
Je vous y place mesme, avant que de partir ;
Pourveû que vous vouliez, qu'une main qui m'est chere,
Un Fils, le digne objet de l'amour de son Pere,
Xipharés en un mot devenant vostre Espoux,
Me vange de Pharnace, et m'acquitte envers vous.

MONIME.

Xipharés ! Luy, Seigneur !

MITHRIDATE.

Oui, luy-mesme, Madame.
D'où peut naistre à ce nom le trouble de vostre ame?
Contre un si juste choix qui peut vous revolter?
Est-ce quelque mépris qu'on ne puisse donter?
Je le repete encor. C'est un autre moy-mesme,
Un Fils victorieux, qui me cherit, que j'aime ;
L'ennemi des Romains, l'Heritier, et l'appuy
D'un Empire et d'un Nom qui va renaistre en luy.
Et quoy que vostre amour ait osé se promettre,
Ce n'est qu'entre ses mains que je puis vous remettre.

MONIME.

Que dites-vous? O Ciel ! Pourriez-vous approuver...
Pourquoy, Seigneur, pourquoy voulez-vous m'éprouver?
Cessez de tourmenter une ame infortunée.

Je sçay que c'est à vous que je fus destinée.
Je sçay qu'en ce moment, pour ce nœud solemnel
La Victime, Seigneur, nous attend à l'Autel.
Venez.

MITHRIDATE.

Je le voi bien, quelque effort que je fasse,
Madame, vous voulez vous garder à Pharnace.
Je reconnoy toûjours vos injustes mépris,
Ils ont mesme passé sur mon malheureux Fils.

MONIME.

Je le méprise !

MITHRIDATE.

Hé bien ! n'en parlons plus, Madame.
Continuez. Brûlez d'une honteuse flâme.
Tandis qu'avec mon Fils je vais loin de vos yeux
Chercher au bout du monde un trépas glorieux,
Vous cependant icy servez avec son Frere,
Et vendez aux Romains le sang de vostre Pere.
Venez. Je ne sçaurois mieux punir vos dédains,
Qu'en vous mettant moy-mesme en ses serviles mains.
Et sans plus me charger du soin de vostre gloire,
Je veux laisser de vous jusqu'à vostre memoire.
Allons, Madame, allons. Je m'en vais vous unir.

MONIME.

Plûtost de mille morts dûssiez-vous me punir !

MITHRIDATE.

Vous resistez en vain, et j'entens vostre fuite.

MONIME.

En quelle extremité, Seigneur, suis-je reduite !

Mais enfin je vous crois, et je ne puis penser
Qu'à feindre si long-temps vous puissiez vous forcer.
Les Dieux me sont témoins, qu'à vous plaire bornée,
Mon ame à tout son sort s'estoit abandonnée.
Mais, si quelque foiblesse avoit pû m'allarmer,
Si de tous ses efforts mon cœur a dû s'armer ;
Ne croyez point, Seigneur qu'auteur de mes allarmes
Pharnace m'ait jamais cousté les moindres larmes.
Ce Fils victorieux que vous favorisez,
Cette vivante image en qui vous vous plaisez,
Cet Ennemy de Rome et cet autre vous-mesme,
Enfin ce Xipharés que vous voulez que j'aime...

MITHRIDATE.

Vous l'aimez?

MONIME.

Si le sort ne m'eust donné à vous,
Mon bon-heur dépendoit de l'avoir pour Epoux ;
Avant que vostre amour m'eust envoyé ce gage,
Nous nous aimions... Seigneur, vous changez de visage.

MITHRIDATE.

Non, Madame. Il suffit. Je vais vous l'envoyer.
Allez. Le temps est cher. Il le faut employer.
Je voi qu'à m'obeïr vous estes disposée.
Je suis content.

MONIME, *en s'en allant.*

O Ciel ! Me serois-je abusée?

SCENE VI.

MITHRIDATE.

Ils s'aiment. C'est ainsi qu'on se joüoit de nous.
Ah ! Fils ingrat ! tu vas me répondre pour tous.
Tu periras. Je sçay combien ta Renommée
Et tes fausses vertus ont seduit mon Armée.
Perfide, je te veux porter des coups certains ;
Il faut, pour te mieux perdre, écarter les mutins,
Et faisant à mes yeux partir les plus rebelles,
Ne garder prés de moy que des troupes fidelles.
Allons. Mais sans montrer un visage offensé,
Dissimulons encor, comme j'ay commencé.

FIN DU TROISIÉME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MONIME, PHŒDIME.

MONIME.

PHŒDIME, au nom des Dieux, fai ce que je desire.
Va voir ce qui se passe et reviens me le dire.
Je ne sçay. Mais mon cœur ne se peut rassurer.
Mille soupçons affreux viennent me déchirer.
Que tarde Xipharés? Et d'où vient qu'il differe
A seconder des vœux qu'authorise son Pere?
Son Pere en me quittant me l'alloit envoïer.
Mais il feignoit peut-estre, il falloit tout nier.
Le Roy feignoit? Et moy découvrant ma pensée...
O Dieux! En ce peril m'auriez-vous delaissée?
Et se pourroit-il bien qu'à son ressentiment
Mon amour indiscret eût livré mon Amant?
Quoy, Prince! quand, tout plein de ton amour extrême,
Pour sçavoir mon secret tu me pressois toy-même,
Mes refus trop cruels vingt fois te l'ont caché,
Je t'ay même puni de l'avoir arraché;
Et quand de toy peut-estre un Pere se défie,
Que dis-je? Quand peut-estre il y va de ta vie,
Je parle, et, trop facile à me laisser tromper,
Je luy marque le cœur où sa main doit frapper.

PHŒDIME.

Ah ! traitez-le, Madame, avec plus de justice.
Un grand Roy descend-il jusqu'à cet artifice?
A prendre ce détour qui l'auroit pû forcer?
Sans murmure, à l'Autel vous l'alliez devancer.
Vouloit-il perdre un Fils qu'il aime avec tendresse?
Jusqu'icy les effets secondent sa promesse.
Madame, il vous disoit qu'un important dessein
Malgré luy le forçoit à vous quitter demain.
Ce seul dessein l'occupe, et hastant son voyage,
Luy-mesme ordonne tout, present sur le rivage.
Ses vaisseaux en tous lieux se chargent de Soldats,
Et par tout Xipharés accompagne ses pas.
D'un Rival en fureur est-ce là la conduite?
Et voit-on ses discours démentis par la suite?

MONIME.

Pharnace cependant par son ordre arresté
Trouve en luy d'un Rival toute la dureté.
Phœdime, à Xipharés fera-t-il plus de grace?

PHŒDIME.

C'est l'amy des Romains qu'il punit en Pharnace,
L'amour a peu de part à ses justes soupçons.

MONIME.

Autant que je le puis je cede à tes raisons.
Elles calment un peu l'ennuy qui me dévore.
Mais pourtant Xipharés ne paroist point encore.

PHŒDIME.

Vaine erreur des Amans, qui pleins de leurs desirs,
Voudroient que tout cedât au soin de leurs plaisirs !
Qui prests à s'irriter contre le moindre obstacle...

MONIME.

Ma Phœdime, et qui peut concevoir ce miracle?
Aprés deux ans d'ennuis, dont tu sçais tout le poids,
Quoy ! je puis respirer pour la premiere fois?
Quoy, cher Prince ! avec toy je me verrois unie?
Et loin que ma tendresse eust exposé ta vie,
Tu verrois ton devoir, je verrois ma vertu
Approuver un amour si long-temps combattu?
Je pourrois tous les jours t'assurer que je t'aime?
Que ne viens-tu?...

SCENE II.

MONIME, XIPHARES, PHŒDIME.

MONIME.

Seigneur, je parlois de vous-même.
Mon ame souhaitoit de vous voir en ce lieu
Pour vous...

XIPHARES.

C'est maintenant qu'il faut vous dire adieu.

MONIME.

Adieu ! Vous?

XIPHARES.

Oui, Madame, et pour toute ma vie.

MONIME.

Qu'entens-je? On me disoit... Helas ! ils m'ont trahie.

XIPHARES.

Madame, je ne sçay quel Ennemy couvert
Revelant nos secrets vous trahit, et me perd,
Mais le Roy, qui tantost n'en croyoit point Pharnace,
Maintenant dans nos cœurs sçait tout ce qui se passe.
Il feint, il me caresse, et cache son dessein.
Mais moy, qui dés l'enfance élevé dans son sein,
De tous ses mouvemens ay trop d'intelligence,
J'ay lû dans ses regards sa prochaine vengeance.
Il presse, il fait partir tous ceux, dont mon malheur
Pourroit à la revolte exciter la douleur.
De ses fausses bontez j'ay connu la contrainte.
Un mot mesme d'Arbate a confirmé ma crainte.
Il a sçû m'aborder, et les larmes aux yeux,
On sçait tout, m'a-t-il dit, sauvez-vous de ces lieux.
Ce mot m'a fait fremir du peril de ma Reine.
Et ce cher interest est le seul qui m'ameine.
Je vous crains pour vous-mesme, et je viens à genoux,
Vous prier ma Princesse, et vous fléchir pour vous.
Vous dépendez icy d'une main violente,
Que le sang le plus cher rarement épouvante,
Et je n'ose vous dire à quelle cruauté
Mithridate jaloux s'est souvent emporté.
Peut-estre c'est moy seul que sa fureur menace.
Peut-estre en me perdant il veut vous faire grace.
Daignez, au nom des Dieux, daignez en profiter.
Par de nouveaux refus n'allez point l'irriter.
Moins vous l'aimez, et plus tâchez de luy complaire.
Feignez. Efforcez-vous. Songez qu'il est mon Pere
Vivez, et permettez que, dans tous mes malheurs
Je puisse à vostre amour ne couster que des pleurs.

MONIME.

Ah ! je vous ay perdu !

XIPHARES.

Genereuse Monime,
Ne vous imputez point le malheur qui m'opprime.
Vostre seule bonté n'est point ce qui me nuit.
Je suis un malheureux que le destin poursuit.
C'est luy qui m'a ravi l'amitié de mon Pere,
Qui le fit mon Rival, qui revolta ma Mere,
Et vient de susciter, dans ce moment affreux,
Un secret Ennemy pour nous trahir tous deux.

MONIME.

Hé quoy? Cet Ennemy vous l'ignorez encore?

XIPHARES.

Pour surcroit de douleur, Madame, je l'ignore.
Heureux ! si je pouvois, avant que m'immoler,
Percer le traître cœur qui m'a pû deceler !

MONIME.

Hé bien, Seigneur, il faut vous le faire connaistre.
Ne cherchez point ailleurs, cet Ennemy, ce Traistre,
Frappez. Aucun respect ne vous doit retenir.
J'ay tout fait. Et c'est moy que vous devez punir.

XIPHARES.

Vous !

MONIME.

Ah ! si vous sçaviez, Prince, avec quelle adresse
Le cruel est venu surprendre ma tendresse !
Quelle amitié sincere il affectoit pour vous !
Content, s'il vous voyoit devenir mon Espoux.

Qui n'auroit crû... Mais non, mon amour plus timide
Devoit moins vous livrer à sa bonté perfide.
Les Dieux qui m'inspiroient, et que j'ay mal suivis,
M'ont fait taire trois fois par de secrets avis[1].
J'ay dû continuer. J'ay dû dans tout le reste...
Que sçay-je enfin? J'ai dû vous estre moins funeste,
J'ay dû craindre du Roi les dons empoisonnez,
Et je m'en puniray si vous me pardonnez.

XIPHARES.

Quoy ! Madame? C'est vous, c'est l'amour qui m'expose?
Mon malheur est party d'une si belle cause?
Trop d'amour a trahy nos secrets amoureux?
Et vous vous excusez de m'avoir fait heureux?
Que voudrois-je de plus? Glorieux, et fidelle,
Je meurs. Un autre sort au Trône vous appelle.
Consentez-y, Madame, et sans plus resister
Achevez un Hymen qui vous y fait monter.

MONIME.

Quoy ! vous me demandez que j'épouse un Barbare,
Dont l'odieux amour pour jamais nous separe?

XIPHARES.

Songez, que ce matin, soûmise à ses souhaits,
Vous deviez l'épouser et ne me voir jamais.

MONIME.

Et connoissois-je alors toute sa barbarie?
Ne voudriez-vous point qu'approuvant sa furie,
Aprés vous avoir vû tout percé de ses coups,
Je suivisse à l'Autel un tyrannique Espoux,
Et que dans une main de vostre sang fumante
J'allasse mettre, helas ! la main de vostre Amante?

Allez, de ses fureurs songez à vous garder,
Sans perdre icy le temps à me persuader.
Le Ciel m'inspirera quel party je doy prendre.
Que seroit-ce, grand Dieux ! s'il venoit vous surprendre?
Que dis-je? On vient. Allez, Courez. Vivez enfin,
Et du moins attendez quel sera mon destin.

SCÈNE III.

MONIME, PHŒDIME.

PHŒDIME.

Madame, à quels perils il exposoit sa vie !
C'est le Roy.

MONIME.

Cours l'aider à cacher sa sortie.
Va, ne le quitte point. Et qu'il se garde bien
D'ordonner de son sort, sans estre instruit du mien.

SCÈNE IV.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

Allons, Madame, allons. Une raison secrette
Me fait quitter ces lieux et hâter ma retraitte.
Tandis que mes soldats prests à suivre leur Roy
Rentrent dans mes vaisseaux pour partir avec moy ;
Venez, et qu'à l'Autel ma promesse accomplie
Par des nœuds éternels l'un à l'autre nous lie.

MONIME.

Nous, Seigneur?

MITHRIDATE.

Quoy, Madame ! osez-vous balancer?

MONIME.

Et ne m'avez-vous pas défendu d'y penser?

MITHRIDATE.

J'eûs mes raisons alors. Oublions-les, Madame.
Ne songez maintenant qu'à répondre à ma flâme.
Songez que vostre cœur est un bien qui m'est dû.

MONIME.

Hé pourquoy donc, Seigneur, me l'avez-vous rendu?

MITHRIDATE.

Quoy ! pour un Fils ingrat toûjours préoccupée,
Vous croiriez...

MONIME.

Quoy ! Seigneur ! Vous m'auriez donc trompée?

MITHRIDATE.

Perfide ! Il vous sied bien de tenir ce discours,
Vous, qui gardant au cœur d'infidelles amours,
Quand je vous élevois au comble de la gloire
M'avez des trahisons preparé la plus noire.
Ne vous souvient-il plus, cœur ingrat et sans foy,
Plus que tous les Romains conjuré contre moy,
De quel rang glorieux j'ay bien voulu descendre
Pour vous porter au Trône, où vous n'osiez prétendre?
Ne me regardez point vaincu, persecuté.

Revoyez-moy vainqueur et par tout redouté.
Songez de quelle ardeur dans Ephese adorée,
Aux Filles de cent Rois je vous ay preferée,
Et, negligeant pour vous tant d'heureux Alliés,
Quelle foule d'Estats je mettois à vos piés.
Ah ! si d'un autre amour le panchant invincible
Dés lors à mes bontez vous rendoit insensible,
Pourquoy chercher si loin un odieux Epoux?
Avant que de partir, pourquoy vous taisiez-vous?
Attendiez-vous pour faire un aveu si funeste
Que le sort ennemi m'eust ravi tout le reste ;
Et que de toutes parts me voyant accabler,
J'eusse en vous le seul bien qui me pût consoler?
Cependant quand je veux oublier cet outrage,
Et cacher à mon cœur cette funeste image,
Vous osez à mes yeux rappeller le passé,
Vous m'accusez encor, quand je suis offensé.
Je vois que pour un Traistre un fol espoir vous flate.
A quelle épreuve, ô Ciel ! reduis-tu Mithridate !
Par quel charme secret laissay-je retenir
Ce courroux si severe, et si promt à punir !
Profitez du moment que mon amour vous donne.
Pour la derniere fois venez, je vous l'ordonne.
N'attirez point sur vous des perils superflus,
Pour un Fils insolent que vous ne verrez plus.
Sans vous parer pour luy d'une foy qui m'est duë,
Perdez-en la memoire, aussi bien que la vuë,
Et, desormais sensible à ma seule bonté,
Meritez le pardon qui vous est presenté.

MONIME.

Je n'ay point oublié quelle reconnoissance,
Seigneur, m'a dû ranger sous vostre obeïssance.
Quelque rang où jadis soient montez mes Ayeux,

Leur gloire de si loin n'éblouït point mes yeux.
Je songe avec respect de combien je suis née
Au dessous des grandeurs d'un si noble hymenée ;
Et malgré mon panchant, et mes premiers desseins
Pour un Fils, aprés vous, le plus grand des humains,
Du jour que sur mon front on mit ce Diadême,
Je renonçay, Seigneur, à ce Prince, à moy-même.
Tous deux d'intelligence à nous sacrifier,
Loin de moy par mon ordre il couroit m'oublier.
Dans l'ombre du secret ce feu s'alloit éteindre ;
Et même de mon sort je ne pouvois me plaindre,
Puis qu'enfin aux dépens de mes vœux les plus doux,
Je faisois le bonheur d'un Heros tel que vous.
Vous seul, Seigneur, vous seul, vous m'avez arrachée
A cette obeïssance, où j'estois attachée ;
Et ce fatal amour, dont j'avois triomphé,
Ce feu que dans l'oubli je croyois étouffé,
Dont la cause à jamais s'éloignoit de ma veuë,
Vos détours l'ont surpris, et m'en ont convaincuë.
Je vous l'ay confessé, je le doy soûtenir.
En vain vous en pourriez perdre le souvenir,
Et cet aveu honteux, où vous m'avez forcée
Demeurera toûjours present à ma pensée.
Toûjours je vous croirois incertain de ma foy ;
Et le Tombeau, Seigneur, est moins triste pour moy,
Que le Lit d'un Epoux, qui m'a fait cet outrage,
Qui s'est acquis sur moy ce cruel avantage,
Et qui me preparant un eternel ennuy,
M'a fait rougir d'un feu, qui n'estoit pas pour luy.

MITHRIDATE.

C'est donc vostre réponse? Et sans plus me complaire
Vous refusez l'honneur que je voulois vous faire?
Pensez-y bien. J'attends pour me déterminer.

MONIME.

Non, Seigneur, vainement vous croyez m'étonner.
Je vous connoy. Je sçay tout ce que je m'appreste,
Et je voy quels malheurs j'assemble sur ma teste.
Mais le dessein est pris. Rien ne peut m'ébranler.
Jugez-en, puis qu'ainsi je vous ose parler,
Et m'emporte au delà de cette modestie
Dont jusqu'à ce moment je n'estois point sortie.
Vous vous estes servi de ma funeste main
Pour mettre à vostre Fils un poignard dans le sein.
De ses feux innocens j'ay trahy le mystere ;
Et quand il n'en perdroit que l'amour de son Pere,
Il en mourra, Seigneur. Ma foy, ny mon amour
Ne seront point le prix d'un si cruel détour.
Aprés cela jugez. Perdez une Rebelle.
Armez-vous du pouvoir qu'on vous donna sur elle.
J'attendray mon arrest, vous pouvez commander.
Tout ce qu'en vous quittant j'ose vous demander,
Croyez (à la vertu je dois cette justice)
Que je vous trahis seule, et n'ay point de complice,
Et que d'un plein succés vos vœux seroient suivis,
Si j'en croyois, Seigneur, les vœux de vostre Fils.

SCÈNE V.

MITHRIDATE.

Elle me quitte ! Et moy dans un lâche silence,
Je semble de sa fuite approuver l'insolence !
Peu s'en faut que mon cœur panchant de son costé
Ne me condamne encor de trop de cruauté !
Qui suis-je? Est-ce Monime? Et suis-je Mithridate?

Non, non, plus de pardon, plus d'amour pour l'Ingrate.
Ma colere revient, et je me reconnois.
Immolons en partant trois Ingrats à la fois[1].
Je vais à Rome, et c'est par de tels sacrifices
Qu'il faut à ma fureur rendre les Dieux propices.
Je le dois, je le puis, ils n'ont plus de support.
Les plus seditieux sont déjà loin du bord.
Sans distinguer entre-eux qui je hais, ou qui j'aime,
Allons, et commençons par Xipharés luy-même.
Mais quelle est ma fureur? Et qu'est-ce que je dis?
Tu vas sacrifier, qui, malheureux ! ton Fils !
Un Fils que Rome craint? qui peut venger son Pere?
Pourquoy répandre un sang qui m'est si necessaire?
Ah ! dans l'estat funeste où ma chute m'a mis,
Est-ce que mon malheur m'a laissé trop d'amis?
Songeons plûtost, songeons à gagner sa tendresse.
J'ay besoin d'un Vengeur, et non d'une Maistresse.
Quoy ! ne vaut-il pas mieux, puisqu'il faut m'en priver,
La ceder à ce Fils que je veux conserver?
Cedons-la. Vains efforts ! qui ne font que m'instruire
Des foiblesses d'un cœur qui cherche à se seduire !
Je brûle, je l'adore, et loin de la bannir...
Ah ! c'est un crime encor dont je la veux punir.
Quelle pitié retient mes sentimens timides?
N'en ay-je pas déjà puni de moins perfides?
O Monime ! ô mon Fils ! inutile courroux !
Et vous, heureux Romains ! quel triomphe pour vous,
Si vous sçaviez ma honte, et qu'un avis fidelle
De mes lâches combats vous portast la nouvelle !
Quoy ! des plus cheres mains craignant les trahisons,
J'ay pris soin de m'armer contre tous les poisons ;
J'ay sçû par une longue et penible industrie
Des plus mortels venins prévenir la furie.
Ah ! qu'il eust mieux valu, plus sage, et plus heureux,

Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années !
De ce trouble fatal par où dois-je sortir?

SCENE VI.

MITHRIDATE, ARBATE.

ARBATE.

Seigneur, tous vos soldats refusent de partir.
Pharnace les retient. Pharnace leur revele
Que vous cherchez à Rome une guerre nouvelle.

MITHRIDATE.

Pharnace?

ARBATE.

Il a seduit ses gardes les premiers,
Et le seul nom de Rome étonne les plus fiers.
De mille affreux perils ils se forment l'image.
Les uns avec transport embrassent le rivage,
Les autres qui partoient s'élancent dans les flots,
Ou presentent leurs dards aux yeux des Matelots.
Le desordre est par tout. Et loin de nous entendre,
Ils demandent la Paix, et parlent de se rendre.
Pharnace est à leur teste, et flattant leurs souhaits,
De la part des Romains il leur promet la Paix.

MITHRIDATE.

Ah ! le Traître ! Courez. Qu'on appelle son Frere,
Qu'il me suive, qu'il vienne au secours de son Pere !

ARBATE.

J'ignore son dessein. Mais un soudain transport
L'a déjà fait descendre et courir vers le Port.
Et l'on dit que suivi d'un gros d'Amis fidelles,
On l'a vû se mêler au milieu des Rebelles.
C'est tout ce que j'en sçais.

MITHRIDATE.

Ah ! Qu'est-ce que j'entens?
Perfides, ma vengeance a tardé trop long-temps.
Mais je ne vous crains point. Malgré leur insolence
Les Mutins n'oseroient soûtenir ma presence.
Je ne veux que les voir, je ne veux qu'à leurs yeux
Immoler de ma main deux Fils audacieux.

SCENE VII.

MITHRIDATE, ARBATE, ARCAS.

ARCAS.

Seigneur, tout est perdu. Les Rebelles, Pharnace,
Les Romains sont en foule autour de cette Place.

MITHRIDATE.

Les Romains !

ARCAS.

De Romains le rivage est chargé,
Et bien-tost dans ces Murs vous estes assiegé.

MITHRIDATE.

à Arcas.

Ciel ! Courons. Ecoutez. Du malheur qui me presse
Tu ne jouïras pas, infidelle Princesse.

FIN DU QUATRIÉME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MONIME, PHŒDIME.

PHŒDIME.

MADAME, où courez-vous? Quels aveugles transports
Vous font tenter sur vous de criminels efforts?
Hé quoy ! vous avez pû, trop cruelle à vous-même,
Faire un affreux lien d'un sacré Diadême?
Ah ! ne voyez-vous pas, que les Dieux plus humains
Ont eux-mêmes rompu ce bandeau dans vos mains?

MONIME.

Hé par quelle fureur obstinée à me suivre
Toy-même malgré moy veux-tu me faire vivre?
Xipharés ne vit plus. Le Roy desesperé
Luy-même n'attend plus qu'un trépas assuré.
Quel fruit te promets-tu de ta coupable audace?
Perfide, prétens-tu me livrer à Pharnace?

PHŒDIME.

Ah ! du moins attendez qu'un fidelle rapport
De son malheureux Frere ait confirmé la mort.
Dans la confusion que nous venons d'entendre,
Les yeux peuvent-ils pas aisément se méprendre?
D'abord, vous le sçavez, un bruit injurieux

Le rangeoit du party d'un Camp seditieux ;
Maintenant on nous dit que ces mesmes Rebelles
Ont tourné contre luy leurs armes criminelles.
Jugez de l'un par l'autre. Et daignez écouter...

MONIME.

Xipharés ne vit plus, il n'en faut point douter.
L'évenement n'a point démenty mon attente.
Quand je n'en aurois pas la nouvelle sanglante,
Il est mort, et j'en ay pour garants trop certains
Son courage et son nom trop suspects aux Romains.
Ah ! Que d'un si beau sang dés long-temps alterée,
Rome tient maintenant sa Victoire assurée !
Quel Ennemy son bras leur alloit opposer !
Mais sur qui, Malheureuse, oses-tu t'excuser?
Quoy ! tu ne veux pas voir que c'est toi qui l'opprimes,
Et dans tous ses malheurs reconnoistre tes crimes?
De combien d'Assassins l'avois-je enveloppé?
Comment à tant de coups seroit-il échappé?
Il évitoit en vain les Romains et son Frere.
Ne le livrois-je pas aux fureurs de son Pere?
C'est moy, qui les rendant l'un de l'autre jaloux,
Vins allumer le feu qui les embraze tous,
Tison de la Discorde, et fatale Furie,
Que le Demon de Rome a formée et nourrie.
Et je vis ! Et j'attens que de leur sang baigné,
Pharnace des Romains revienne accompagné?
Qu'il étale à mes yeux sa parricide joye?
La mort au desespoir ouvre plus d'une voye.
Oui, cruelles, en vain vos injustes secours
Me ferment du Tombeau les chemins les plus courts.
Je trouveray la mort jusques dans vos bras même.
Et toy fatal tissu, malheureux Diadême,
Instrument et témoin de toutes mes douleurs,

Bandeau que mille fois j'ay trempé de mes pleurs,
Au moins, en terminant ma vie, et mon supplice,
Ne pouvois-tu me rendre un funeste service?
A mes tristes regards va, cesse de t'offrir.
D'autres armes sans toy sçauront me secourir ;
Et perisse le jour, et la main meurtriere
Qui jadis sur mon front t'attacha la premiere.

PHŒDIME.

On vient, Madame, on vient. Et j'espere qu'Arcas
Pour bannir vos frayeurs porte vers vous ses pas.

SCENE II.

MONIME, PHŒDIME, ARCAS.

MONIME.

En est-ce fait, Arcas? Et le cruel Pharnace...

ARCAS.

Ne me demandez rien de tout ce qui se passe,
Madame. On m'a chargé d'un plus funeste employ,
Et ce poison vous dit la volonté du Roy.

PHŒDIME.

Malheureuse Princesse !

MONIME.

Ah quel comble de joye !
Donnez. Dites, Arcas, au Roy qui me l'envoye,
Que de tous les presens que m'a fait sa bonté,
Je reçoy le plus cher et le plus souhaité.
A la fin je respire ; Et le Ciel me délivre

Des secours importuns qui me forçoient de vivre.
Maistresse de moy-mesme, il veut bien qu'une fois
Je puisse de mon sort disposer à mon choix.

PHŒDIME.

Helas !

MONIME.

Retien tes cris, et par d'indignes larmes
De cet heureux moment ne trouble point les charmes.
Si tu m'aimois, Phœdime, il falloit me pleurer,
Quand d'un titre funeste on me vint honorer,
Et lors que m'arrachant du doux sein de la Grece
Dans ce climat barbare on traîna ta Maistresse.
Retourne maintenant chez ces Peuples heureux ;
Et si mon nom encor s'est conservé chés eux,
Dy leur ce que tu vois, et de toute ma gloire,
Phœdime, conte-leur la malheureuse histoire.
Et toy, qui de ce cœur, dont tu fus adoré,
Par un jaloux destin fus toûjours separé,
Heros avec qui mesme en terminant ma vie,
Je n'ose en un tombeau demander d'estre unie,
Reçoi ce sacrifice, et puisse en ce moment
Ce Poison expier le sang de mon Amant !

SCENE III.

MONIME, ARBATE, PHŒDIME, ARCAS.

ARBATE.

Arrestez ! arrestez.

ARCAS.

Que faites-vous, Arbate ?

ARBATE.

Arrestez. J'accomply l'ordre de Mithridate.

MONIME.

Ah ! laissez-moy.

ARBATE, *jettant le poison.*

Cessez, vous dis-je, et laissez-moy,
Madame, executer les volontez du Roy.
Vivez. Et vous, Arcas, du succés de mon zele
Courez à Mithridate apprendre la nouvelle.

SCENE IV.

MONIME, ARBATE, PHŒDIME.

MONIME.

Ah! trop cruel Arbate, à quoy m'exposez-vous?
Est-ce qu'on croit encor mon supplice trop doux?
Et le Roy m'enviant une mort si soudaine,
Veut-il plus d'un trépas pour contenter sa haine?

ARBATE.

Vous l'allez voir paroistre, et j'ose m'assurer
Que vous-mesme avec moy vous allez le pleurer.

MONIME.

Quoy le Roy...

ARBATE.

Le Roy touche à son heure derniere,
Madame, et ne voit plus qu'un reste de lumiere.

Je l'ay laissé sanglant, porté par des soldats,
Et Xipharés en pleurs accompagne leurs pas.

MONIME.

Xipharés? Ah grands Dieux ! Je doute si je veille,
Et n'ose qu'en tremblant en croire mon oreille.
Xipharés vit encor, Xipharés, que mes pleurs...

ARBATE.

Il vit chargé de gloire, accablé de douleurs.
De sa mort en ces lieux la nouvelle semée
Ne vous a pas vous seule, et sans cause allarmée.
Les Romains, qui par tout l'appuïoient par des cris,
Ont par ce bruit fatal glacé tous les esprits.
Le Roy trompé luy-mesme en a versé des larmes,
Et desormais certain du malheur de ses armes,
Par un rebelle Fils de toutes parts pressé,
Sans espoir de secours tout prest d'estre forcé,
Et voyant pour surcroist de douleur et de haine
Parmi ses Estendars porter l'Aigle Romaine,
Il n'a plus aspiré qu'à s'ouvrir des chemins,
Pour éviter l'affront de tomber dans leurs mains.
D'abord il a tenté les atteintes mortelles
Des Poisons que luy-mesme a crû les plus fidelles.
Il les a trouvé tous sans force et sans vertu.
Vain secours, a-t-il dit, *que j'ay trop combattu,*
Contre tous les Poisons soigneux de me défendre,
J'ay perdu tout le fruit que j'en pouvois attendre.
Essayons maintenant des secours plus certains,
Et cherchons un trépas plus funeste aux Romains.
Il parle, et, défiant leurs nombreuses Cohortes
Du Palais à ces mots, il fait ouvrir les Portes.
A l'aspect de ce front, dont la noble fureur
Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur,

Vous les eussiez veû tous, retournant en arriere,
Laisser entre eux et nous une large carriere ;
Et déja quelques-uns couroient épouvantez,
Jusques dans les vaisseaux qui les ont apportez.
Mais le diray-je, ô Ciel ! rassurez par Pharnace,
Et la honte en leurs cœurs réveillant leur audace,
Ils reprennent courage, ils attaquent le Roy,
Qu'un reste de soldats défendoit avec moy.
Qui pourroit exprimer, par quels faits incroyables,
Quels coups, accompagnez de regards effroyables,
Son bras, se signalant pour la derniere fois,
A de ce grand Heros terminé les exploits?
Enfin las, et couvert de sang et de poussiere,
Il s'estoit fait de morts une noble barriere.
Un autre Bataillon s'est avancé vers nous.
Les Romains, pour le joindre, ont suspendu leurs coups.
Ils vouloient tous ensemble accabler Mithridate.
Mais luy, *C'en est assez*, m'a-t-il dit, *cher Arbate*
Le sang et la fureur m'emportent trop avant.
Ne livrons pas sur tout Mithridate vivant.
Aussi-tost dans son sein il plonge son épée.
Mais la mort fuit encor sa grande Ame trompée.
Ce Heros dans mes bras est tombé tout sanglant,
Foible, et qui s'irritoit contre un trépas si lent,
Et, se plaignant à moy de ce reste de vie,
Il soulevoit encor sa main appesantie,
Et marquant à mon bras la place de son cœur,
Sembloit d'un coup plus seur implorer la faveur.
Tandis que possédé de ma douleur extrême
Je songe bien plutost à me percer moy-même;
De grands cris ont soudain attiré mes regards.
J'ay veû, qui l'auroit crû? j'ay veû de toutes parts,
Vaincus et renversez les Romains, et Pharnace,
Fuïant vers leurs vaisseaux, abandonner la place,

Et le Vainqueur vers nous s'avançant de plus prés,
A mes yeux éperdus a montré Xipharés.

MONIME.

Juste Ciel !

ARBATE.

Xipharés, toûjours resté fidelle,
Et qu'au fort du combat une Troupe rebelle
Par ordre de son Frere avoit enveloppé :
Mais qui d'entre leurs bras à la fin échappé,
Forçant les plus mutins et regagnant le reste,
Heureux et plein de joye en ce moment funeste,
A travers mille morts, ardent, victorieux,
S'estoit fait vers son Pere un chemin glorieux.
Jugez de quelle horreur cette joye est suivie.
Son bras aux pieds du Roy l'alloit jetter sans vie.
Mais on court, on s'oppose à son emportement.
Le Roy m'a regardé dans ce triste moment,
Et m'a dit d'une voix qu'il poussoit avec peine
S'il en est temps encor, cours, et sauve la Reine.
Ces mots m'ont fait trembler pour vous, pour Xipharés
J'ay craint, j'ay soupçonné quelques ordres secrets.
Tout lassé que j'estois ma frayeur, et mon zele
M'ont donné pour courir une force nouvelle,
Et malgré nos malheurs, je me tiens trop heureux
D'avoir paré le coup qui vous perdoit tous deux.

MONIME.

Ah ! Que de tant d'horreurs justement étonnée,
Je plains de ce grand Roy la triste destinée !
Helas ! Et plust aux Dieux, qu'à son sort inhumain
Moy-mesme j'eusse pû ne point prester la main,
Et que simple témoin du malheur qui l'accable

Je le pusse pleurer sans en estre coupable !
Il vient. Quel nouveau trouble excite en mes esprits
Le sang du Pere, ô Ciel, et les larmes du Fils !

SCENE DERNIERE.

MITHRIDATE, MONIME, XIPHARES,
ARBATE, ARCAS,
GARDES, *qui soûtiennent Mithridate.*

MONIME.

Ah ! que vois-je, Seigneur, et quel sort est le vostre !

MITHRIDATE.

Cessez, et retenez vos larmes l'un et l'autre.
en montrant Xipharés.
Mon sort de sa tendresse, et de vostre amitié
Veut d'autres sentimens que ceux de la pitié ;
Et ma gloire plûtost digne d'estre admirée
Ne doit point par des pleurs estre deshonorée.
J'ay vangé l'Univers autant que je l'ay pû ;
La Mort dans ce projet m'a seule interrompu.
Ennemy des Romains, et de la Tyrannie,
Je n'ay point de leur joug subi l'ignominie ;
Et j'ose me flatter qu'entre les Noms fameux
Qu'une pareille haine a signalez contre eux,
Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,
Ny de jours malheureux plus rempli leur Histoire.
Le Ciel n'a pas voulu qu'achevant mon dessein,
Rome en cendre me vist expirer dans son sein.
Mais au moins quelque joye en mourant me console.
J'expire environné d'Ennemis, que j'immole,

Dans leur sang odieux j'ay pû tremper mes mains,
Et mes derniers regards ont vû fuir les Romains.
A mon Fils Xipharés je doy cette fortune.
Il épargne à ma mort leur presence importune.
Que ne puis-je païer ce service important
De tout ce que mon Thrône eut de plus éclatant !
Mais vous me tenez lieu d'Empire, de Couronne.
Vous seule me restez. Souffrez que je vous donne,
Madame ; et tous ces vœux que j'exigeois de vous,
Mon cœur pour Xipharés vous les demande tous.

MONIME.

Vivez, Seigneur, vivez pour le bonheur du Monde,
Et pour sa liberté qui sur vous seul se fonde.
Vivez, pour triompher d'un Ennemi vaincu,
Pour venger...

MITHRIDATE.

C'en est fait, Madame, et j'ay vécu.
Mon Fils, songez à vous. Gardez-vous de pretendre
Que de tant d'Ennemis vous puissiez vous défendre.
Bien-tost tous les Romains, de leur honte irritez
Viendront icy sur vous fondre de tous costez.
Ne perdez point le temps que vous laisse leur fuite
A rendre à mon Tombeau des soins dont je vous quite.
Tant de Romains sans vie en cent lieux dispersez
Suffisent à ma Cendre, et l'honorent assez.
Cachez-leur pour un temps vos noms, et vostre vie.
Allez, reservez-vous...

XIPHARES.

Moy, Seigneur, que je fuïe !
Que Pharnace impuni, les Romains triomphans,
N'éprouvent pas bien-tost...

MITHRIDATE.

Non, je vous le défens.
Tost ou tard il faudra que Pharnace perisse.
Fiez-vous aux Romains du soin de son supplice[1].
Mais je sens affoiblir ma force, et mes esprits.
Je sens que je me meurs. Approchez-vous, mon Fils.
Dans cet embrassement dont la douceur me flate,
Venez, et recevez l'ame de Mithridate.

MONIME.

Il expire.

XIPHARES.

Ah ! Madame ! Unissons nos douleurs,
Et par tout l'Univers cherchons-luy des Vengeurs.

FIN.

IPHIGENIE.

TRAGEDIE.

PREFACE.

IL n'y a rien de plus celebre dans les Poëtes que le Sacrifice d'Iphigenie. Mais ils ne s'accordent pas tous ensemble sur les plus importantes particularitez de ce Sacrifice. Les uns, comme Eschyle dans *Agamemnon*, Sophocle dans *Electra*, et aprés eux Lucrece, Horace et beaucoup d'autres veulent qu'on ait en effet répandu le sang d'Iphigenie fille d'Agamemnon, et qu'elle soit morte en Aulide. Il ne faut que lire Lucrece au commencement de son premier livre :

Aulide quo pacto Triviaï Virginis aram
Iphianassaï turparunt sanguine fœdè
Ductores Danaûm etc.[1]

Et Clytemnestre dit dans Eschyle, qu'Agamenmon son mari, qui vient d'expirer, rencontrera dans les Enfers Iphigenie sa fille qu'il a autrefois immolée.

D'autres ont feint que Diane aïant eu pitié de cette jeune Princesse, l'avoit enlevée et portée dans la Tauride, au moment qu'on l'alloit sacrifier, et que la Déesse avoit fait trouver en sa place ou une Biche, ou une autre Victime de cette nature. Euripide a suivi cette fable, et Ovide l'a mise au nombre des Metamorphoses.

Il y a une troisiéme opinion, qui n'est pas moins ancienne que les deux autres, sur Iphigenie. Plusieurs Auteurs,

et entre autres Stesichorus, l'un des plus fameux et des plus anciens Poëtes Lyriques, ont écrit qu'il estoit bien vray qu'une Princesse de ce nom avoit esté sacrifiée, mais que cette Iphigenie estoit une fille qu'Helene avoit eu[1] de Thesée. Helene, disent ces Auteurs, ne l'avoit osé avoüer pour sa fille, parce qu'elle n'osoit declarer à Menelas qu'elle eust esté mariée en secret avec Thesée. Pausanias* rapporte et le témoignage et les noms des Poëtes qui ont esté de ce sentiment. Et il ajoûte que c'estoit la creance commune de tout le païs d'Argos.

Homere enfin le Pere des Poëtes a si peu prétendu qu'Iphigenie fille d'Agamemnon eust esté ou sacrifiée en Aulide, ou transportée dans la Scythie, que dans le neuviéme livre de l'*Iliade*, c'est-à-dire prés de dix ans depuis l'arrivée des Grecs devant Troye, Agamemnon fait offrir en mariage à Achille sa fille Iphigenie, qu'il a, dit-il, laissée à Mycene, dans sa maison.

J'ay rapporté tous ces avis si differens, et sur tout le passage de Pausanias, parce que c'est à cet Auteur que je dois l'heureux Personnage d'Eriphile, sans lequel je n'aurois jamais osé entreprendre cette Tragedie. Quelle apparence que j'eusse souillé la Scène par le meurtre horrible d'une personne aussi vertueuse et aussi aimable qu'il falloit representer Iphigenie? Et quelle apparence encore de dénoüer ma Tragedie par le secours d'une Déesse et d'une machine, et par une metamorphose qui pouvoit bien trouver quelque créance du temps d'Euripide, mais qui seroit trop absurde et trop incroïable parmi nous?

Je puis donc dire que j'ay esté tres-heureux de trouver dans les Anciens cette autre Iphigenie, que j'ay pû representer telle qu'il m'a plû, et qui tombant dans le malheur où cette Amante jalouse vouloit précipiter sa Rivale, merite

* *Corinth. p.* 125[2].

en quelque façon d'estre punie, sans estre pourtant tout-à-fait indigne de compassion. Ainsi le dénouëment de la Piece est tiré du fond même de la Piece. Et il ne faut que l'avoir veû representer, pour comprendre quel plaisir j'ay fait au Spectateur, et en sauvant à la fin une Princesse vertueuse pour qui il s'est si fort interessé dans le cours de la Tragedie, et en la sauvant par une autre voie que par un miracle, qu'il n'auroit pû souffrir, parce qu'il ne le sçauroit jamais croire.

Le voïage d'Achille à Lesbos, dont ce Heros se rend maistre et d'où il enleve Eriphile avant que de venir en Aulide, n'est pas non plus sans fondement. Euphorion de Chalcide, Poëte tres-connu parmy les Anciens, et dont Virgile * et Quintilien font une mention honorable, parloit de ce voyage de Lesbos. Il disoit dans un de ses Poëmes, au rapport de Parthenius, qu'Achille avoit fait la conqueste de cette isle avant que de joindre l'armée des Grecs, et qu'il y avoit mesme trouvé une Princesse qui s'estoit éprise d'amour pour luy.

Voilà les principales choses en quoy je me suis un peu éloigné de l'Œconomie et de la Fable d'Euripide. Pour ce qui regarde les Passions, je me suis attaché à le suivre plus exactement. J'avouë que je luy doi un bon nombre des endroits qui ont esté les plus approuvez dans ma Tragedie. Et je l'avouë d'autant plus volontiers, que ces approbations m'ont confirmé dans l'estime et dans la veneration que j'ay toûjours eu[1] pour les Ouvrages qui nous restent de l'Antiquité. J'ay reconnu avec plaisir par l'effet qu'a produit sur nostre Theatre tout ce que j'ay imité ou d'Homere, ou d'Euripide, que le bon sens et la raison estoient les mesmes dans tous les Siecles. Le goust de Paris s'est trouvé conforme à celuy d'Athenes. Mes Spectateurs ont esté émus

* *Eclog.* 10. — *Instit. l.* 10.

des mesmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus sçavant peuple de la Grece, et qui ont fait dire qu'entre les Poëtes Euripide estoit extrêmement tragique, Τραγικώτατος c'est-à-dire qu'il sçavoit merveilleusement exciter la compassion et la terreur, qui sont les veritables effets de la Tragédie.

Je m'estonne aprés cela que des Modernes aïent témoigné depuis peu tant de dégoust pour ce grand Poëte dans le jugement qu'ils ont fait de son *Alceste*. Il ne s'agit point icy de l'*Alceste*. Mais en vérité j'ay trop d'obligation à Euripide pour ne pas prendre quelque soin de sa memoire, et pour laisser échapper l'occasion de le reconcilier avec ces Messieurs[1]. Je m'assure qu'il n'est si mal dans leur esprit, que parce qu'ils n ont pas bien leû l'Ouvrage sur lequel ils l'ont condamné. J'ay choisi la plus importante de leurs Objections pour leur montrer que j'ay raison de parler ainsi. Je dy la plus importante de leurs Objections. Car ils la repetent à chaque page, et ils ne soupçonnent pas seulement que l'on y puisse repliquer.

Il y a dans l'*Alceste* d'Euripide une Scene merveilleuse, où Alceste qui se meurt et qui ne peut plus se soûtenir, dit à son mary les derniers adieux. Admete tout en larmes la prie de reprendre ses forces et de ne se point abandonner elle-mesme. Alceste, qui a l'image de la mort devant les yeux, luy parle ainsi :

Je voy déja la rame, et la barque fatale.
J'entens le vieux Nocher sur la rive infernale.
Impatient il crie : On t'attend icy bas,
Tout est prest, descens, vien, ne me retarde pas.

J'aurois souhaité de pouvoir exprimer dans ces vers les graces qu'ils ont dans l'Original. Mais au moins en voilà le sens. Voicy comme ces Messieurs les ont entendus. Il leur est tombé entre les mains une malheureuse édition d'Euri-

pide, où l'imprimeur a oublié de mettre dans le latin, à costé de ces vers un *Al.* qui signifie que c'est Alceste qui parle, et à costé des vers suivans un *Ad.* qui signifie que c'est Admete qui répond. Là dessus il leur est venu dans l'esprit la plus étrange pensée du monde. Ils ont mis dans la bouche d'Admete les paroles qu'Alceste dit à Admete et celles qu'elle se fait dire par Charon. Ainsi ils supposent qu'Admete (quoiqu'il soit en parfaite santé) *pense voir déja Charon qui vient le prendre.* Et au lieu que dans ce passage d'Euripide, Charon impatient presse Alceste de le venir trouver; selon ces Messieurs c'est Admeteeff rayé qui est l'impatient, et qui presse Alceste d'expirer de peur que Charon ne le prenne. *Il l'exhorte,* ce sont leurs termes, *à avoir courage, à ne pas faire une lascheté et à mourir de bonne grâce, il interrompt les adieux d'Alceste pour luy dire de se dépescher de mourir.* Peu s'en faut à les entendre, qu'il ne la fasse mourir luy-même. Ce sentiment leur a paru *fort vilain.* Et ils ont raison. Il n'y a personne qui n'en fust tres-scandalisé. Mais comment l'ont-ils pû attribuer à Euripide? En vérité, quand toutes les autres éditions où cet *Al.* n'a point esté oublié, ne donneroient pas un démenti au malheureux Imprimeur qui les a trompez, la suite de ces quatre vers et tous les discours qu'Admete tient dans la même Scene, estoient plus que suffisans pour les empescher de tomber dans une erreur si déraisonnable. Car Admete bien éloigné de presser Alceste de mourir, s'écrie que « toutes les morts ensemble lui seroient moins cruelles, que de la voir en l'estat où il la voit. Il la conjure de l'entraîner avec elle. Il ne peut plus vivre si elle meurt. Il vit en elle. Il ne respire que pour elle. »

Ils ne sont pas plus heureux dans les autres Objections. Ils disent, par exemple, qu'Euripide a fait deux *Époux surannez* d'Admete et d'Alceste, que l'un est un *vieux mari,* et l'autre une *Princesse déja sur l'âge.* Euripide a pris soin

de leur répondre en un seul vers, où il fait dire par le Chœur qu'Alceste, « toute jeune et dans la première fleur de son âge, expire pour son jeune Epoux ».

Ils reprochent encore à Alceste qu'elle a deux grands Enfans à marier. Comment n'ont-ils point leû le contraire en cent endroits, et sur tout dans ce beau Recit où l'on dépeint Alceste « mourante au milieu de ses deux petits Enfans qui la tirent en pleurant par la robbe, et qu'elle prend sur ses bras l'un aprés l'autre pour les baiser »?

Tout le reste de leurs Critiques est à peu prés de la force de celles-cy. Mais je croy qu'en voilà assez pour la défense de mon Auteur. Je conseille à ces Messieurs de ne plus decider si legerement sur les ouvrages des Anciens. Un homme tel qu'Euripide meritoit au moins qu'ils l'examinassent puisqu'ils avoient envie de le condamner. Ils devoient se souvenir de ces sages paroles de Quintilien ; « Il faut estre extrêmement circonspect et tres-retenu à prononcer sur les Ouvrages de ces grands Hommes, de peur qu'il ne nous arrive, comme à plusieurs, de condamner ce que nous n'entendons pas. Et s'il faut tomber dans quelque excés, encore vaut-il mieux pecher en admirant tout dans leurs écrits qu'en y blâmant beaucoup de choses. » *Modeste tamen et circumspecto judicio de tantis viris pronuntiandum est, ne (quod plerisque accidit) damnent quæ non intelligunt. Ac si necesse est in alteram errare partem, omnia eorum legentibus placere, quam multa displicere maluerim.*

ACTEURS.

AGAMEMNON.

ACHILLE.

ULYSSE.

CLYTEMNESTRE, Femme d'Agamemnon.

IPHIGENIE, Fille d'Agamemnon.

ERIPHILE, Fille d'Helene et de Thesée.

ARCAS, EURYBATE, } Domestiques d'Agamemnon.

ÆGINE, Femme de la suite de Clytemnestre.

DORIS, Confidente d'Eriphile.

TROUPE DE GARDES.

La Scene est en Aulide, dans la Tente d'Agamemnon.

IPHIGENIE

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE

AGAMEMNON, ARCAS.

AGAMEMNON.

OUI, c'est Agamemnon, c'est ton Roy qui t'éveille.
Vien, reconnoi la voix qui frappe ton oreille[1].

ARCAS.

C'est vous-mesme, Seigneur ! Quel important besoin
Vous a fait devancer l'Aurore de si loin?
A peine un foible jour vous éclaire et me guide,
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts dans l'Aulide.
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit?
Les vents nous auroient-ils exaucez cette nuit?
Mais tout dort, et l'Armée, et les Vents, et Neptune.

AGAMEMNON.

Heureux ! qui satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'estat obscur où les Dieux l'ont caché.

ARCAS.

Et depuis quand, Seigneur, tenez-vous ce langage?
Comblé de tant d'honneurs, par quel secret outrage
Les Dieux à vos desirs toûjours si complaisans,
Vous font-ils meconnoistre et haïr leurs presens ?
Roy, Pere, Epoux heureux, Fils du puissant Atrée
Vous possédez des Grecs la plus riche contrée.
Du sang de Jupiter issu de tous costez,
L'hymen vous lie encore aux Dieux dont vous sortez.
Le jeune Achille enfin, vanté par tant d'Oracles,
Achille à qui le Ciel promet tant de miracles,
Recherche vostre Fille, et d'un Hymen si beau
Veut dans Troye embrasée allumer le flambeau.
Quelle gloire, Seigneur, quels triomphes égalent
Le spectacle pompeux que ces bords vous étalent,
Tous ces mille Vaisseaux, qui chargez de vingt Rois,
N'attendent que les vents pour partir sous vos lois?
Ce long calme, il est vray, retarde vos Conquestes,
Ces vents depuis trois mois enchaînez sur nos testes
D'Ilion trop long-temps vous ferment le chemin.
Mais parmy tant d'honneurs vous estes homme enfin.
Tandis que vous vivrez, le Sort qui toûjours change,
Ne vous a point promis un bonheur sans meslange.
Bientost... Mais quels malheurs, dans ce billet tracez
Vous arrachent, Seigneur, les pleurs que vous versez?
Vostre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie?
Pleurez-vous Clytemnestre, ou bien Iphigenie?
Qu'est-ce qu'on vous écrit? Daignez m'en avertir.

AGAMEMNON.

Non, tu ne mourras point, je n'y puis consentir.

ARCAS.

Seigneur...

AGAMEMNON.

Tu vois mon trouble : appren ce qui le cause,
Et juge s'il est temps, Amy, que je repose.
Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblez,
Nos vaisseaux par les vents sembloient estre appellez.
Nous partions. Et déja par mille cris de joye,
Nous menassions de loin les rivages de Troye.
Un prodige estonnant fit taire ce transport.
Le vent qui nous flattoit nous laissa dans le Port.
Il fallut s'arrester, et la rame inutile
Fatigua vainement une mer immobile.
Ce miracle inouï me fit tourner les yeux
Vers la Divinité qu'on adore en ces lieux.
Suivi de Menelas, de Nestor et d'Ulysse,
J'offris sur ces[1] autels un secret sacrifice.
Quelle fut sa réponse ! Et quel devins-je, Arcas,
Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas :
Vous armez contre Troye une puissance vaine,
Si, dans un sacrifice auguste et solemnel
Une Fille du sang d'Helene
De Diane en ces lieux n'ensanglante l'autel.
Pour obtenir les vents que le Ciel vous denie,
Sacrifiez Iphigenie.

ARCAS.

Vostre Fille!

AGAMEMNON.

Surpris, comme tu peux penser,
Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer.
Je demeuray sans voix, et n'en repris l'usage
Que par mille sanglots qui se firent passage.
Je condamnay les Dieux, et sans plus rien ouïr,

Fis vœu sur leurs autels de leur désobeïr.
Que n'en croyois-je alors ma tendresse allarmée !
Je voulois sur le champ congedier l'Armée.
Ulysse en apparence approuvant mes discours,
De ce premier torrent laissa passer le cours.
Mais bien-tost, rappellant sa cruelle industrie,
Il me representa l'honneur et la Patrie,
Tout ce Peuple, ces Rois à mes ordres soûmis,
Et l'Empire d'Asie à la Grece promis ;
De quel front, immolant tout l'Estat à ma Fille,
Roy sans gloire, j'irois vieillir dans ma Famille.
Moy-mesme (je l'avouë avec quelque pudeur),
Charmé de mon pouvoir et plein de ma grandeur,
Ces noms de Roy des Rois et de Chef de la Grece
Chatouilloient de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse.
Pour comble de malheur, les dieux, toutes les nuits,
Dès qu'un léger sommeil suspendoit mes ennuis,
Vengeant de leurs Autels le sanglant privilege,
Me venoient reprocher ma pitié sacrilege,
Et presentant la foudre à mon esprit confus,
Le bras déja levé, menassoient mes refus.
Je me rendis, Arcas ; et, vaincu par Ulysse,
De ma Fille en pleurant j'ordonnay le supplice.
Mais des bras d'une Mere il falloit l'arracher.
Quel funeste artifice il me falut chercher !
D'Achille, qui l'aimoit, j'empruntay le langage,
J'écrivis en Argos, pour haster ce voyage,
Que ce Guerrier, pressé de partir avec nous,
Vouloit revoir ma Fille, et partir son Epoux.

ARCAS.

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille?
Avez-vous prétendu que muet, et tranquille,
Ce Heros, qu'armera l'amour et la raison,

Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom?
Verra-t-il à ses yeux son Amante immolée?

AGAMEMNON.

Achille estoit absent. Et son Pere Pelée,
D'un Voisin ennemi redoutant les efforts,
L'avoit, tu t'en souviens, rappellé de ces bords,
Et cette guerre, Arcas, selon toute apparence,
Auroit dû plus long-temps prolonger son absence,
Mais qui peut dans sa course arrester ce torrent?
Achille va combattre, et triomphe en courant.
Et ce Vainqueur suivant de prés sa Renommée,
Hier avec la nuit arriva dans l'Armée.
Mais des nœuds plus puissans me retiennent le bras:
Ma Fille qui s'approche, et court à son trépas,
Qui loin de soupçonner un arrest si severe,
Peut-estre s'applaudit des bontez de son Pere.
Ma Fille... Ce nom seul dont les droits sont si saints,
Sa jeunesse, mon sang, n'est pas ce que je plains
Je plains mille vertus, une amour mutuelle,
Sa pieté pour moy, ma tendresse pour elle,
Un respect, qu'en son cœur rien ne peut balancer,
Et que j'avois promis de mieux recompenser.
Non, je ne croiray point, ô Ciel! que ta justice
Approuve la fureur de ce noir sacrifice.
Tes Oracles sans doute ont voulu m'éprouver,
Et tu me punirois si j'osois l'achever.
Arcas, je t'ay choisi pour cette confidence.
Il faut montrer ici ton zele et ta prudence.
La Reine qui dans Sparte avoit connu ta foy,
T'a placé dans le rang que tu tiens prés de moy.
Prens cette lettre. Cours au devant de la Reine.
Et sui sans t'arrester, le chemin de Mycene.
Dés que tu la verras défens-luy d'avancer;

Et rens-luy ce billet que je viens de tracer.
Mais ne t'écarte point. Prens un fidelle guide.
Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
Elle est morte. Calchas qui l'attend en ces lieux,
Fera taire nos pleurs, fera parler les Dieux ;
Et la Religion contre nous irritée,
Par les timides Grecs sera seule écoutée.
Ceux mesme dont ma gloire aigrit l'ambition,
Réveilleront leur brigue et leur prétention,
M'arracheront peut-estre un pouvoir qui les blesse...
Va, dis-je, sauve-la de ma propre foiblesse.
Mais sur tout ne va point par un zele indiscret
Découvrir à ses yeux mon funeste secret.
Que s'il se peut, ma Fille à jamais abusée,
Ignore à quel peril je l'avois exposée.
D'une Mere en fureur épargne-moy les cris,
Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris.
Pour renvoyer la Fille et la Mere offensée,
Je leur écris qu'Achille a changé de pensée,
Et qu'il veut desormais jusques à son retour
Differer cet hymen que pressoit son amour.
Ajoûte, tu le peux, que des froideurs d'Achille
On accuse en secret cette jeune Eriphile,
Que luy-mesme captive amena de Lesbos,
Et qu'auprés de ma Fille on garde dans Argos.
C'est leur en dire assez. Le reste il le faut taire.
Déja le jour plus grand nous frappe et nous éclaire ;
Déja mesme l'on entre, et j'entens quelque bruit,
C'est Achille. Va, pars. Dieux ! Ulysse le suit.

SCENE II.

AGAMEMNON, ACHILLE, ULYSSE.

AGAMEMNON.

Quoy ! Seigneur, se peut-il que d'un cours si rapide
La Victoire vous ait ramené dans l'Aulide?
D'un courage naissant sont-ce là les essais?
Quels triomphes suivront de si nobles succés !
La Thessalie entiere, ou vaincuë, ou calmée,
Lesbos même conquise en attendant l'Armée,
De toute autre valeur éternels monumens,
Ne sont d'Achille oisif que les amusemens.

ACHILLE.

Seigneur, honorez moins une foible Conqueste ;
Et que puisse bien-tost le Ciel, qui nous arreste,
Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité
Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté !
Mais cependant, Seigneur, que faut-il que je croye
D'un bruit que me surprend, et me comble de joye?
Daignez-vous avancer le succès de mes vœux?
Et bien-tost des mortels suis-je le plus heureux?
On dit qu'Iphigenie, en ces lieux amenée,
Doit bien-tost à son sort unir ma destinée.

AGAMEMNON.

Ma Fille ! Qui vous dit qu'on la doit amener?

ACHILLE.

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doive estonner?

AGAMEMNON, *à Ulysse.*

Juste Ciel ! Sçauroit-il mon funeste artifice?

ULYSSE.

Seigneur, Agamemnon s'estonne avec justice.
Songez-vous aux malheurs qui nous menassent tous?
O ciel ! Pour un hymen quel temps choisissez-vous?
Tandis qu'à nos vaisseaux la mer toûjours fermée
Trouble toute la Grece, et consume l'Armée ;
Tandis que pour fléchir l'inclemence des Dieux[1]
Il faut du sang peut-estre, et du plus précieux,
Achille seul, Achille à son amour s'applique?
Voudroit-il insulter à la crainte publique,
Et que le Chef des Grecs, irritant les Destins,
Preparast d'un Hymen la pompe et les festins?
Ah Seigneur ! Est-ce ainsi que vostre ame attendrie
Plaint le malheur des Grecs, et cherit la Patrie?

ACHILLE.

Dans les Champs Phrygiens les effets feront foy,
Qui la cherit le plus ou d'Ulysse ou de moy.
Jusques-là je vous laisse étaller vostre zele.
Vous pouvez à loisir faire des vœux pour elle.
Remplissez les Autels d'offrandes et de sang.
Des victimes vous-même interrogez le flanc.
Du silence des vents demandez-leur la cause.
Mais moy, qui de ce soin sur Calchas me repose,
Souffrez, Seigneur, souffrez que je coure haster
Un hymen, dont les Dieux ne sçauroient s'irriter.
Transporté d'une ardeur, qui ne peut estre oisive,
Je rejoindray bien-tost les Grecs sur cette rive.
J'aurois trop de regret si quelque autre Guerrier
Au Rivage Troyen descendoit le premier.

AGAMEMNON.

O Ciel ! Pourquoy faut-il que ta secrette envie
Ferme à de tels Heros le chemin de l'Asie?
N'auray-je veû briller cette noble chaleur
Que pour m'en retourner avec plus de douleur?

ULYSSE.

Dieux ! Qu'est-ce que j'entens?

ACHILLE.

Seigneur, qu'osez-vous dire?

AGAMEMNON.

Qu'il faut, Princes, qu'il faut que chacun se retire,
Que d'un credule espoir trop long-temps abusez,
Nous attendons les vents, qui nous sont refusez.
Le Ciel protege Troye. Et par trop de presages
Son courroux nous défend d'en chercher les passages.

ACHILLE.

Quels presages affreux nous marquent son courroux?

AGAMEMNON.

Vous-même consultez ce qu'il prédit de vous.
Que sert de se flatter? On sçait qu'à vostre teste
Les Dieux ont d'Ilion attaché la Conqueste,
Mais on sçait que, pour prix d'un triomphe si beau,
Ils ont aux champs Troyens marqué vostre tombeau,
Que vostre vie ailleurs et longue, et fortunée,
Devant Troye en sa fleur doit estre moissonnée.

ACHILLE.

Ainsi pour vous venger tant de Rois assemblez
D'un opprobre eternel retourneront comblez.

Et Pâris, couronnant son insolente flâme,
Retiendra sans peril la Sœur de vostre Femme.

AGAMEMNON.

Hé quoy ! Vostre valeur, qui nous a devancez,
N'a-t-elle pas pris soin de nous venger assez?
Les malheurs de Lesbos, par vos mains ravagée
Espouvantent encor toute la Mer Egée.
Troye en a veu la flâme. Et jusques dans ses ports
Les flots en ont poussé le débris et les morts.
Que dis-je? les Troyens pleurent une autre Helene,
Que vous avez Captive envoyée à Mycene,
Car je n'en doute point, cette jeune Beauté
Garde en vain un secret que trahit sa fierté,
Et son silence même accusant sa noblesse,
Nous dit qu'elle nous cache une illustre Princesse.

ACHILLE.

Non, non, tous ces détours sont trop ingenieux,
Vous lisez de trop loin dans les secrets des Dieux,
Moy, je m'arresterois à de vaines menaces?
Et je fuirois l'honneur qui m'attend sur vos traces?
Les Parques à ma Mere, il est vray, l'ont prédit,
Lors qu'un Epoux mortel fut reçu dans son lit.
Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans, sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue memoire.
Mais, puis qu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrois-je, de la Terre inutile fardeau,
Trop avare d'un sang reçû d'une Déesse,
Attendre chez mon Père une obscure vieillesse,
Et, toûjours de la Gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom, et mourir tout entier?
Ah ! Ne nous formons point ces indignes obstacles.
L'Honneur parle, il suffit, ce sont là nos Oracles.

Les Dieux sont de nos jours les maistres souverains.
Mais, Seigneur, nostre gloire est dans nos propres mains.
Pourquoy nous tourmenter de leurs ordres suprêmes?
Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-
Et laissant faire au Sort, courons où la valeur [mêmes,
Nous promet un destin aussi grand que le leur.
C'est à Troye, et j'y cours. Et quoy qu'on me prédise,
Je ne demande aux Dieux, qu'un vent qui m'y conduise.
Et quand moy seul enfin il faudroit l'assieger,
Patrocle et moy, Seigneur, nous irons vous venger.
Mais non, c'est en vos mains que le Destin la livre.
Je n'aspire en effet qu'à l'honneur de vous suivre,
Je ne vous presse plus d'approuver les transports
D'un amour qui m'alloit éloigner de ces bords :
Ce même amour soigneux de vostre Renommée,
Veut qu'icy mon exemple encourage l'Armée,
Et me defend sur tout de vous abandonner
Aux timides conseils qu'on ose vous donner.

SCENE III.

AGAMEMNON, ULYSSE.

ULYSSE.

Seigneur, vous entendez. Quelque prix qu'il en coute,
Il veut voler à Troye et poursuivre sa route.
Nous craignions son amour. Et luy-même aujourd'huy,
Par une heureuse erreur, nous arme contre luy.

AGAMEMNON.

Helas !

ULYSSE.

De ce soûpir que faut-il que j'augure?

Du sang qui se revolte est-ce quelque murmure?
Croiray-je qu'une nuit a pû vous ébranler?
Est-ce donc vostre cœur qui vient de nous parler?
Songez-y. Vous devez vostre Fille à la Grece.
Vous nous l'avez promise. Et sur cette promesse
Calchas par tous les Grecs consulté chaque jour,
Leur a prédit des vents l'infaillible retour.
A ces prédictions si l'effet est contraire,
Pensez-vous que Calchas continuë à se taire ;
Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez appaiser,
Laissent mentir les Dieux, sans vous en[1] accuser?
Et qui sçait ce qu'aux Grecs frustrez de leur Victime
Peut permettre un courroux qu'ils croiront legitime?
Gardez-vous de reduire un Peuple furieux,
Seigneur, a prononcer entre vous, et les Dieux.
N'est-ce pas vous enfin, de qui la voix pressante
Nous a tous appellez aux Campagnes du Xante,
Et qui, de ville en ville attestiez les sermens
Que d'Helene autrefois firent tous les Amans,
Quand presque tous les Grecs, rivaux de vostre Frere
La demandoient en foule à Tyndare son Pere?
De quelque heureux Epoux que l'on dût faire choix,
Nous jurâmes dés lors de défendre ses droits ;
Et si quelque insolent luy voloit sa conqueste,
Nos mains du Ravisseur luy promirent la teste.
Mais sans vous, ce serment que l'amour a dicté,
Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté?
Vous seul nous arrachant à de nouvelles flâmes,
Nous avez fait laisser nos Enfans et nos Femmes.
Et quand de toutes parts assemblez en ces lieux,
L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux,
Quand la Grece déjà vous donnant son suffrage
Vous reconnoist l'Autheur de ce fameux ouvrage ;
Que ses Rois qui pouvoient vous disputer ce rang

Sont prests, pour vous servir, de verser tout leur sang ;
Le seul Agamemnon refusant la victoire,
N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire?
Et dés le premier pas se laissant effrayer,
Ne commande les Grecs, que pour les renvoyer?

AGAMEMNON.

Ah, Seigneur, qu'éloigné du malheur qui m'opprime
Vostre cœur aisément se montre magnanime !
Mais que si vous voyez[1] ceint du bandeau mortel,
Vostre Fils Telemaque approcher de l'Autel,
Nous nous verrions troublé de cette affreuse image
Changer bien-tost en pleurs ce superbe langage,
Esprouver la douleur que j'éprouve aujourd'huy,
Et courir vous jetter entre Calchas et luy !
Seigneur, vous le sçavez, j'ay donné ma parole,
Et si ma Fille vient, je consens qu'on l'immole.
Mais, malgré tous mes soins si son heureux destin
La retient dans Argos, ou l'arreste en chemin,
Souffrez que sans presser ce barbare spectacle,
En faveur de mon sang j'explique cet obstacle,
Que j'ose pour ma Fille accepter le secours
De quelque Dieu plus doux qui veille sur ses jours.
Vos conseils sur mon cœur n'ont eû que trop d'empire,
Et je rougis...

SCENE IV.

AGAMEMNON, ULYSSE, EURYBATE.

EURYBATE.

Seigneur...

AGAMEMNON.

Ah! que vient-on me dire?

EURYBATE.

La Reine, dont ma course a devancé les pas,
Va remettre bien-tost sa Fille entre vos bras.
Elle approche. Elle s'est quelque temps égarée
Dans ces bois, qui du Camp semblent cacher l'entrée,
A peine nous avons dans leur obscurité,
Retrouvé le chemin que nous avons quitté[1].

AGAMEMNON.

Ciel !

EURYBATE.

Elle ameine aussi cette jeune Eriphile,
Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille,
Et qui de son Destin, qu'elle ne connoist pas,
Vient, dit-elle, en Aulide interroger Calchas.
Déjà de leur abord la nouvelle est semée,
Et déja de Soldats une foule charmée,
Sur tout d'Iphigenie admirant la beauté,
Pousse au Ciel mille vœux pour sa felicité.
Les uns avec respect environnoient la Reine,
D'autres me demandoient le sujet qui l'ameine.
Mais tous ils confessoient, que si jamais les Dieux
Ne mirent sur le Trône un Roy plus glorieux ;
Également comblé de leurs faveurs secrettes,
Jamais Pere ne fust plus heureux que vous l'estes.

AGAMEMNON.

Euribate, il suffit : Vous pouvez nous laisser.
Le reste me regarde et je vais y penser.

SCENE V.

AGAMEMNON, ULYSSE.

AGAMEMNON.

Juste Ciel, c'est ainsi qu'assurant ta vengeance[1]
Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence !
Encor si je pouvois, libre dans mon malheur
Par des larmes au moins soulager ma douleur !
Triste destin des Rois ! Esclaves que nous sommes
Et des rigueurs du Sort, et des discours des Hommes.
Nous nous voyons sans cesse assiegez de témoins,
Et les plus malheureux osent pleurer le moins[2].

ULYSSE.

Je suis Pere, Seigneur. Et foible comme un autre,
Mon cœur se met sans peine en la place du vostre,
Et fremissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis prest de pleurer.
Mais vostre amour n'a plus d'excuse legitime,
Les Dieux ont à Calchas amené leur Victime.
Il le sçait, il l'attend : et s'il la voit tarder,
Luy-même à haute voix viendra la demander.
Nous sommes seuls encor. Hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un interest si tendre.
Pleurez ce sang, pleurez. Ou plûtost sans paslir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir.
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
Et la perfide Troye abandonnée aux flâmes,
Ses Peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,

Helene par vos mains renduë à son Espoux,
Voyez de vos vaisseaux les pouppes couronnées
Dans cette même Aulide avec vous retournées,
Et ce triomphe heureux, qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siecles à venir.

AGAMEMNON.

Seigneur, de mes efforts je connois l'impuissance,
Je cede, et laisse aux Dieux opprimer l'innocence
La Victime bien-tost marchera sur vos pas,
Allez. Mais cependant faites taire Calchas,
Et, m'aidant à cacher ce funeste mistere,
Laissez-moy de l'Autel écarter une Mere.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, DORIS.

ERIPHILE.

NE les contraignons point, Doris, retirons-nous,
Laissons-les dans les bras d'un Pere et d'un Espoux,
Et tandis qu'à l'envy leur amour se déploye,
Mettons en liberté ma tristesse et leur joye.

DORIS.

Quoy, Madame ! toûjours irritant vos douleurs,
Croirez-vous ne plus voir que des sujets de pleurs?
Je sçay que tout déplaist aux yeux d'une Captive,
Qu'il n'est point dans les fers de plaisir qui la suive ;
Mais dans le temps fatal que repassant les flots
Nous suivions malgré nous le Vainqueur de Lesbos
Lorsque dans son vaisseau, Prisonniere timide
Vous voyez[1] devant vous ce vainqueur homicide,
Le diray-je? vos yeux de larmes moins trempez
A pleurer vos malheurs estoient moins occupez.
Maintenant tout vous rit. L'aimable Iphigenie
D'une amitié sincere avec vous est unie.

Elle vous plaint, vous voit avec des yeux de Sœur.
Et vous seriez dans Troye avec moins de douceur.
Vous vouliez voir l'Aulide, où son Pere l'appelle,
Et l'Aulide vous voit arriver avec elle.
Cependant par un sort que je ne conçoy pas,
Vostre douleur redouble, et croist à chaque pas.

ERIPHILE.

Hé quoy ! te semble-t-il que la triste Eriphile
Doive estre de leur joye un témoin si tranquille?
Crois-tu que mes chagrins doivent s'évanouïr
A l'aspect d'un bonheur, dont je ne puis jouïr?
Je vois Iphigenie entre les bras d'un Pere,
Elle fait tout l'orgueil d'une superbe Mere,
Et moy, toûjours en bute à de nouveaux dangers,
Remise dés l'enfance en des bras estrangers,
Je reçûs, et je voy le jour que je respire,
Sans que Mere ni Pere ait daigné me sourire.
J'ignore qui je suis. Et pour comble d'horreur,
Un Oracle effrayant m'attache à mon erreur,
Et quand je veux chercher le sang qui m'a fait naître,
Me dit, que sans perir je ne me puis connaistre

DORIS.

Non, non, jusques au bout vous devez le chercher,
Un Oracle toûjours se plaist à se cacher.
Toûjours avec un sens il en presente un autre.
En perdant un faux nom vous reprendrez le vostre.
C'est là tout le danger que vous pouvez courir,
Et c'est peut-estre ainsi que vous devez perir.
Songez que vostre nom fut changé dés l'enfance.

ERIPHILE.

Je n'ay de tout mon sort que cette connoissance ;

Et ton Pere, du reste infortuné témoin,
Ne me permit jamais de penetrer plus loin.
Helas ! dans cette Troye où j'estois attenduë,
Ma gloire, disoit-il, m'alloit estre renduë ;
J'allois en reprenant et mon nom et mon rang,
Des plus grands Rois en moy reconnoistre le sang.
Déja je découvrois cette fameuse Ville,
Le Ciel mene à Lesbos l'impitoyable Achille.
Tout cede, tout ressent ses funestes efforts.
Ton Pere enseveli dans la foule des morts,
Me laisse dans les fers à moy-même inconnuë;
Et de tant de grandeurs, dont j'estois prevenuë,
Vile esclave des Grecs, je n'ay pû conserver
Que la fierté d'un sang, que je ne puis prouver.

DORIS.

Ah ! que perdant, Madame, un Témoin si fidelle,
La main qui vous l'ôta vous doit sembler cruelle !
Mais Calchas est icy, Calchas si renommé,
Qui des secrets des Dieux fut toûjours informé.
Le Ciel souvent luy parle. Instruit par un tel maître,
Il sçait tout ce qui fut, et tout ce qui doit estre.
Pourroit-il de vos jours ignorer les Auteurs?
Ce Camp même est pour vous tout plein de Protecteurs.
Bien-tost Iphigenie en épousant Achille,
Vous va sous son appuy presenter un azile,
Elle vous l'a promis et juré devant moy.
Ce gage est le premier qu'elle attend de sa foy.

ERIPHILE.

Que dirois-tu, Doris, si passant tout le reste
Cet Hymen de mes maux estoit le plus funeste?

DORIS.

Quoy ! Madame ?

ERIPHILE.

Tu vois avec étonnement
Que ma douleur ne souffre aucun soulagement.
Ecoute. Et tu te vas estonner que je vive.
C'est peu d'estre étrangere, inconnuë, et captive.
Ce destructeur fatal des tristes Lesbiens,
Cet Achille l'auteur de tes maux et des miens,
Dont la sanglante main m'enleva prisonniere,
Qui m'arracha d'un coup ma naissance et ton Pere,
De qui jusques au nom tout doit m'estre odieux,
Est de tous les mortels le plus cher à mes yeux.

DORIS.

Ah ! que me dites-vous?

ERIPHILE.

Je me flattois sans cesse
Qu'un silence eternel cacheroit ma foiblesse.
Mais mon cœur trop pressé m'arrache ce discours,
Et te parle une fois, pour se taire toûjours.
Ne me demande point sur quel espoir fondée
De ce fatal amour je me vis possedée.
Je n'en accuse point quelques feintes douleurs
Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs.
Le Ciel s'est fait sans doute une joye inhumaine
A rassembler sur moy tous les traits de sa haine.
Rappelleray-je encor le souvenir affreux
Du jour qui dans les fers nous jetta toutes deux?
Dans les cruelles mains, par qui je fus ravie,
Je demeuray long-temps sans lumiere et sans vie.
Enfin mes tristes yeux chercherent la clarté ;

Et me voyant presser d'un bras ensanglanté,
Je fremissois, Doris, et d'un vainqueur sauvage
Craignois de rencontrer l'effroyable visage.
J'entray dans son Vaisseau, detestant sa fureur
Et toûjours détournant ma veuë avec horreur.
Je le vis. Son aspect n'avait rien de farouche.
Je sentis le reproche expirer dans ma bouche.
Je sentis contre moy mon cœur se declarer,
J'oubliay ma colere, et ne sçûs que pleurer.
Je me laissay conduire à cet aimable guide.
Je l'aimois à Lesbos, et je l'aime en Aulide.
Iphigenie en vain s'offre à me proteger,
Et me tend une main promte à me soulager :
Triste effet des fureurs dont je suis tourmentée !
Je n'accepte la main qu'elle m'a présentée,
Que pour m'armer contre elle, et sans me découvrir,
Traverser son bonheur, que je ne puis souffrir.

DORIS.

Et que pourroit contre-elle une impuissante haine?
Ne valoit-il pas mieux, renfermée à Mycene,
Eviter les tourmens que vous venez chercher,
Et combattre des feux contraints de se cacher?

ERIPHILE.

Je le voulois, Doris. Mais quelque triste image
Que sa gloire à mes yeux montrast sur ce rivage
Au sort qui me traînoit il fallut consentir.
Une secrette voix m'ordonna de partir,
Me dit qu'offrant icy ma presence importune
Peut-estre j'y pourrois porter mon infortune,
Que peut-estre approchant ces Amans trop heureux,
Quelqu'un de mes malheurs se répandroit sur eux.
Voilà ce qui m'ameine, et non l'impatience

D'apprendre à qui je dois une triste naissance.
Ou plûtost leur hymen me servira de loy.
S'il s'acheve, il suffit, tout est fini pour moy.
Je periray, Doris, et par une mort promte
Dans la nuit du tombeau j'enfermeray ma honte,
Sans chercher des parens si long-temps ignorez,
Et que ma folle amour a trop deshonorez.

DORIS.

Que je vous plains, Madame ! Et que la tyrannie...

ERIPHILE.

Tu vois Agamemnon avec Iphigenie.

SCENE II.

AGAMEMNON, IPHIGENIE, ERIPHILE, DORIS.

IPHIGENIE.

Seigneur, où courez-vous? Et quels empressemens
Vous dérobent si-tost à nos embrassemens?
A qui doy-je imputer cette fuite soudaine?
Mon respect a fait place aux transports de la Reine,
Un moment à mon tour ne vous puis-je arrester?
Et ma joye à vos yeux n'ose-t-elle éclater?
Ne puis-je...

AGAMEMNON.

Hé bien, ma Fille, embrassez vostre Pere.
Il vous aime toûjours.

IPHIGENIE.

Que cette amour m'est chere !
Quel plaisir de vous voir, et de vous contempler,

Dans ce nouvel éclat dont je vous voy briller !
Quels honneurs ! Quel pouvoir ! Déja la Renommée
Par d'étonnans recits m'en avoit informée,
Mais que voyant de prés ce spectacle charmant,
Je sens croistre ma joye et mon étonnement !
Dieux ! Avec quel amour la Grece vous revere !
Quel bonheur de me voir la Fille d'un tel Pere !

AGAMEMNON.

Vous meritiez, ma Fille, un Pere plus heureux.

IPHIGENIE.

Quelle felicité peut manquer à vos vœux?
A de plus grands honneurs un Roy peut-il pretendre?
J'ay cru n'avoir au Ciel que des graces à rendre.

AGAMEMNON.

Grands Dieux ! à son malheur dois-je la preparer?

IPHIGENIE.

Vous vous cachez, Seigneur, et semblez soupirer,
Tous vos regards sur moy ne tombent qu'avec peine.
Avons-nous sans vostre ordre abandonné Mycene?

AGAMEMNON.

Ma Fille, je vous voy toûjours des mêmes yeux,
Mais les temps sont changez aussi-bien que les lieux.
D'un soin cruel ma joye est icy combattuë.

IPHIGENIE.

Hé ! mon Pere, oubliez vostre rang à ma veuë.
Je prévoy la rigueur d'un long éloignement.
N'osez-vous sans rougir estre Pere un moment?
Vous n'avez devant vous qu'une jeune Princesse,

A qui j'avois pour moy vanté vostre tendresse
Cent fois luy promettant mes soins, vostre bonté,
J'ay fait gloire à ses yeux de ma felicité.
Que va-t-elle penser de vostre indifference?
Ay-je flatté ses vœux d'une fausse esperance?
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis?

AGAMEMNON.

Ah, ma Fille!

IPHIGENIE.

Seigneur, poursuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGENIE.

Perisse le Troyen auteur de nos allarmes!

AGAMEMNON.

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGENIE.

Les Dieux daignent sur tout prendre soin de vos jours.

AGAMEMNON.

Les Dieux depuis un temps me sont cruels et sourds.

IPHIGENIE.

Calchas, dit-on, prepare un pompeux Sacrifice?

AGAMEMNON.

Puissay-je auparavant fléchir leur injustice!

IPHIGENIE.

L'offrira-t-on bien-tost?

AGAMEMNON.

Plûtost que je ne veux.

IPHIGENIE.

Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux?
Verra-t-on à l'Autel vostre heureuse famille?

AGAMEMNON.

Helas!

IPHIGENIE.

Vous vous taisez?

AGAMEMNON.

Vous y serez, ma Fille[1].
Adieu.

SCENE III.

IPHIGENIE, ERIPHILE, DORIS.

IPHIGENIE.

De cet accueil que dois-je soupçonner?
D'une secrette horreur je me sens frissonner.
Je crains malgré moy-même un malheur que j'ignore.
Justes Dieux, vous sçavez pour qui je vous implore.

ERIPHILE.

Quoy ! parmi tous les soins qui doivent l'accabler,
Quelque froideur suffit pour vous faire trembler?

Hélas ! à quels soûpirs suis-je donc condamnée,
Moy, qui de mes parens toûjours abandonnée,
Estrangere par tout, n'ay pas même en naissant
Peut-estre receu d'eux un regard caressant.
Du moins si vos respects sont rejettez d'un Pere,
Vous en pouvez gemir dans le sein d'une Mere,
Et, de quelque disgrace enfin que vous pleuriez,
Quels pleurs par un Amant ne sont point essuyez?

IPHIGENIE.

Je ne m'en défens point. Mes pleurs, belle Eriphile,
Ne tiendroient pas long-temps contre les soins d'Achille.
Sa gloire, son amour, mon Pere, mon devoir,
Luy donnent sur mon ame un trop juste pouvoir.
Mais de luy-même icy que faut-il que je pense?
Cet Amant, pour me voir brûlant d'impatience,
Que les Grecs de ces bords ne pouvoient arracher,
Qu'un Pere de si loin m'ordonne de chercher,
S'empresse-t-il assez pour jouïr d'une veuë
Qu'avec tant de transports je croyois attenduë?
Pour moy, depuis deux jours, qu'approchant de ces lieux,
Leur aspect souhaitté se découvre à nos yeux,
Je l'attendois par tout, et d'un regard timide
Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide,
Mon cœur pour le chercher voloit loin devant moy,
Et je demande Achille à tout ce que je voy.
Je viens, j'arrive enfin sans qu'il m'ait prevenuë.
Je n'ay percé qu'à peine une foule inconnuë.
Luy seul ne paroist point. Le triste Agamemnon
Semble craindre à mes yeux de prononcer son nom.
Que fait-il? Qui pourra m'expliquer ce mystere?
Trouveray-je l'Amant glacé comme le Pere?
Et les soins de la guerre auroient-ils en un jour
Esteint dans tous les cœurs la tendresse et l'amour?

Mais non. C'est l'offenser par d'injustes allarmes.
C'est à moy que l'on doit le secours de ses armes
Il n'estoit point à Sparte entre tous ces Amans,
Dont le pere d'Helene a reçû les sermens.
Luy seul de tous les Grecs, maistre de sa parole,
S'il part contre Ilion, c'est pour moy qu'il y vole
Et, satisfait d'un prix qui luy semble si doux,
Il veut même y porter le nom de mon Epoux.

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, IPHIGENIE, ERIPHILE, DORIS.

CLYTEMNESTRE.

Ma Fille, il faut partir sans que rien nous retienne,
Et sauver, en fuyant, vostre gloire et la mienne.
Je ne m'estonne plus qu'interdit et distrait
Vostre Pere ait paru nous revoir à regret.
Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre,
Il m'avoit par Arcas envoyé cette lettre.
Arcas s'est veu trompé par notre égarement,
Et vient de me la rendre en ce même moment.
Sauvons encore un coup notre gloire offensée.
Pour vostre hymen Achille a changé de pensée,
Et, refusant l'honneur qu'on luy veut accorder,
Jusques à son retour il veut le retarder.

ERIPHILE.

Qu'entens-je?

CLYTEMNESTRE.

Je vous voy rougir de cet outrage,
Il faut d'un noble orgueil armer vostre courage.

Moy même de l'Ingrat approuvant le dessein,
Je vous l'ay dans Argos presenté de ma main ;
Et mon choix, que flattoit le bruit de sa noblesse
Vous donnoit avec joye au Fils d'une Déesse.
Mais puis que désormais son lâche repentir
Dément le sang des Dieux, dont on le fait sortir,
Ma Fille, c'est à nous de montrer qui nous sommes,
Et de ne voir en luy que le dernier des hommes.
Luy ferons-nous penser par un plus long séjour,
Que vos vœux de son cœur attendent le retour?
Rompons avec plaisir un hymen qu'il differe.
J'ay fait de mon dessein avertir vostre Pere.
Je ne l'attens icy que pour m'en separer,
Et pour ce prompt départ je vais tout preparer.

à Eriphile.

Je ne vous presse point, Madame, de nous suivre,
En de plus cheres mains ma retraite vous livre.
De vos desseins secrets on est trop éclaircy,
Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez icy.

SCENE V.

IPHIGENIE, ERIPHILE, DORIS.

IPHIGENIE.

En quel funeste estat ces mots m'ont-ils laissée !
Pour mon hymen Achille a changé de pensée !
Il me faut sans honneur retourner sur mes pas,
Et vous cherchez icy quelqu'autre que Calchas?

ERIPHILE.

Madame, à ce discours je ne puis rien comprendre.

IPHIGENIE.

Vous m'entendez assez, si vous voulez m'entendre.
Le sort injurieux me ravit un Epoux,
Madame, à mon malheur m'abandonnerez-vous?
Vous ne pouviez sans moy demeurer à Mycene.
Me verra-t-on sans vous partir avec la Reine?

ERIPHILE.

Je voulois voir Calchas avant que de partir.

IPHIGENIE.

Que tardez-vous, Madame, à le faire avertir?

ERIPHILE.

D'Argos, dans un moment, vous reprenez la route.

IPHIGENIE.

Un moment quelquefois éclarcit plus d'un doute.
Mais, Madame, je voy que c'est trop vous presser.
Je voy ce que jamais je n'ay voulu penser.
Achille... Vous bruslez que je ne sois partie.

ERIPHILE.

Moy? Vous me soupçonnez de cette perfidie?
Moy j'aimerois, Madame, un Vainqueur furieux,
Qui toûjours tout sanglant se presente à mes yeux,
Qui, la flâme à la main, et de meurtres avide,
Mit en cendres Lesbos...

IPHIGENIE.

Ouy, vous l'aimez, Perfide.
Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,
Ces bras que dans le sang vous avez veus baignez,
Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flâme,

Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans vostre ame,
Et loin d'en détester le cruel souvenir,
Vous vous plaisez encore à m'en entretenir.
Déja plus d'une fois dans vos plaintes forcées
J'ay dû voir, et j'ay vû le fond de vos pensées.
Mais toûjours sur mes yeux ma facile bonté
A remis le bandeau que j'avois écarté.
Vous l'aimez ! Que faisois-je? Et quelle erreur fatale
M'a fait entre mes bras recevoir ma Rivale?
Credule je l'aimois. Mon cœur même aujourd'huy
De son parjure Amant luy promettoit l'appuy.
Voilà donc le triomphe où j'estois amenée !
Moy-même à votre char je me suis enchaînée.
Je vous pardonne, helas ! des vœux interessez.
Et la perte d'un cœur, que vous me ravissez,
Mais que sans m'avertir du piege qu'on me dresse
Vous me laissiez chercher jusqu'au fond de la Grece
L'Ingrat, qui ne m'attend que pour m'abandonner,
Perfide, cet affront se peut-il pardonner?

ERIPHILE.

Vous me donnez des noms qui doivent me surprendre,
Madame. On ne m'a pas instruite à les entendre,
Et les Dieux contre moy dés long-temps indignez
A mon oreille encor les avoient espargnez.
Mais il faut des Amans excuser l'injustice.
Et de quoy vouliez-vous que je vous avertisse?
Avez-vous pû penser qu'au sang d'Agamemnon
Achille preferast une Fille sans nom,
Qui de tout son destin ce qu'elle a pû comprendre,
C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brusle de répandre?

IPHIGENIE.

Vous triomphez, cruelle, et bravez ma douleur.

Je n'avois pas encor senti tout mon malheur.
Et vous ne comparez vostre exil et ma gloire
Que pour mieux relever vostre injuste victoire.
Toutefois vos transports sont trop precipitez.
Ce même Agamemnon à qui vos insultez,
Il commande à la Grece, il est mon Pere, il m'aime,
Il ressent mes douleurs beaucoup plus que moy-même.
Mes larmes par avance avoient sçû le toucher,
J'ay surpris ses soûpirs qu'il me vouloit cacher.
Helas ! de son accueil condamnant la tristesse,
J'osois me plaindre à luy de son peu de tendresse.

SCENE VI.

ACHILLE, IPHIGENIE, ERIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

Il est donc vray, Madame, et c'est vous que je vois.
Je soupçonnois d'erreur tout le camp à la fois.
Vous en Aulide ? Vous ? Hé ! qu'y venez-vous faire ?
D'où vient qu'Agamemnon m'assuroit le contraire ?

IPHIGENIE.

Seigneur, rassurez-vous. Vos vœux seront contens,
Iphigenie encor n'y sera pas long-temps.

SCENE VII.

ACHILLE, ERIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

Elle me fuit ! Veillai-je ? Ou n'est-ce point un songe ?
Dans quel trouble nouveau cette fuite me plonge !

Madame, je ne sçay si sans vous irriter,
Achille devant vous pourra se presenter.
Mais si d'un ennemi vous souffrez la priere,
Si luy-mesme souvent a plaint sa Prisonniere,
Vous sçavez quel sujet conduit icy leurs pas.
Vous sçavez...

ERIPHILE.

Quoy ! Seigneur, ne le sçavez-vous pas,
Vous, qui depuis un mois brûlant sur ce rivage,
Avez conclu vous-mesme et hasté leur voyage?

ACHILLE.

De ce mesme rivage absent depuis un mois,
Je le revis hier pour la premiere fois[1].

ERIPHILE.

Quoy ! lors qu'Agamemnon écrivoit à Mycene,
Vostre amour vostre main n'a pas conduit la sienne?
Quoy ! vous qui de sa Fille adoriez les attraits...

ACHILLE.

Vous m'en voyez encore épris plus que jamais,
Madame. Et si l'effet eust suivi ma pensée,
Moy-mesme dans Argos je l'aurois devancée.
Cependant on me fuit. Quel crime ay-je commis?
Mais je ne voy par tout que des yeux ennemis.
Que dis-je? En ce moment Calchas, Nestor, Ulysse,
De leur vaine éloquence employant l'artifice,
Combattoient mon amour et sembloient m'annoncer
Que si j'en crois ma gloire il y faut renoncer.
Quelle entreprise icy pourroit estre formée?
Suis-je sans le sçavoir la fable de l'Armée?
Entrons. C'est un secret qu'il leur faut arracher.

SCENE VIII.

ERIPHILE, DORIS.

ERIPHILE.

Dieux, qui voyez ma honte, où me dois-je cacher?
Orgueilleuse Rivale, on t'aime, et tu murmures?
Souffriray-je à la fois ta gloire et tes injures?
Ah ! plûtost... Mais, Doris, ou j'aime à me flatter,
Ou sur eux quelque orage est tout prest d'éclater.
J'ay des yeux. Leur bonheur n'est pas encor tranquille.
On trompe Iphigenie. On se cache d'Achille,
Agamemnon gemit. Ne desesperons point ;
Et, si le Sort contre elle à ma haine se joint,
Je sçauray profiter de cette intelligence
Pour ne pas pleurer seule, et mourir sans vengeance.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

OUI, Seigneur, nous partions. Et mon juste courroux
Laissoit bien-tost Achille et le Camp loin de nous
Ma Fille dans Argos couroit pleurer sa honte.
Mais luy-mesme étonné d'une fuite si promte,
Par combien de sermens, dont je n'ay pû douter,
Vient-il de me convaincre et de nous arrester?
Il presse cet hymen, qu'on pretend qu'il differe,
Et vous cherche, brûlant d'amour et de colere.
Prest d'imposer silence à ce bruit imposteur,
Achille en veut connoistre et confondre l'auteur.
Bannissez ces soupçons qui troubloient nostre joye.

AGAMEMNON.

Madame, c'est assez. Je consens qu'on le croye.
Je reconnois l'erreur qui nous avoit seduits,
Et ressens vostre joye autant que je le puis.
Vous voulez que Calchas l'unisse à ma Famille.
Vous pouvez à l'Autel envoyer vostre Fille.

Je l'attens. Mais avant que de passer plus loin,
J'ay voulu vous parler un moment sans témoin.
Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée.
Tout y ressent la Guerre, et non point l'Hymenée.
Le tumulte d'un Camp, soldats et matelots,
Un Autel herissé de dards, de javelots,
Tout ce spectalce enfin, pompe digne d'Achille,
Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille,
Et les Grecs y verroient l'Epouse de leur Roy
Dans un estat indigne et de vous et de moy.
M'en croirez-vous? Laissez de vos femmes suivie
A cet hymen sans vous marcher Iphigenie.

CLYTEMNESTRE

Qui? moy? Que remettant ma Fille en d'autres bras,
Ce que j'ay commencé je ne l'acheve pas?
Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide,
Je refuse à l'Autel de luy servir de guide?
Dois-je donc de Calchas estre moins prés que vous?
Et qui présentera ma Fille à son Epoux?
Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée?

AGAMEMNON.

Vous n'estes point icy dans le Palais d'Atrée
Vous êtes dans un Camp...

CLYTEMNESTRE.

Où tout vous est soûmis,
Où le sort de l'Asie en vos mains est remis,
Où je voy sous vos loix marcher la Grece entiere,
Où le Fils de Thetis va m'appeller sa Mere.
Dans quel Palais superbe et plein de ma grandeur?
Puis-je jamais paroistre avec plus de splendeur?

AGAMEMNON.

Madame, au nom des Dieux auteurs de nostre Race,
Daignez à mon amour accorder cette grâce.
J'ay mes raisons.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, au nom des mesmes Dieux,
D'un spectacle si doux ne privez point mes yeux.
Daignez ne point icy rougir de ma presence.

AGAMEMNON.

J'avois plus espéré de vostre complaisance.
Mais puis que la raison ne vous peut émouvoir,
Puis qu'enfin ma priere a si peu de pouvoir ;
Vous avez entendu ce que je vous demande,
Madame. Je le veux, et je vous le commande.
Obéissez.

SCENE II.

CLYTEMNESTRE, *seule.*

D'où vient que d'un soin si cruel
L'injuste Agamemnon m'écarte de l'Autel?
Fier de son nouveau rang, m'ose-t-il méconnoistre?
Me croit-il à sa suite indigne de paroistre?
Ou de l'Empire encor timide possesseur,
N'oserait-il d'Helene icy montrer la Sœur?
Et pourquoy me cacher? Et par quelle injustice
Faut-il que sur mon front sa honte rejaillisse?
Mais n'importe, il le veut, et mon cœur s'y resout.

Ma Fille, ton bon-heur me console de tout :
Le Ciel te donne Achille, et ma joye est extrême
De t'entendre nommer... Mais le voicy luy-mesme.

SCENE III.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

ACHILLE.

Tout succede, Madame, à mon empressement.
Le Roi n'a point voulu d'autre éclaircissement.
Il en croit mes transports. Et sans presque m'entendre,
Il vient en m'embrassant de m'accepter pour Gendre.
Il ne m'a dit qu'un mot. Mais vous a-t-il conté
Quel bon-heur dans le Camp vous avez apporté?
Les Dieux vont s'appaiser. Du moins Calchas publie
Qu'avec eux dans une heure il nous reconcilie,
Que Neptune et les Vents, prests à nous exaucer,
N'attendent que le sang que sa main va verser.
Déja dans les Vaisseaux la voile se déploye ;
Déja sur sa parole ils se tournent vers Troye.
Pour moy, quoique le Ciel au gré de mon amour,
Dust encore des vents retarder le retour,
Que je quitte à regret la rive fortunée
Où je vais allumer les flambeaux d'Hymenée !
Puis-je ne point cherir l'heureuse occasion
D'aller du sang Troyen sceller nostre union,
Et de laisser bientost sous Troye ensevelie
Le deshonneur d'un nom, à qui le mien s'allie?

SCENE IV.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGENIE, ERIPHILE, DORIS, ÆGINE.

ACHILLE.

Princesse, mon bon-heur ne dépend que de vous,
Vostre Pere à l'Autel vous destine un Epoux.
Venez-y recevoir un cœur qui vous adore.

IPHIGENIE.

Seigneur, il n'est pas temps que nous partions encore.
La Reine permettra que j'ose demander
Un gage à vostre amour, qu'il me doit accorder
Je viens vous presenter une jeune Princesse.
Le Ciel a sur son front imprimé sa noblesse.
De larmes tous les jours ses yeux sont arrosez.
Vous sçavez ses malheurs, vous les avez causez.
Moy-mesme (où m'emportoit une aveugle colère!)
J'ay tantost sans respect affligé sa misere.
Que ne puis-je aussi bien par d'utiles secours
Reparer promptement mes injustes discours !
Je luy preste ma voix, je ne puis davantage,
Vous seul pouvez, Seigneur, détruire vostre ouvrage.
Elle est vostre Captive et ses fers que je plains,
Quand vous l'ordonnerez tomberont de ses mains.
Commencez donc par là cette heureuse journée.
Qu'elle puisse à nous voir n'estre plus condamnée.
Montrez que je vais suivre au pié de nos Autels
Un Roi, qui non content d'effrayer les Mortels,
A des embrazemens ne borne point sa gloire,
Laisse aux pleurs d'une Epouse attendrir sa Victoire,

Et par les Malheureux quelquefois desarmé,
Sçait imiter en tout les Dieux qui l'ont formé.

ERIPHILE.

Ouy, Seigneur, des douleurs soulagez la plus vive.
La guerre dans Lesbos me fit vostre Captive,
Mais c'est pousser trop loin ses droits injurieux,
Qu'y joindre le tourment que je souffre en ces lieux.

ACHILLE.

Vous, Madame?

ERIPHILE.

Ouy, Seigneur, Et sans conter le reste,
Pouvez-vous m'imposer une loi plus funeste,
Que de rendre mes yeux les tristes spectateurs
De la félicité de mes persécuteurs?
J'entens de toutes parts menacer ma Patrie,
Je voy marcher contre elle une armée en furie.
Je voy déja l'Hymen, pour mieux me déchirer,
Mettre en vos mains le feu qui la doit dévorer.
Souffrez que loin du Camp, et loin de vostre veuë,
Toûjours infortunée, et toujours inconnuë ;
J'aille cacher un sort si digne de pitié,
Et dont mes pleurs encor vous taisent la moitié.

ACHILLE.

C'est trop, belle Princesse. Il ne faut que nous suivre
Venez, qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre,
Et que le doux moment de ma felicité
Soit le moment heureux de vostre liberté.

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ACHILLE, IPHIGENIE, ERIPHILE, DORIS, ÆGINE, ARCAS.

ARCAS.

Madame, tout est prest pour la Ceremonie,
Le Roi prés de l'Autel attend Iphigenie,
Je viens la demander. Ou plûtost contre luy,
Seigneur, je viens pour elle implorer vostre appuy.

ACHILLE.

Arcas, que dites-vous?

CLYTEMNESTRE.

Dieux ! Que vient-il m'apprendre?

ARCAS, *à Achille.*

Je ne voy plus que vous qui la puisse deffendre.

ACHILLE

Contre qui?

ARCAS.

Je le nomme et l'accuse à regret.
Autant que je l'ay pû, j'ay gardé son secret.
Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute preste :
Dust tout cet appareil retomber sur ma teste,
Il faut parler.

CLYTEMNESTRE.

Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

ACHILLE.

Qui que ce soit, parlez et ne le craignez pas.

ARCAS.

Vous êtes son Amant, et vous estes sa Mere,
Gardez-vous d'envoyer la Princesse à son Pere.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoy le craindrons-nous?

ACHILLE.

Pourquoy m'en défier?

ARCAS.

Il l'attend à l'Autel pour la sacrifier.

ACHILLE.

Luy !

CLYTEMNESTRE.

Sa Fille !

IPHIGENIE.

Mon Pere !

ERIPHILE.

O Ciel ! quelle nouvelle !

ACHILLE.

Quelle aveugle fureur pourroit l'armer contr'elle?
Ce discours sans horreur se peut-il écouter?

ARCAS.

Ah, Seigneur ! plust au Ciel que je pusse en douter.
Par la voix de Calchas l'Oracle la demande.

De toute autre Victime il refuse l'offrande ;
Et les Dieux, jusques-là protecteurs de Pâris,
Ne nous promettent Troye et les Vents qu'à ce prix.

CLYTEMNESTRE.

Les Dieux ordonneroient un meurtre abominable?

IPHIGENIE.

Ciel ! pour tant de rigueur dequoy suis-je coupable?

CLYTEMNESTRE.

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel
Qui m'avoit interdit l'approche de l'Autel.

IPHIGENIE, *à Achille.*

Et voilà donc l'hymen où j'étois destinée !

ARCAS.

Le Roy pour vous tromper feignoit cet hymenée,
Tout le Camp même encore est trompé comme vous.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, c'est donc à moy d'embrasser vos genoux.

ACHILLE, *la relevant.*

Ah ! Madame !

CLYTEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune.
Ce triste abaissement convient à ma fortune.
Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir !
Une Mere à vos pieds peut tomber sans rougir.
C'est vostre Epouse, hélas ! qui vous est enlevée.
Dans cet heureux espoir je l'avois élevée.

C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord.
Et vostre nom, Seigneur, l'a conduite à la mort[1].
Ira-t-elle des Dieux implorant la justice.
Embrasser leurs Autels parez pour son supplice?
Elle n'a que vous seul. Vous estes en ces lieux
Son Pere, son Epoux, son Azile, ses Dieux.
Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse.
Auprés de vostre époux, ma Fille, je vous laisse.
Seigneur, daignez m'attendre, et ne la point quitter.
A mon perfide Epoux je cours me presenter.
Il ne soûtiendra point la fureur qui m'anime,
Il faudra que Calchas cherche une autre Victime,
Ou si je ne vous puis dérober à leurs coups,
Ma Fille, ils pourront bien m'immoler avant vous[2].

SCENE VI.

ACHILLE, IPHIGENIE.

ACHILLE.

Madame, je me tais, et demeure immobile.
Est-ce à moy que l'on parle, et connoist-on Achille?
Une Mere pour vous croit devoir me prier :
Une Reine à mes pieds se vient humilier.
Et, me déshonorant par d'injustes allarmes,
Pour attendrir mon cœur, on a recours aux larmes.
Qui doit prendre à vos jours plus d'interest que moy?
Ah ! sans doute on s'en peut reposer sur ma foy.
L'outrage me regarde. Et quoy qu'on entreprenne,
Je repons d'une vie, où j'attache la mienne.
Mais ma juste douleur va plus loin m'engager,

C'est peu de vous défendre, et je cours vous venger,
Et punir à la fois le cruel stratagême
Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même.

IPHIGENIE.

Ah ! demeurez, Seigneur, et daignez m'écouter.

ACHILLE.

Quoy ! Madame ! un Barbare osera m'insulter?
Il voit que de sa Sœur je cours venger l'outrage ;
Il sçait que le premier luy donnant mon suffrage,
Je le fis nommer Chef de vingt Rois ses Rivaux ;
Et pour fruit de mes soins, pour fruit de mes travaux,
Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire,
Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire,
Content et glorieux du nom de vostre Epoux,
Je ne luy demandois que l'honneur d'estre à vous.
Cependant aujourd'huy sanguinaire, parjure[1],
C'est peu de violer l'amitié, la nature ;
C'est peu que de vouloir sous un coûteau mortel
Me montrer vostre cœur fumant sur un Autel,
D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice,
Il veut que ce soit moy qui vous mene au supplice?
Que ma credule main conduise le coûteau?
Qu'au lieu de vostre Epoux je sois vostre Bourreau?
Et quel étoit pour vous ce sanglant hymenée,
Si je fusse arrivé plus tard d'une journée?
Quoy donc ! à leur fureur livrée en ce moment
Vous iriez à l'Autel me chercher vainement,
Et d'un fer imprévû vous tomberiez frappée,
En accusant mon nom qui vous auroit trompée?
Il faut de ce peril, de cette trahison,
Aux yeux de tous les Grecs luy demander raison.
A l'honneur d'un Epoux vous-même interessée,

Madame, vous devez approuver ma pensée.
Il faut que le cruel qui m'a pû mépriser
Apprenne de quel nom il osoit abuser.

IPHIGENIE.

Hélas ! si vous m'aimez, si pour grace derniere
Vous daignez d'une Amante écouter la priere,
C'est maintenant, Seigneur, qu'il faut me le prouver.
Car enfin ce Cruel, que vous allez braver,
Cet Ennemi barbare, injuste sanguinaire,
Songez, quoy qu'il ait fait, songez qu'il est mon Pere.

ACHILLE.

Luy, vostre Pere? Aprés son horrible dessein,
Je ne le connois plus que pour vostre assassin.

IPHIGENIE.

C'est mon Pere, Seigneur, je vous le dis encore.
Mais un Pere que j'aime, un Pere que j'adore,
Qui me cherit luy-mesme, et dont, jusqu'à ce jour
Je n'ay jamais reçu que des marques d'amour.
Mon cœur dans ce respect élevé dés l'enfance,
Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offense ;
Et loin d'oser icy par un prompt changement
Approuver la fureur de vostre emportement,
Loin que par mes discours je l'attise moy-même,
Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime,
Pour avoir pû souffrir tous les noms odieux,
Dont vostre amour le vient d'outrager à mes yeux.
Et pourquoy voulez-vous qu'inhumain, et barbare,
Il ne gemisse pas du coup qu'on me prepare?
Quel Pere de son sang se plaist à se priver?
Pourquoy me perdroit-il, s'il pouvoit me sauver?
J'ay vû, n'en doutez point, ses larmes se répandre.

Faut-il le condamner avant que de l'entendre?
Helas ! de tant d'horreurs son cœur déja troublé
Doit-il de vostre haine estre encore accablé?

ACHILLE.

Quoy, Madame ! parmi tant de sujets de crainte,
Ce sont là les frayeurs dont vous estes atteinte?
Un Cruel (comment puis-je autrement l'appeller?)
Par la main de Calchas s'en va vous immoler ;
Et lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse,
Le soin de son repos est le seul qui vous presse?
On me ferme la bouche? On l'excuse? On le plaint?
C'est pour luy que l'on tremble, et c'est moy que l'on [craint?
Triste effet de mes soins ! Est-ce donc là, Madame,
Tout le progrés qu'Achille avoit fait dans vostre ame?

IPHIGENIE.

Ah, cruel ! Cet amour dont vous voulez douter,
Ay-je attendu si tard pour le faire éclater?
Vous voyez de quel œil, et comme indifférente,
J'ay reçu de ma mort la nouvelle sanglante.
Je n'en ay point pâli. Que n'avez-vous pû voir
A quel excés tantost alloit mon desespoir,
Quand presque en arrivant un recit peu fidelle
M'a de vostre inconstance annoncé la nouvelle[1]?
Qui sçait mesme, qui sçait si le Ciel irrité,
A pû souffrir l'excès de ma félicité?
Hélas ! il me sembloit qu'une flamme si belle
M'élevoit au-dessus du sort d'une Mortelle.

ACHILLE.

Ah ! si je vous suis cher, ma Princesse, vivez.

SCENE VII.

CLYTEMNESTRE, IPHIGENIE, ACHILLE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Tout est perdu, Seigneur, si vous ne nous sauvez.
Agamemnon m'évite, et, craignant mon visage,
Il me fait de l'Autel refuser le passage.
Des Gardes, que luy-mesme a pris soin de placer,
Nous ont de toutes parts défendu de passer.
Il me fuit. Ma douleur étonne son audace.

ACHILLE.

Hé bien ! c'est donc à moy de prendre vostre place
Il me verra, Madame, et je vais luy parler.

IPHIGENIE.

Ah ! Madame... Ah ! Seigneur ! Où voulez-vous aller.

ACHILLE.

Et que pretend de moy vostre injuste priere?
Vous faudra-t-il toûjours combattre la premiere?

CLYTEMNESTRE.

Quel est votre dessein, ma Fille?

IPHIGENIE.

Au nom des Dieux,
Madame, retenez un Amant furieux.
De ce triste entretien détournons les approches.
Seigneur, trop d'amertume aigriroit vos reproches.

Je sçay jusqu'où s'emporte un Amant irrité ;
Et mon Pere est jaloux de son autorité.
On ne connoist que trop la fierté des Atrides.
Laissez parler, Seigneur, des bouches plus timides.
Surpris, n'en doutez point de mon retardement,
Luy-mesme il me viendra chercher dans un moment.
Il entendra gemir une Mere oppressée.
Et que ne pourra point m'inspirer la pensée
De prévenir les pleurs que vous verseriez tous,
D'arrester vos transports, et de vivre pour vous?

ACHILLE.

Enfin vous le voulez. Il faut donc vous complaire.
Donnez-luy l'une et l'autre un conseil salutaire.
Rappellez sa raison, persuadez-le bien,
Pour vous, pour mon repos, et sur tout pour le sien[1].
Je perds trop de momens en des discours frivoles
Il faut des actions, et non pas des paroles.

à Clytemnestre.

Madame, à vous servir je vais tout disposer.
Dans vostre appartement allez vous reposer.
Vostre Fille vivra, je puis vous le prédire.
Croyez du moins, croyez que tant que je respire,
Les Dieux auront en vain ordonné son trépas :
Cet Oracle est plus seur que celuy de Calchas.

FIN DU TROISIÉME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, DORIS.

DORIS

AH ! que me dites-vous? Quelle étrange manie
Vous peut faire envier le sort d'Iphigenie?
Dans une heure elle expire ; Et jamais, dites-vous,
Vos yeux de son bonheur ne furent plus jaloux.
Qui le croira, Madame? Et quel cœur si farouche...

ERIPHILE.

Jamais rien de plus vray n'est sorti de ma bouche,
Jamais de tant de soins mon esprit agité
Ne porta plus d'envie à sa felicité.
Favorables perils ! Esperance inutile !
N'as-tu pas vû sa gloire, et le trouble d'Achille?
J'en ay vû, j'en ay fuy les signes trop certains.
Ce Heros si terrible au reste des humains,
Qui ne connoist de pleurs que ceux qu'il fait répandre,
Qui s'endurcit contr'eux dés l'âge le plus tendre
Et qui, si l'on nous fait un fidelle discours,
Suça mesme le sang des Lions et des Ours ;
Pour elle de la crainte a fait l'apprentissage ;
Elle l'a vû pleurer et changer de visage.
Et tu la plains, Doris ! Par combien de malheurs

Ne luy voudrois-je point disputer de tels pleurs?
Quand je devrois comme elle expirer dans une heure...
Mais que dis-je, expirer? Ne crois pas qu'elle meure.
Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enseveli
Achille aura pour elle impunément pâli?
Achille à son malheur sçaura bien mettre obstacle
Tu verras que les Dieux n'ont dicté cet Oracle
Que pour croistre à la fois sa gloire et mon tourment,
Et la rendre plus belle aux yeux de son Amant.
Hé quoy ! Ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle?
On supprime des Dieux la sentence mortelle ;
Et quoique le bûcher soit déja preparé,
Le nom de la victime est encore ignoré.
Tout le Camp n'en sçait rien. Doris, à ce silence
Ne reconnois-tu pas un Pere qui balance?
Et que fera-t-il donc? Quel courage endurci
Soûtiendroit les assauts qu'on luy prepare icy?
Une Mere en fureur, les larmes d'une Fille,
Les cris, le désespoir de toute une famille,
Le sang à ces objets facile à s'ébranler,
Achille menaçant tout prest à l'accabler.
Non, te dis-je, les Dieux l'ont en vain condamnée,
Je suis et je seray la seule infortunée.
Ah ! Si je m'en croyois !

DORIS.

Quoy ! que méditez-vous?

ERIPHILE.

Je ne sçay qui m'arreste et retient mon courroux,
Que par un prompt avis de tout ce qui se passe
Je ne coure des Dieux divulguer la menace,
Et publier par tout les complots criminels,
Qu'on fait icy contr'eux et contre leurs Autels.

DORIS.

Ah ! quel dessein, Madame !

ERIPHILE.

Ah ! Doris, quelle joye[1] !
Que d'encens brûleroit dans les Temples de Troye,
Si troublant tous les Grecs, et vengeant ma prison,
Je pouvois contre Achille armer Agamemnon ;
Si leur haine, de Troye oubliant la querelle,
Tournoit contr'eux le fer qu'ils aiguisent contr'elle,
Et si de tout le Camp mes avis dangereux
Faisoient à ma Patrie un Sacrifice heureux.

DORIS.

J'entens du bruit. On vient. Clytemnestre s'avance.
Remettez-vous, Madame, ou fuyez sa presence.

ERIPHILE.

Rentrons. Et pour troubler un hymen odieux,
Consultons des fureurs qu'autorisent les Dieux[2].

SCENE II.

CLYMNESTRE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Ægine, tu le vois, il faut que je le fuye[3].
Loin que ma Fille pleure, et tremble pour sa vie,
Elle excuse son Pere, et veut que ma douleur
Respecte encor la main qui luy perce le cœur,
O constance ! O respect ! Pour prix de sa tendresse
Le barbare, à l'Autel se plaint de sa paresse.

Je l'attends. Il viendra m'en demander raison,
Et croit pouvoir encor cacher sa trahison[1].
Il vient. Sans éclater contre son injustice,
Voyons s'il soûtiendra son indigne artifice.

SCENE III.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

AGAMEMNON.

Que faites-vous, Madame? Et d'où vient que ces lieux
N'offrent point avec vous vostre Fille à mes yeux?
Mes ordres par Arcas vous l'avoient demandée.
Qu'attend-elle? Est-ce vous qui l'avez retardée?
A mes justes désirs ne vous rendez-vous pas?
Ne peut-elle à l'Autel marcher que sur vos pas?
Parlez.

CLYTEMNESTRE.

S'il faut partir, ma Fille est toute preste.
Mais vous, n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous arreste?

AGAMEMNON.

Moy, Madame?

CLYTEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout preparé?

AGAMEMNON.

Calchas est prest, Madame, et l'Autel est paré.
J'ay fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la Victime.

AGAMEMNON.

Que me voulez-vous dire? Et de quel soin jaloux...

SCENE IV.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGENIE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Venez, venez, ma Fille, on n'attend plus que vous,
Venez remercier un Pere qui vous aime,
Et qui veut à l'Autel vous conduire luy-même.

AGAMEMNON.

Que vois-je? Quel discours ! Ma fille, vous pleurez,
Et baissez devant moy vos yeux mal assurez.
Quel trouble ! Mais tout pleure, et la Fille, et la Mere.
Ah ! malheureux Arcas, tu m'as trahi.

IPHIGENIE.

Mon Pere,
Cessez de vous troubler, vous n'estes point trahi.
Quand vous commanderez, vous serez obeï.
Ma vie est vostre bien. Vous voulez le reprendre ;
Vos ordres sans détours pouvoient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soûmis
Que j'acceptois l'Epoux que vous m'aviez promis,
Je sçauray, s'il le faut, Victime obeïssante,
Tendre au fer de Calchas une teste innocente,

Et respectant le coup par vous-mesme ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obeïssance
Paroist digne à vos yeux d'une autre recompense,
Si d'une Mere en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire icy qu'en l'état où je suis,
Peut-estre assez d'honneurs environnoient ma vie,
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fust ravie,
Ni qu'en me l'arrachant un severe Destin
Si prés de ma naissance en eust marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moy qui la premiere,
Seigneur, vous appelay de ce doux nom de Pere[1].
C'est moy qui si long-temps le plaisir de vos yeux,
Vous ay fait de ce nom remercier les Dieux,
Et pour qui tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses.
Hélas ! avec plaisir je me faisois conter
Tous les noms des Païs que vous allez donter ;
Et déja d'Ilion présageant la conqueste,
D'un triomphe si beau je preparois la feste.
Je ne m'attendois pas que pour le commencer,
Mon sang fust le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup, dont je suis menacée,
Me fasse rappeler vostre bonté passée.
Ne craignez rien. Mon cœur de vostre honneur jaloux,
Ne fera pas rougir un Pere tel que vous,
Et si je n'avois eû que ma vie à défendre,
J'aurois sçû renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort, vous le sçavez, Seigneur,
Une Mere, un Amant attachoient leur bonheur.
Un Roy digne de vous a cru voir la journée
Qui devoit éclairer nostre illustre Hymenée.
Déja, seur de mon cœur à sa flâme promis,
Il s'estimoit heureux, vous me l'aviez permis.

Il sçait vostre dessein, jugez de ses allarmes.
Ma Mere est devant vous et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter,
Pour prevenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON.

Ma Fille, il est trop vray. J'ignore pour quel crime
La colere des Dieux demande une Victime,
Mais ils vous ont nommée. Un Oracle cruel
Veut qu'icy vostre sang coule sur un Autel.
Pour defendre vos jours de leurs lois meurtrieres,
Mon amour n'avoit pas attendu vos prieres.
Je ne vous diray point combien j'ay resisté.
Croyez-en cet amour, par vous-même attesté.
Cette nuit même encore (on a pû vous le dire)
J'avois revoqué l'ordre où l'on me fit souscrire.
Sur l'interest des Grecs vous l'aviez emporté.
Je vous sacrifiois mon rang, ma seureté.
Arcas alloit du Camp vous deffendre l'entrée.
Les Dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée.
Ils ont trompé les soins d'un Pere infortuné
Qui protegeoit en vain ce qu'ils ont condamné.
Ne vous assurez point sur ma foible puissance.
Quel frein pourroit d'un Peuple arrester la licence,
Quand les Dieux nous livrant à son zele indiscret,
L'affranchissent d'un joug qu'il portoit à regret?
Ma Fille, il faut ceder. Vostre heure est arrivée.
Songez bien dans quel rang vous estes élevée.
Je vous donne un conseil, qu'à peine je reçoi.
Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.
Montrez en expirant de qui vous estes née.
Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée.
Allez ; Et que les Grecs, qui vont vous immoler,
Reconnoissent mon sang en le voyant couler.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne démentez point une Race funeste,
Ouy, vous estes le sang d'Atrée et de Thyeste.
Bourreau de vostre Fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa Mere un horrible festin.
Barbare ! C'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins preparoient avec tant d'artifice !
Quoy ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas, en le traçant, arresté vostre main?
Pourquoy feindre à nos yeux une fausse tristesse?
Pensez-vous par des pleurs prouver vostre tendresse?
Où sont-ils, ces combats que vous avez rendus?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus?
Quel débris parle icy de vostre resistance?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence?
Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
Cruel, que vostre amour a voulu la sauver.
Un Oracle fatal ordonne qu'elle expire !
Un Oracle dit-il tout ce qu'il semble dire?
Le Ciel, le juste Ciel, par le meurtre honoré
Du sang de l'innocence est-il donc alteré?
Si du crime d'Helene on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione, sa Fille.
Laissez à Menelas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié, dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime?
Pourquoy vous imposer la peine de son crime?
Pourquoy moy-même enfin me déchirant le flanc,
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang?
Que dis-je? Cet Objet de tant de jalousie
Cette Helene qui trouble et l'Europe et l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos Exploits?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois?

Avant qu'un nœud fatal l'unist à vostre Frere,
Thesée avoit osé l'enlever à son Pere.
Vous sçavez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un Hymen clandestin mit ce Prince en son lit ;
Et qu'il en eut pour gage une jeune Princesse,
Que sa Mere a cachée au reste de la Grece.
Mais non, l'amour d'un Frere, et son honneur blessé
Sont les moindres des soins, dont vous estes pressé.
Cette soif de regner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt Rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'Empire en vos mains confiez,
Cruel, c'est à ces Dieux que vous sacrifiez ;
Et loin de repousser le coup qu'on vous prepare,
Vous voulez vous en faire un merite barbare.
Trop jaloux d'un pouvoir, qu'on peut vous envier
De vostre propre sang vous courez le païer,
Et voulez par ce prix épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer vostre place.
Est-ce donc estre Pere? Ah ! toute ma raison
Cede à la cruauté de cette trahison.
Un Prestre environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma Fille une main criminelle ?
Déchirera son sein ? Et d'un œil curieux
Dans son cœur palpitant consultera les Dieux ?
Et moy, qui l'amenay triomphante, adorée,
Je m'en retourneray, seule, et désespérée ?
Je verray les chemins encor tout parfumez
Des fleurs, dont sous ses pas on les avoit semez?
Non, je ne l'auray point amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher.
De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher.
Aussi barbare Epoux qu'impitoyable Pere,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa Mere.

Et vous rentrez, ma Fille, et du moins à mes lois
Obeïssez encor pour la derniere fois.

SCENE V.

AGAMEMNON, *seul.*

A de moindres fureurs je n'ay pas dû m'attendre.
Voila, voila les cris que je craignois d'entendre.
Heureux, si dans le trouble, où flottent mes esprits,
Je n'avois toutefois à craindre que ses cris !
Helas ! En m'imposant une loy si severe,
Grands Dieux ! me deviez-vous laisser un cœur de Pere?

SCENE VI.

ACHILLE, AGAMEMNON.

ACHILLE.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moy,
Seigneur, je l'ay jugé trop peu digne de foy.
On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'huy par vostre ordre Iphigenie expire,
Que vous même, étouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de vostre main.
On dit que sous mon nom à l'Autel appellée,
Je ne l'y conduisois que pour estre immolée,
Et que d'un faux hymen nous abusant tous deux,
Vous vouliez me charger d'un employ si honteux.
Qu'en dites-vous, Seigneur? Que faut-il que j'en pense?
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rens point conte de mes desseins :
Ma Fille ignore encor mes ordres souverains ;
Et quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort, j'en instruiray l'Armée.

ACHILLE.

Ah ! je sçay trop le sort que vous luy reservez.

AGAMEMNON.

Pourquoy le demander, puis que vous le sçavez?

ACHILLE.

Pourquoy je le demande? O Ciel ! le puis-je croire,
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire?
Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux,
Je vous laisse immoler vostre Fille à mes yeux?
Que ma foy, mon amour, mon honneur y consente?

AGAMEMNON.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menassante,
Oubliez-vous icy qui vous interrogez?

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime, et qui vous outragez?

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé du soin de ma Famille?
Ne pourray-je sans vous, disposer de ma Fille?
Ne suis-je plus son Pere? Estes-vous son Epoux?
Et ne peut-elle...

ACHILLE.

Non, elle n'est plus à vous.
On ne m'abuse point par des promesses vaines.

Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon sort unir tous ses momens,
Je deffendray mes droits fondez sur vos sermens.
Et n'est-ce pas pour moy que vous l'avez mandée?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux Dieux qui me l'ont demandée,
Accusez et Calchas et le Camp tout entier,
Ulysse, Menelas, et vous tout le premier.

ACHILLE.

Moy!

AGAMEMNON.

Vous, qui de l'Asie embrassant la conqueste,
Querellez tous les jours le Ciel qui vous arreste ;
Vous, qui vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le Camp répandu vos fureurs.
Mon cœur pour la sauver vous ouvroit une voye.
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troye.
Je vous fermois le champ, où vous voulez courir.
Vous le voulez, partez, sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juste Ciel ! Puis-je entendre et souffrir ce langage?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoûte l'outrage?
Moy, je voulois partir aux dépens de ses jours?
Et que m'a fait à moy cette Troye où je cours?
Au pié de ses rempars quel interest m'appelle?
Pour qui, sourd à la voix d'une Mere immortelle,
Et d'un Pere éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur Fils?
Jamais Vaisseaux partis des Rives du Scamandre
Aux champs Thessaliens oserent-ils descendre?

Et jamais dans Larisse un lâche Ravisseur
Me vint-il enlever ou ma Femme, ou ma Sœur?
Qu'ay-je à me plaindre? Où sont les pertes que j'ay faites?
Je n'y vais que pour vous, Barbare que vous estes,
Pour vous, à qui des Grecs moy seul je ne doy rien,
Vous, que j'ay fait nommer et leur Chef, et le mien,
Vous que mon bras vengeoit dans Lesbos enflâmée,
Avant que vous eussiez assemblé vostre Armée.
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous?
Ne courons-nous pas rendre Helene à son Epoux?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moy-même,
Je me laisse ravir une Epouse que j'aime?
Seul d'un honteux affront vostre Frere blessé
A-t-il droit de venger son amour offensé?
Vostre Fille me plût, je prétendis luy plaire,
Elle est de mes sermens seule Dépositaire.
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
Ma foy lui promit tout, et rien à Menelas.
Qu'il poursuive, s'il veut, son Epouse enlevée,
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée
Je ne connoy Priam, Helene, ni Pâris,
Je voulois vostre Fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc. Retournez dans vostre Thessalie.
Moy-mesme je vous rens le serment qui vous lie.
Assez d'autres viendront à mes ordres soûmis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis,
Et par d'heureux exploits forçant la Destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevoy vos mépris, et juge à vos discours
Combien j'acheterois vos superbes secours.
De la Grece déja vous vous rendez l'Arbitre,
Ses Rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre.

Fier de vostre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois
Un bienfait reproché tint toûjours lieu d'offense.
Je veux moins de valeur, et plus d'obeïssance.
Fuyez. Je ne crains point vostre impuissant courroux.
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE.

Rendez grace au seul nœud qui retient ma colere.
D'Iphigenie encor je respecte le Pere.
Peut-estre sans ce nom, le Chef de tant de Rois
M'auroit osé braver pour la derniere fois.
Je ne dis plus qu'un mot, c'est à vous de m'entendre
J'ay vostre Fille ensemble, et ma Gloire à défendre.
Pour aller jusqu'au cœur, que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

SCENE VII.

AGAMEMNON, *seul.*

Et voilà ce qui rend sa perte inévitable.
Ma Fille toute seule estoit plus redoutable,
Ton insolent amour, qui croit m'épouvanter,
Vient de haster le coup que tu veux arrester.
Ne délibérons plus. Bravons sa violence.
Ma gloire interessée emporte la balance.
Achille menaçant détermine mon cœur.
Ma pitié sembleroit un effet de ma peur.
Holà, Gardes, à moy !

SCENE VIII.

AGAMEMNON, EURYBATE, Gardes.

EURYBATE.

Seigneur.

AGAMEMNON.

Que vais-je faire?
Puis-je leur prononcer cet ordre sanguinaire?
Cruel ! à quel combat faut-il te preparer?
Quel est cet ennemi que tu leur vas livrer?
Une Mere m'attend, une Mere intrepide
Qui defendra son sang contre un Pere homicide.
Je verray mes Soldats, moins barbares que moy,
Respecter dans ses bras la Fille de leur Roy.
Achille nous menace, Achille nous méprise.
Mais ma Fille en est-elle à mes loix moins soûmise?
Ma Fille, de l'Autel cherchant à s'échapper,
Gemit-elle du coup dont je la veux frapper?
Que dis-je? Que pretend mon sacrilege zele?
Quels vœux en l'immolant formeray-je sur elle?
Quelques prix glorieux qui me soient proposez,
Quels lauriers me plairont de son sang arrosez?
Je veux fléchir des Dieux la puissance suprême.
Ah ! quels Dieux me seroient plus cruels que moy-même?
Non, je ne puis. Cedons au sang, à l'amitié,
Et ne rougissons plus d'une juste pitié.
Qu'elle vive. Mais quoy ! peu jaloux de ma gloire,
Dois-je au superbe Achille accorder la victoire?
Son témeraire orgueil, que je vais redoubler,

Croira que je luy cede et qu'il m'a fait trembler.
De quel frivole soin mon esprit s'embarrasse !
Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace?
Que ma Fille à ses yeux soit un sujet d'ennuy.
Il l'aime. Elle vivra pour un autre que luy.
Eurybate, appellez la Princesse, la Reine.
Qu'elles ne craignent point.

SCENE IX.

AGAMEMNON, GARDES.

AGAMEMNON.

Grands Dieux, si vostre haine
Persevere à vouloir l'arracher de mes mains,
Que peuvent devant vous tous les foibles humains?
Loin de la secourir, mon amitié l'opprime,
Je le sçay. Mais, grands Dieux, une telle Victime
Vaut bien, que confirmant vos rigoureuses loix,
Vous me la demandiez une seconde fois.

SCENE X.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGENIE,
ERIPHILE, EURYBATE, DORIS, GARDES.

AGAMEMNON.

Allez, Madame, allez, prenez soin de sa vie.
Je vous rens vostre Fille, et je vous la confie.

Loin de ces lieux cruels precipitez ses pas.
Mes Gardes vous suivront, commandez par Arcas.
Je veux bien excuser son heureuse imprudence.
Tout depend du secret et de la diligence.
Ulysse ni Calchas n'ont point encor parlé.
Gardez que ce depart ne leur soit revelé.
Cachez bien vostre Fille, et que tout le Camp croye
Que je la retiens seule, et que je vous renvoye.
Fuyez. Puissent les Dieux, de mes larmes contens,
A mes tristes regards ne l'offrir de long-temps !
Gardes, suivez la Reine.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! Seigneur !

IPHIGÉNIE.

Ah ! mon Pere !

AGAMEMNON.

Prévenez de Calchas l'empressement severe.
Fuyez, vous dis-je. Et moy, pour vous favoriser,
Par de feintes raisons je m'en vais l'abuser ;
Je vais faire suspendre une pompe funeste,
Et de ce jour au moins luy demander le reste.

SCENE XI.

ERIPHILE, DORIS.

ERIPHILE.

Sui-moy. Ce n'est pas là, Doris, nostre chemin.

DORIS.

Vous ne les suivez pas?

ERIPHILE.

Ah ! je succombe enfin.
Je reconnois l'effet des tendresses d'Achille.
Je n'emporteray point une rage inutile.
Plus de raisons. Il faut ou la perdre, ou perir.
Vien, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir.

FIN DU QUATRIÉME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIÈRE

IPHIGENIE, ÆGINE.

IPHIGENIE.

CESSE de m'arrester. Va, retourne à ma Mere,
Ægine, il faut des Dieux appaiser la colere.
Pour ce sang malheureux qu'on veut leur dérober,
Regarde quel orage est tout prest à tomber.
Considere l'état où la Reine est réduite.
Voy comme tout le Camp s'oppose à nostre fuite ;
Avec quelle insolence ils ont de toutes parts
Fait briller à nos yeux la pointe de leurs dards.
Nos Gardes repoussez, la Reine évanouïe...
Ah ! c'est trop l'exposer, souffre que je la fuye ;
Et sans attendre icy ses secours impuissans,
Laisse-moy profiter du trouble de ses sens.
Mon Pere mesme, helas ! puisqu'il faut te le dire,
Mon Pere en me sauvant ordonne que j'expire.

ÆGINE.

Luy, Madame? Quoy donc? Qu'est-ce qui s'est passé?

IPHIGENIE.

Achille, trop ardent, l'a peut-estre offensé.
Mais le Roy, qui le hait, veut que je le haïsse.

Il ordonne à mon cœur cet affreux sacrifice.
Il m'a fait par Arcas expliquer ses souhaits,
Ægine, il me defend de luy parler jamais.

ÆGINE.

Ah, Madame !

IPHIGENIE.

Ah sentence ! ah rigueur inouïe !
Dieux plus doux, vous n'avez demandé que ma vie.
Mourons, obeïssons. Mais qu'est-ce que je voy !
Dieux ! Achille ?

SCENE II.

ACHILLE, IPHIGENIE.

ACHILLE.

Venez, Madame, suivez-moy.
Ne craignez ni les cris ni la foule impuissante
D'un peuple qui se presse autour de cette Tente.
Paroissez. Et bien-tost, sans attendre mes coups,
Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.
Patrocle et quelques Chefs qui marchent à ma suite
De mes Thessaliens vous amenent l'élite.
Tout le reste, assemblé prés de mon étendart,
Vous offre de ses rangs l'invincible rempart.
A vos persecuteurs opposons cet azile.
Qu'ils viennent vous chercher sous les Tentes d'Achille.
Quoy ! Madame ! Est-ce ainsi que vous me secondez ?
Ce n'est que par des pleurs que vous me répondez.

Vous fiez-vous encore à de si foibles armes?
Hastons-nous. Vostre Pere a déja vû vos larmes.

IPHIGENIE.

Je le sçay bien, Seigneur. Aussi tout mon espoir
N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.

ACHILLE.

Vous, mourir? Ah ! cessez de tenir ce langage.
Songez-vous quel serment vous et moy nous engage?
Songez-vous (pour trancher d'inutiles discours)
Que le bonheur d'Achille est fondé sur vos jours?

IPHIGENIE.

Le Ciel n'a point aux jours de cette Infortunée,
Attaché le bonheur de vostre destinée.
Nostre amour nous trompoit. Et les arrests du Sort
Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.
Songez, Seigneur, songez à ces moissons de gloire
Qu'à vos vaillantes mains presente la Victoire.
Ce Champ si glorieux, où vous aspirez tous,
Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous.
Telle est la loi des Dieux à mon Pere dictée.
En vain sourd à Calchas il l'avoit rejettée,
Par la bouche des Grecs contre moy conjurez,
Leurs ordres eternels se sont trop declarez.
Partez. A vos honneurs j'apporte trop d'obstacles.
Vous-mesme, dégagez la foy de vos Oracles,
Signalez ce Heros à la Grece promis,
Tournez vostre douleur contre ses Ennemis.
Déja Priam pâlit. Déja Troye en alarmes
Redoute mon bûcher et fremit de vos larmes.
Allez, et dans ses murs vuides de Citoyens,
Faites pleurer ma mort aux Veuves des Troyens.

Je meurs dans cet espoir satisfaite et tranquille.
Si je n'ay pas vécu la Compagne d'Achille,
J'espere que du moins un heureux Avenir,
A vos faits immortels joindra mon souvenir,
Et qu'un jour mon trépas, source de vostre gloire,
Ouvrira le recit d'une si belle Histoire.
Adieu, Prince, vivez, digne race des Dieux.

ACHILLE.

Non, je ne reçoy point vos funestes adieux.
En vain, par ce discours, vostre cruelle adresse
Veut servir vostre Pere, et tromper ma tendresse ;
En vain vous pretendez, obstinée à mourir,
Interesser ma gloire à vous laisser perir.
Ces moissons de lauriers, ces honneurs, ces conquestes,
Ma main, en vous servant, les trouve toutes prestes.
Et qui de ma faveur se voudroit honorer,
Si mon hymen prochain ne peut vous assurer?
Ma gloire, mon amour, vous ordonnent de vivre.
Venez, Madame, il faut les en croire, et me suivre.

IPHIGENIE.

Qui moy? Que contre un Pere osant me revolter,
Je merite la mort, que j'irois éviter?
Où seroit le respect? Et ce devoir suprême.....

ACHILLE.

Vous suivrez un Epoux avoüé par luy-même.
C'est un titre qu'en vain il pretend me voler ;
Ne fait-il des sermens que pour les violer?
Vous-mesme, que retient un devoir si severe,
Quand il vous donne à moy, n'est-il point vostre Pere?
Suivez-vous seulement ses ordres absolus
Quand il cesse de l'estre, et ne vous connoist plus?
Enfin c'est trop tarder, ma Princesse, et ma crainte...

IPHIGENIE.

Quoy ! Seigneur ! vous iriez jusques à la contrainte?
D'un coupable transport écoutant la chaleur,
Vous pourriez ajoûter ce comble à mon malheur?
Ma gloire vous seroit moins chere que ma vie.
Ah, Seigneur ! épargnez la triste Iphigenie.
Asservie à des loix que j'ay dû respecter,
C'est déja trop pour moy que de vous écouter.
Ne portez pas plus loin vostre injuste victoire,
Ou par mes propres mains immolée à ma gloire,
Je sçauray m'affranchir dans ces extrémitez,
Du secours dangereux que vous me presentez.

ACHILLE.

Hé bien ! N'en parlons plus. Obeïssez, Cruelle,
Et chercher une mort qui vous semble si belle.
Portez à vostre Pere un cœur, où j'entrevoy
Moins de respect pour luy, que de haine pour moy.
Une juste fureur s'empare de mon ame.
Vous allez à l'Autel, et moy j'y cours, Madame.
Si de sang et de morts le Ciel est affamé,
Jamais de plus de sang ses Autels n'ont fumé.
A mon aveugle amour tout sera legitime.
Le Prestre deviendra la premiere Victime.
Le bûcher par mes mains détruit et renversé,
Dans le sang des bourreaux nagera dispersé.
Et si, dans les horreurs de ce desordre extrême
Vostre Pere frappé tombe, et perit luy-même,
Alors de vos respects voyant les tristes fruits,
Reconnoissez les coups que vous aurez conduits.

IPHIGENIE.

Ah Seigneur ! ah ! Cruel !... Mais il fuit, il m'échappe.
O toy, qui veux ma mort, me voila seule, frappe,

Termine, juste Ciel, ma vie, et mon effroy,
Et lance icy des traits, qui n'accablent que moy.

SCENE III.

CLYTEMNESTRE, IPHIGENIE, ÆGINE, EURYBATE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Ouy, je la défendray contre toute l'Armée.
Lâches, vous trahissez vostre Reine opprimée !

EURYBATE.

Non, Madame, il suffit que vous me commandiez :
Vous nous verrez combattre, et mourir à vos piez.
Mais de nos foibles mains, que pouvez-vous attendre ?
Contre tant d'Ennemis, qui vous pourra défendre ?
Ce n'est plus un vain Peuple en desordre assemblé,
C'est d'un zele fatal tout le Camp aveuglé.
Plus de pitié. Calchas seul regne, seul commande :
La Pieté severe exige son offrande.
Le Roy, de son pouvoir se voit déposseder,
Et luy-mesme au Torrent nous contraint de ceder.
Achille à qui tout cede, Achille à cet orage
Voudroit luy-mesme en vain opposer son courage
Que fera-t-il, Madame ? Et qui peut dissiper
Tous les flots d'ennemis prests à l'envelopper ?

CLYTEMNESTRE.

Qu'ils viennent donc sur moy prouver leur zele impie
Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie.

La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds
Dont mes bras vont nous joindre, et lier toutes deux
Mon corps sera plûtost separé de mon ame
Que je souffre jamais... Ah ! ma fille !

IPHIGENIE.

Ah ! Madame !
Sous quel Astre cruel avez-vous mis au jour
Le malheureux Objet d'une si tendre amour ?
Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes ?
Vous avez à combattre et les Dieux et les Hommes.
Contre un Peuple en fureur vous exposerez-vous ?
N'allez point, dans un Camp rebelle à vostre Epoux,
Seule à me retenir vainement obstinée,
Par des Soldats peut-estre indignement traînée,
Presenter, pour tout fruit d'un déplorable effort,
Un spectacle à mes yeux, plus cruel que la mort.
Allez. Laisser aux Grecs achever leur ouvrage,
Et quittez pour jamais un malheureux Rivage.
Du Bucher, qui m'attend, trop voisin de ces lieux,
La flâme de trop prés viendroit frapper vos yeux.
Sur tout, si vous m'aimez, par cet amour de Mere,
Ne reprochez jamais mon trépas à mon Pere.

CLYTEMNESTRE.

Luy ! par qui vostre cœur à Calchas presenté...

IPHIGENIE.

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté ?

CLYTEMNESTRE.

Par quelle trahison le Cruel m'a deceuë !

IPHIGENIE.

Il me cedoit aux Dieux, dont il m'avoit receuë.
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux.
De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds
Vos yeux me reverront dans Oreste mon Frere.
Puisse-t-il estre, helas ! moins funeste à sa Mere !
D'un Peuple impatient vous entendez la voix.
Daignez m'ouvrir vos bras pour la derniere fois.
Madame, et, rappellant vostre vertu sublime...
Eurybate, à l'Autel conduisez la Victime.

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! vous n'irez pas seule, et je ne prétens pas...
Mais on se jette en foule au devant de mes pas.
Perfides, contentez votre soif sanguinaire.

ÆGINE.

Où courez-vous, Madame, et que voulez-vous faire?

CLYTEMNESTRE.

Helas ! je me consume en impuissans efforts,
Et rentre au trouble affreux dont à peine je sors.
Mourray-je tant de fois sans sortir de la vie?

ÆGINE.

Ah ! Sçavez-vous le crime, et qui vous a trahie,
Madame? Sçavez-vous quel Serpent inhumain

Iphigenie avoit retiré dans son sein?
Eriphile en ces lieux par vous-mesme conduite,
A seule à tous les Grecs revelé vostre fuite.

CLYTEMNESTRE.

O Monstre, que Megere en ses flancs a porté !
Monstre ! que dans nos bras les Enfers ont jetté !
Quoy ! tu ne mourras point? Quoy ! pour punir son crime...
Mais où va ma douleur chercher une Victime?
Quoy ! pour noyer les Grecs et leurs mille Vaisseaux,
Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux?
Quoy ! lorsque les chassant du Port qui les recele,
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,
Les Vents, les mesmes Vents, si long-temps accusez,
Ne te couvriront pas de ses Vaisseaux brisez?
Et toy, Soleil, et toy, qui dans cette contrée
Reconnois l'heritier, et le vray Fils d'Atrée,
Toy, qui n'osas du Pere éclairer le Festin,
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin.
Mais cependant, O Ciel ! O Mere infortunée !
De festons odieux ma Fille couronnée
Tend la gorge aux cousteaux, par son Pere apprestez !
Calchas va dans son sang... Barbares ! arrestez :
C'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre.
J'entens gronder la foudre, et sens trembler la terre.
Un Dieu vengeur, un Dieu fait retentir ces coups.

SCENE V.

CLYLEMNESTRE, ÆGINE, ARCAS, GARDES.

ARCAS.

N'en doutez point, Madame. Un Dieu combat pour vous.
Achille en ce moment exauce vos prieres.

Il a brisé des Grecs les trop foibles barrieres.
Achille est à l'Autel. Calchas est éperdu.
Le fatal sacrifice est encor suspendu.
On se menasse, on court, l'air gemit, le fer brille.
Achille fait ranger autour de vostre Fille
Tous ses Amis, pour luy prests à se dévouer.
Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer,
Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il présage,
Ou pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage.
Venez, puis qu'il se taist, venez, par vos discours
De vostre Défenseur appuyer le secours ;
Luy-mesme de sa main de sang toute fumante
Il veut entre vos bras remettre son Amante.
Luy-mesme il m'a chargé de conduire vos pas :
Ne craignez rien.

CLYTEMNESTRE.

Moy, craindre ! Ah ! Courons, cher Arcas.
Le plus affreux peril n'a rien dont je pâlisse.
J'iray par tout. Mais, Dieux ! Ne vois-je pas Ulysse?
C'est luy. Ma Fille est morte! Arcas, il n'est plus temps.

SCENE DERNIERE.

ULYSSE, CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE, GARDES.

ULYSSE.

Non, vostre Fille vit, et les Dieux sont contens[1].
Rassurez-vous. Le Ciel a voulu vous la rendre.

CLYTEMNESTRE.

Elle vit ! Et c'est vous qui venez me l'apprendre !

ULYSSE.

Ouy, c'est moy, qui long-temps contre-elle et contre vous
Ay crû devoir, Madame, affermir vostre Epoux,
Moy, qui jaloux tantost de l'honneur de nos armes
Par d'austeres conseils ay fait couler vos larmes,
Et qui viens, puis qu'enfin le Ciel est appaisé,
Reparer tout l'ennuy que je vous ay causé.

CLYTEMNESTRE.

Ma Fille ! Ah ! Prince ! O Ciel ! je demeure éperduë.
Quel miracle, Seigneur, quel Dieu me l'a renduë?

ULYSSE.

Vous m'en voyez moy-mesme en cet heureux moment
Saisi d'horreur[1], de joye, et de ravissement.
Jamais jour n'a paru si mortel à la Grece.
Déja de tout le Camp la Discorde maistresse
Avoit sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux vostre Fille allarmée
Voyoit pour elle Achille, et contre elle l'Armée.
Mais quoique seul pour elle, Achille furieux
Epouvantoit l'Armée, et partageoit les Dieux.
Déja de traits en l'air s'élevoit un nuage,
Déja couloit le sang prémices du carnage.
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil herissé,
Terrible, et plein du Dieu, qui l'agitoit sans doute.
Vous Achille, a-t-il dit, *et vous Grecs, qu'on m'écoute*
Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix
M'explique son Oracle et m'instruit de son choix.
Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigenie,
Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.

Thesée avec Helene uni secrettement,
Fit succeder l'hymen à son enlevement.
Une Fille en sortit, que sa Mere a celée.
Du nom d'Iphigenie elle fut appellée.
Je vis moy-mesme alors ce fruit de leurs amours.
D'un sinistre avenir je menassay ses jours.
Sous un nom emprunté sa noire destinée
Et ses propres fureurs icy l'ont amenée.
Elle me voit, m'entend, elle est devant vos yeux,
Et c'est elle, en un mot, que demandent les Dieux.
Ainsi parle Calchas. Tout le Camp immobile
L'écoute avec frayeur, et regarde Eriphile.
Elle estoit à l'Autel, et peut-estre en son cœur
Du fatal sacrifice accusoit la lenteur.
Elle-mesme tantost, d'une course subite
Estoit venuë aux Grecs annoncer vostre fuite.
On admire en secret sa naissance, et son sort.
Mais puis que Troye enfin est le prix de sa mort
L'Armée à haute voix se declare contre elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déja pour la saisir Calchas leve le bras.
Arreste, a-t-elle dit, *et ne m'approche pas.*
Le sang de ces Heros dont tu me fais descendre,
Sans tes profanes mains sçaura bien se répandre.
Furieuse elle vole, et sur l'Autel prochain
Prend le sacré cousteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les Dieux font sur l'Autel entendre le tonnerre,
Les Vents agitent l'air d'heureux fremissemens,
Et la Mer leur répond par ses mugissemens.
La Rive au loin gemit, blanchissante d'écume.
La flâme du Bûcher d'elle-mesme s'allume.
Le Ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur, qui nous rassure tous[1].

Le Soldat estonné dit que dans une nuë
Jusque sur le bucher Diane est descenduë,
Et croit que s'élevant au travers de ses feux,
Elle portoit au ciel nostre encens et nos vœux.
Tout s'empresse, tout part. La seule Iphigenie,
Dans ce commun bonheur pleure son Ennemie.
Des mains d'Agamemnon venez la recevoir ;
Venez, Achille et luy brûlans de vous revoir,
Madame, et desormais tous deux d'intelligence,
Sont prests à confirmer leur auguste Alliance.

CLYTEMNESTRE.

Par quel prix, quel encens, ô Ciel, puis-je jamais
Recompenser Achille, et payer tes bienfaits !

FIN.

NOTICES, NOTES

ET VARIANTES

DU

TOME III.

BAJAZET.

NOTICE.

DES *tragédies de Racine, c'est là sans doute celle qui tient le plus à la circonstance. Il en reçut l'anecdote, comme il le dit dans ses préfaces, du chevalier de Nantouillet. Celui-ci l'avait recueillie de la bouche même du comte de Cezy, ambassadeur à Constantinople entre* 1631 *et* 1640. *Le sujet entrait trop dans l'esprit et la manière de l'écrivain pour ne le point séduire. Il en fit* — Les Plaideurs *à part quant au sujet,* — *sa seule pièce « moderne » et ne devant rien à l'antiquité. Et il put y donner ainsi sa mesure.*

Il est remarquable en effet qu'ici où l'histoire se borne à indiquer en deux mots l'événement et où l'auteur devait tout tirer de soi, des jeux de l'amour se poursuivent dans leur subtilité, leur démence, leurs conséquences entières et aboutissent à cette « sanglante tuerie » qui avait trop sa raison d'être quoi que dise Mme de Sévigné. La nation et le milieu, des Turcs et un sérail, quel champ fut-il jamais plus favorable aux déchaînements et aux ravages de la passion? Et cette passion on la voit bien, après avoir suivi sans contrainte sa course fatale, aller à ce terme qui lui semble naturel, la mort.

Tout en restant dans le général et atteignant au plus profond de l'humain, Racine ne manque pas de se documenter et de se justifier sur le détail. Il cite ses sources et ses références, une Histoire de l'empire ottoman de Ricaut traduite de l'anglais par Briot et parue chez Cramoisy tout récemment, en 1670. *Il est d'accord avec Mézeray, il consulte Jean de la Haye, successeur de M. de Cezy. Il prend souci des coutumes... et des costumes. Un point surprend. Le sujet, dit-il, n'est « encore dans aucune histoire imprimée... » Pourtant, dès* 1656, *Segrais, dans la sixième de ses* Nouvelles Françaises, *et sous ce titre,* Floridon, *traitait des amours de Bajazet avec la sultane Validé, mère d'Amurat, et une esclave, cette même Floridon, ainsi que de la mort de ce prince. Racine, dans l'exécution, garde tous les avantages, mais enfin son thème reste analogue et il paraît bien extraordinaire qu'il ait pu ignorer Segrais. Celui-ci a-t-il de son côté tiré parti des récits de l'ancien ambassadeur? Faut-il admettre que Racine n'a pas cru avoir à parler de lui plus que d'autres auteurs de « turqueries », de Mairet ou de Dalibray et de leur* Soliman, *de Desmares et de sa* Roxelane (1643), *de Magnon* (Le Grand Tamerlan et Bajazet, 1643), *de Tristan l'Hermite et de son* Osman (1656)? *Tout ceci serait assez curieux à élucider si l'on en avait les moyens... Ajoutons encore que d'aucuns voulurent voir dans* Bajazet *un ressouvenir des amours de Monaldeschi et de la reine Christine ou des allusions à Mlle de Bouteville qui fut l'Atalide de Mlle du Vigean auprès du grand Condé*[1].

Les adversaires, malgré l'attention qu'on mettait à ne les point choquer par un défaut de « couleur locale », renouvelèrent leurs éternels reproches. Ils dirent encore que ces Turcs étaient trop Français. Ils en appelèrent à Corneille.

1. *Dans une note de Racine jeune sur une lecture de Plutarque, on trouve une allusion à Christine et une autre à Condé.*

« *Prenez-y garde* », *disait celui-ci,* « *il n'y a pas un seul personnage dans le* Bajazet *qui ait les sentiments qu'il doit avoir et que l'on a à Constantinople ; ils ont tous, sous un habit turc, le sentiment qu'on a au milieu de la France.* » *Et Segrais, auprès de qui il s'épanchait ainsi, concluait :* « *Il avait raison et l'on ne voit pas cela dans Corneille, le Romain y parle comme un Romain, le Grec comme un Grec, l'Indien comme un Indien et l'Espagnol comme un Espagnol.* » *Cette insistance et cette incompréhension nous étonnent... Il s'était établi chez Corneille un certain poncif du héros à quoi les contemporains avaient fini par s'accoutumer et ils souffraient mal que les passions consentissent à s'exprimer dans la langue de chaque jour et parussent ainsi contredire la vérité historique.*

Cette opposition n'empêcha pas le succès d'être considérable. Mme de Sévigné le constate et s'en scandalise presque. Elle-même s'abandonne toute à son plaisir, la première fois qu'elle voit la pièce et ne se reprend qu'après. Elle avait d'abord égalé Bajazet *à l'*Andromaque. *Elle devint tout à fait injuste. Elle déclara ce personnage de Bajazet* « *glacé* », *les mœurs des Turcs* « *mal observées* », *et elle remit la tragédie au-dessous d'*Alexandre. *Elle avait grandi dans le culte de Corneille et n'admettait rien qui obscurcit cette gloire. Comment, toutefois, l'esprit de parti et le misonéisme des années purent-ils à ce point aveugler une femme, une telle femme*[1] *?*

Bajazet *vit la scène dans les premiers jours de janvier* 1672, *sans doute le* 5. *Il y a quelques doutes sur la distribution. Champmeslé, non Brécourt, joua Bajazet, La Fleur, Acomat. Qu'elles qu'aient été les intentions premières de Racine, ce furent Mlle Champmeslé et Mlle d'Ennebaut qui*

1. *Notons pour tout dire que dans sa fameuse lettre du* 16 *mars* 1672, *elle s'autorise de Despréaux. Mais qu'a dit au juste Despréaux ?*

parurent respectivement, peut-être dans Roxane, et dans Atalide. Car aucun texte explicite ne permet d'affirmer qu'il ne faille pas consentir sur ce dernier point à un chassé-croisé. Mlles Brecourt et Poisson étaient les confidentes.

La brochure parut en cette même année 1672 *chez Pierre Le Monnier. Elle était précédée des quelques lignes de préface que l'on verra ci-après.*

On sait que Voltaire amenda son admiration pour Bajazet des mêmes réserves qu'avait faites Corneille. On prétend aussi, sans autre preuve que le Boloena, *que Boileau en trouvait « la versification négligée ». La pièce, la plus « dramatique » — au sens populaire que nous donnons à ce mot — des tragédies de Racine, fut toujours reprise avec succès. Ce fut, dit Dangeau,» la première comédie sérieuse que Madame la duchesse de Bourgogne ait vue ». Baron joua le rôle d'Acomat et Mlle Lecouvreur celui de Roxane dans l'été de* 1721. *Mlle Clairon, d'après Marmontel, commença, incarnant cette même Roxane, la réforme du costume. Les demoiselles Sainval se distinguèrent dans les deux rôles de femmes. Rachel, en* 1838, *après avoir faibli à une première représentation trouva dans le rôle de la sultane un triomphe qu'elle maintint par un constant travail. Tout récemment, en* 1927, *les comédiens amateurs de la* Petite Scène *montaient* Bajazet *dans un décor ingénieux de M. de Courville et Mme Rivain y jouait Atalide avec une intelligence où plus d'une actrice professionnelle aurait trouvé des leçons.*

PRÉFACE

de l'Édition de 1672.

Quoy que le sujet de cette Tragédie ne soit encore dans aucune Histoire imprimée, il est pourtant très véritable. C'est une aventure arrivée dans le Serrail, il n'y a pas plus de trente ans. Monsieur le Comte de Césy estoit alors Ambassadeur à Constantinople. Il fut instruit de toutes les particularités de la mort de Bajazet ; et il y a quantité de Personnes à la Cour qui se souviennent de les luy avoir entendu conter, lorsqu'il fut de retour en France. Monsieur le Chevalier de Nantoüillet est du nombre de ces personnes. Et c'est à luy que je suis redevable de cette histoire, et mesme du dessein que j'ay pris d'en faire une Tragédie. J'ay esté obligé pour cela de changer quelques circonstances. Mais comme ce changement n'est pas fort considerable, je ne pense pas aussi qu'il soit nécessaire de le marquer au Lecteur. La principale chose à quoy je me suis attaché, ç'a esté de ne rien changer ny aux mœurs, ni aux coustumes de la Nation. Et j'ay pris soin de ne rien avancer qui ne fust conforme à l'Histoire des Turcs, et à la nouvelle Relation de l'Empire Ottoman, que l'on a traduite de l'Anglais. Surtout je dois beaucoup aux avis de Monsieur de la Haye, qui a eu la bonté de m'éclaircir sur toutes les difficultez que je luy ay proposées.

DEUXIÈME PRÉFACE.

Cette seconde préface, semblable à celle que nous avons placée en tête de la tragédie, finit dans les éditions antérieures à 1687 *par le passage suivant que Racine a supprimé :*

Je me suis attaché à bien exprimer dans ma Tragédie ce que nous sçavons des mœurs et des maximes des Turcs. Quelques gens ont dit que mes Héroïnes étaient trop sçavantes en amour et trop délicates pour des Femmes nées parmi des peuples qui passent icy pour Barbares. Mais sans parler de tout ce qu'on lit dans les relations des Voyageurs, il me semble qu'il suffit de dire que la Scène est dans le Serrail. En effet y a-t-il une Cour au monde où la jalousie et l'amour doivent estre si bien connuës que dans un lieu où tant de Rivales sont enfermées ensemble, et où toutes ces Femmes n'ont point d'autre étude, dans une eternelle oisiveté que d'apprendre à plaire et à se faire aimer? Les Hommes vrai-semblablement n'y aiment pas avec la mesme délicatesse. Aussi ai-je pris soin de mettre une grande difference entre la passion de Bajazet, et les tendresses de ses Amantes. Il garde au milieu de son amour la férocité de la Nation. Et si l'on trouve estrange qu'il consente plûtost de mourir,

qu'abandonner ce qu'il aime, et d'épouser ce qu'il n'aime pas, il ne faut que lire l'Histoire des Turcs, on verra par tout le mépris qu'ils font de la vie, on verra en plusieurs endroits à quel excès ils portent les passions, et ce que la simple amitié est capable de leur faire faire. Témoin un des Fils de Soliman, qui se tua lui-mesme sur le corps de son Frère aîné qu'il aimoit tendrement, et que l'on avait fait mourir pour lui assurer l'Empire.

NOTES ET VARIANTES.

Page 7.

1. Il s'agit de Murad IV (ou Amurat) et de Bagdad, dont la prise par Amurat eut lieu le 25 décembre 1638. Voir dans la notice de MESNARD toute la discussion, d'ailleurs assez peu utile, instituée sur la valeur historique de Bajazet. (T. II, pages 456 et suiv.)

Page 8.

1. « Le respect est plus grand, de loin. » (TACITE, *Annales*, I, 47).

Page 9.

1. *Les Perses.*

2. La préface, avant 1687, comportait un développement que nous reproduisons ci-dessus.

Page 16.

1. Voici un raffinement tout racinien : Roxane devenant amoureuse de Bajazet sans le voir.

Page 17.

1. Les ennuques.

Page 19.

1. C'est-à-dire le mufti et les ulémas.

Page 20.

1. La bannière de Mahomet. D'après Ricaud, cité par Louis Racine, dès qu'elle est arborée, tous les sujets doivent prendre les armes et s'y ranger. On la montrait en cas de danger ou de sédition.

Page 24.

1. D'après le vers de VIRGILE (*Énéide*, II, 354) :

Una solus victis nullam sperare salutem,

déjà traduit par Corneille dans *Le Cid* (I, 2) :

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

Page 28.

1. Bajazet, fait prisonnier par Tamerlan en 1402, avait vu sa femme réduite à l'esclavage par le vainqueur. Pour éviter une pareille honte les empereurs ottomans auraient résolu de ne plus avoir que des concubines.

Page 29.

1. Osman II étranglé par ses janissaires en 1622.

Page 30.

1. Le livre IV de l'*Énéide* qui hantait la mémoire et l'imagination de Racine anime cette fin de scène. (V. vers 333 à 335, — 368 et suiv.)

Page 35.

1. Entendez : ceux qui étaient les plus respectés par le peuple byzantin.

Page 39.

1. *Ce que* pour *de* ce que ou *sur* ce que. L. Racine met sur le compte de « la vivacité du dialogue » cette « petite faute ».

Page 42.

1. Cf. le texte de 1672 pour un exemple de texte resserré et de correction heureuse :

ATALIDE. — *Allez, Seigneur, tentez cette dernière voie.*
BAJAZET. — *He bien! Mais quels discours voulez-vous que j'emploie?*

Page 47.

1. « Reliques » au sens étymologique de « restes ».

Page 53.

1. Variante (1672) :

Oui, je vous ai promis et je m'en souviendray,
Que fidelle à vos soins autant que je vivray,
Mon respect éternel, ma juste complaisance... etc.

Page 55.

1. « Offre » a été jusque-là employé aussi au masculin.

Page 57.

1. « Ils ont beau se cacher ». L'expression constitue bien une phrase indépendante.

Page 62.

1. « La lettre » au sens propre de « l'écriture ».

Page 66.

1. Un des rares cas où Racine ne demande pas à la psychologie pure d'amener la péripétie et où il invente un moyen d'ordre matériel. Le fait est d'autant plus surprenant que, sans cet épisode, l'événement, renforcé encore et tout moral, suivait pareillement son cours. Mais il est plus curieux de remarquer encore dans la nouvelle de Segrais que c'est par un et même par deux billets que la Sultane découvre la trahison de Bajazet. Ce fait et d'autres rapprochements permettent difficilement de croire que Racine ait ignoré cette nouvelle.

Page 67.

1. Roxane suit son idée fixe, sans avoir entendu un mot des avis de sa suivante qui pourtant lui découvrait son sort imminent.

2. Édition 1672-87) :

Tu n'as pas eu besoin de tout ton artifice,
Et (je veux bien te faire encore cette justice)
Toi-même, je m'assure a rougi plus d'un jour
Du peu qu'il t'en coûtait de tromper tant d'amour.

Page 78.

1. « Témoin » au singulier, et le singulier peut se légitimer au sens de « comme témoin ».

Ci-après p. 88, v. 4 : Le singulier « maître » peut se justifier également.

Page 79.

1. Les éditions 1672-87 ajoutent :

Confessant vos bienfaits, reconnaissant vos charmes,
Elle a pour me fléchir employé jusqu'aux larmes;
Toute preste vingt fois à se sacrifier,
Par sa mort, elle-mesme a voulu nous lier.

Page 86.

1. Orcan parlait ainsi dans l'édition de 1672 :

Connoissez, a-t-il dit, l'ordre de vostre maistre,
Perfides, et voyant le sang que j'ai versé,
Voyez ce que m'enjoint son amour offensé.

MITHRIDATE.

NOTICE.

Les curieux désireux de connaître le vrai Mithridate n'ont qu'à se reporter à la thèse que publiait en 1890 *M. Th. Reinach, sous ce titre :* Mithridate Eupator. *Ils y liront les aventures d'un héros barbare mi-asiatique, mi-grec, tantôt s'efforçant de « copier Alexandre », tantôt revenant à ses origines et « détruisant de ses propres mains les villes qu'il a fondées, ambitieux, toujours maître de lui parmi ses excès et plein d'ailleurs de séduction et de courage ». Sa famille était sans doute à son image et c'est de sa fille Pireptine que Valère Maxime dit qu'elle avait une double rangée de dents à chaque mâchoire.*

Moins fidèle encore à l'histoire que la Calprenède, auteur d'une Mort de Mithridate *jouée en* 1637 *et où l'on voit Monime, femme de Pharnace, révoltée par la trahison de son mari, Racine retient de son héros la grandeur, et tente d'esquisser un épisode d'une lutte épique. La mort du Roi, écrit-il, est « l'action » de sa tragédie. Il cite ses autorités, Florus, Plutarque, Dion Cassius et déclare ne s'être donné quelque liberté qu'en rapprochant un peu les événements. Au juste, Mithridate s'était débarrassé de Monime et de Xipharès avant l'époque où les place Racine et si* Mesnard[1] *rapproche*

1. *Notice de* Mithridate, *in fine, T. III.*

la pièce de Nicomède *et la trouve « toute cornélienne » il en dissimule ainsi le principal.*

Il y a bien là l'occasion d'un tableau d'histoire et le talent de l'auteur s'y complaît avec succès. Le véritable sujet reste la peinture d'un vieillard amoureux et c'est à ce propos que s'applique un génie avant tout d'ordre psychologique et moral. Rome, répétons-le, ne sert que de toile de fond[1]. *« L'amour » ajoutions-nous, « fait jusqu'à cette action extérieure d'où on prétendait le bannir et le sujet de* Mithridate *c'est l'amour et non « la mort » de Mithridate. » On connaît l'admirable vers de Properce :* « Sæpe venit magno fœnore tardus amor. » *Cette cendre des amours tardives ne retombe que sur un brasier dévastateur. Mithridate vieilli, mais vigoureux et tout-puissant souffre en proportion de sa force, et c'est naturellement que son mal se tourne en jalousie. Jamais cette triste peine n'a été suivie comme dans ces admirables monologues où l'on voit la tendresse passer à la fureur et la fureur retomber en désespoir.*

Il faut avouer pourtant que le côté historique de la tragédie fait assez d'impression pour qu'on soit tenté de passer à côté du drame authentique. Mithridate *est la pièce des princes et des généraux. Louis XIV l'aurait préférée, et Charles XII, et Eugène de Savoie. Nous nous cherchons nous-mêmes dans le monde et dans les livres. Un simple vieil homme, bien atteint, se tromperait moins sur le sens de ce terrible morceau.*

L'opposition, comme toujours, se répéta. Donneau de Visé dit aigrement qu'il n'était « pas moins permis » à Racine « de changer la vérité des histoires anciennes pour faire un ouvrage agréable, qu'il lui a été d'habiller à la Turque nos amants et nos amantes[2] *». Le succès pourtant fut moins contesté que de coutume par les adversaires.*

---

1. *In notre* Jean Racine, *p.* 100 *et suiv.*
2. Mesnard, *III*, 6-7.

Pourtant Mithridate *voyait le jour peu après* Pulcherie *(novembre* 1672) *et la coïncidence était fâcheuse pour Corneille. Racine, de plus, était reçu à l'Académie Française, le* 12 *janvier* 1673, *un jeudi, la veille peut-être de la première représentation de sa nouvelle tragédie. On n'est pas certain de l'attribution des rôles. Champmeslé dut jouer Pharnace, Brécourt, Xipharès, et Hauteroche, Arbate, La Fleur étant plus certainement Mithridate et Mlle de Champmeslé, Monime. La pièce fut souvent reprise et fort goûtée de la Cour, donnée à Saint-Germain, à Versailles, à Chambord, et notamment, dans un gala, le* 11 *mai* 1680 *à l'occasion du récent mariage du Dauphin, à Saint-Cloud. Dans la suite des temps, Mlle Lecouvreur, et Mlle Clairon surtout s'illustrèrent dans le rôle de Monime, assumé à ses débuts le* 5 *octobre* 1838 *par Mlle Rachel. Baron succéda à La Fleur avec triomphe ; Talma, paraît-il, malgré ses efforts ne put dégeler le public. De nos jours nous avons vu M. Silvain rencontrer dans* Mithridate *un de ses succès de meilleur aloi et nous l'avons entendu prononcer le « j'ai vécu » final de façon à faire courir un frisson de terreur et d'émoi sur la salle.*

La brochure parut cette même année, 1673, *chez Barbin. Il faut croire que Racine soigna particulièrement la versification de cette œuvre et s'y complut. Valincourt en effet, écrivant à d'Olivet. rapporte cette anecdote où on saisit un trait précieux de caractère :*

« Il possédait au supresme degré le talent de la déclamation. C'étoit même assez sa coutume de déclamer ses vers avec feu à mesure qu'il les composoit. Il m'a plusieurs fois conté que pendant qu'il faisoit sa tragédie de *Mithridate,* il alloit tous les matins aux Tuileries où travailloient toutes sortes d'ouvriers et que récitant ses vers à haute voix, sans s'apercevoir seulement qu'il y eut personne dans le jardin, tout à coup il s'y trouva environné de tous les ouvriers. Ils avoient quitté le travail

pour le suivre, le prenant pour un homme qui par désespoir alloit se jeter dans le bassin[1]... »

De quoi nous rendre plus précieux de vieux ombrages.

1. Pellisson et d'Olivet, *Histoire de l'Académie française* (T. II, p. 336).

NOTES ET VARIANTES.

Préface.

Nous jugeons inutile d'imprimer la préface de 1673, que celle-ci reproduit jusqu'aux mots « vers sa fin » (p. 94, l. 17), avec les seules modifications indiquées ci-après.

Page 93.

1. « C'est à sçavoir de Sylla, de Lucullus et de Pompée », supprimé dans la préface de 1673.

2. « Approché » au lieu de « rapproché ».

3. De « En effet » jusqu'à « la vie de ses maîtresses », supprimé.

4. « C'est le dessein que je fais prendre à Mithridate » au lieu de « que je lui fay prendre ».

Page 94.

1. « Pour révolter toute l'armée » au lieu de « pour faire révolter toute l'armée ».

2. « Et je m'en suis servi. »

Page 95.

1. Le texte d'Amyot est légèrement altéré par Racine,et modifié vers la fin de la citation pour qu'il se puisse appliquer a la seule Monime au lieu de comprendre d'autres femmes ou sœurs de Mithridate. On trouve ce passage dans la *Vie de Lucullus* au chap. XVIII. On remarquera ce jugement de Racine sur Amyot et la modestie qui lui fait préférer « le vieux style de ce traducteur ».

Page 96.

1. César vainquit Pharnace à une première bataille (près de Zela, dans le Pont) à la suite de laquelle il écrivit son fameux : *Veni, vidi, vici.*

Page 101.

1. La mère de Xipharès était Stratonice ; celle de Pharnace, Laodice, sœur, dit-on, de Mithridate.

Page 102.

1. Cet amour des deux frères pour la fiancée de leur père a paru choquant au XVIII^e^ siècle. Louis Racine, de là, déclare de la pièce qu'il n'hésite pas « à la mettre au nombre des plus dangereuses » sans, ajoute-t-il, souscrire à ce jugement de Riccoboni « qu'elle donne de mortelles atteintes aux bonnes mœurs et à la bienséance, et qu'il n'y a que la corruption du siècle qui ait pu faire tolérer sur la scène un pareil amour... » Ces paroles sont de Riccoboni lui-même (éd. citée; t. VI, p. 10).

Page 103.

1. Par Colchos il faut entendre la Colchide, non une ville qui porterait ce nom.

Page 111.

1. *N'accuse point le Ciel qui le laisse outrager,*
Et des indignes fils qui n'osent le venger.

Louis Racine et les commentateurs veulent qu'il y ait ici une faute reproduite dans toutes les éditions et que Racine ait écrit *deux* au lieu de *des*... M. RADOUANT pourtant, à propos de divers exemples de La Bruyère : « Il n'eut *des* yeux que pour Euphrosyne » (Caractères, III, 81) ; « il regrette qu'elle ne lui ait pas laissé *des* enfants » (V, 82), rappelle qu' « on trouve l'article contracté au lieu du *de* partitif après une formule négative... » Il semble donc possible que même avant une épithète Racine ait pu écrire *des*.

Page 113.

1. *Sacrifier deux fils pour de moindres raisons.*

Même trois! un certain Macharès, un autre dont on ne sait pas le nom, et enfin Xipharès, qui survit ainsi dans Racine contre les données de l'histoire.

Page 118.

1. « Tenois... » Rigoureusement il faudrait « tenoit », mais Racine sous-entend *moi* : « moi qui tenois. »

Page 132.

1. *Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours...*

On sait qu'on attribue à un grand capitaine placé sur la scène cette réponse : « Oui, oui... j'en doute. » Le mot ne peut pas être prêté, comme on l'a fait, au prince Eugène, trop jeune alors pour avoir assisté à la représentation. Quant à la scène, elle est inspirée de

CICÉRON *(Pro Manilia* et *Pro Murena)* ; de JUSTIN (XXXVIII, 4 et 7) et d'APPIEN (*Guerre de Mithridate,* CXI).

Page 141.

1. *Quand je me fais justice, il faut qu'on se la fasse.*

La règle qui ne veut pas le pronom avec un nom sans article était loin d'être appliquée alors dans toute sa rigueur. Cf. les exemples que cite Louis Racine (*loc. cit.*).

Page 151.

1. *M'ont fait taire* trois *fois...*

Mlle Clairon prétendait ne trouver que *deux* « reticences » et suppléait par un jeu de scène à la troisième. A la scène 5 de l'acte III, dont il s'agit, il nous semble bien retrouver les trois, si l'on veut voir la première dans le demi-vers : « Xipharès, lui, Seigneur? » Si Monime ne poursuit pas, c'est que Mithridate reprend aussitôt...

Page 157.

1. L'édition originale intercale ici :

Mon amour trop longtemps tient ma gloire captive.
Qu'elle périsse seule, et que mon Fils me suive.
Un peu de fermeté, punissant ses refus,
Me va mettre en état de ne la craindre plus.

Page 171.

1. L'édition originale intercale ici :

Le parthe, qu'il gardait pour triomphe dernier,
Seul encore, sous le joug, refuse de plier.
Allez le joindre. Allez chez ce peuple indomptable
Porter de mon débris le reste redoutable.
J'espère et je m'en forme un presage certain
Que leurs champs bien heureux boiront le sang romain,
Et si quelque vengeance à ma mort est permise
Que c'est à leur valeur que le Ciel l'a remise.

IPHIGÉNIE.

NOTICE.

ON *n'a pas de certitude encore sur la date précise de la première d'*Iphigénie. *On sait que la pièce fut jouée à la Cour, l'été de* 1674, *lors des « Divertissements de Versailles donnés par le Roi... au retour de la Conquête de la Franche-Comté... » La relation de Félibien dont nous citons ainsi partiellement le titre fait une précieuse description du théâtre et du décor... L'occasion fut la victoire de Senef. Cet épisode des fêtes a dû prendre place vers la fin d'août.*

Les comédiens reprirent la tragédie à la Ville fin décembre de la même année ou au début de janvier 1675, *la date du Privilège de la première édition étant du* 28 *de ce dernier mois. C'est la Champmeslé qui tint le rôle d'Iphigénie : on sait en quels termes le rappelle Boileau dans son* Epitre à Racine. *On ne peut que se livrer aux conjectures sur le reste de la distribution. Il est seulement vraisemblable que Lafleur, Baron, Hauteroche, Mlles Beauchâteau et d'Ennebaut furent respectivement, Agamemnon, Achille, Ulysse, Clytemnestre, Eriphile. Le succès, un succès d'émotion, fut des plus considérables. Tout le monde, avec Boileau, parla des larmes versées. Les adversaires semblent, dès lors, négliger l'attaque directe pour favoriser la concurrence. On prélude, en soute-*

*nant l'*Iphigénie *de Coras et Le Clerc, à la manœuvre qui réussira un moment, mais trop bien, avec la* Phèdre *de Pradon. Pour cette fois ce fut un échec piteux et la première de l'ennemi, le vendredi 24 mai 1678, n'eut guère de lendemain, cinq représentations à peine.*

*Pour une part, cependant, la dispute dépassait la personne de Racine. Pierre Perrault prenait occasion d'*Iphigénie *pour soutenir sa thèse de la supériorité des Modernes sur les Anciens. Mais par quels procédés ! Il met en prose les deux pièces, — entendez celle d'Euripide et celle de Racine, — et, s'il donne de l'auteur français une version assez plate, il défigure jusqu'à le rendre bouffon, le tragique grec. C'était agir selon une méthode ridicule et avec la plus parfaite mauvaise foi, même si on n'avait pas toujours tort.*

Il parut, sur le sujet même de la pièce et les caractères, en cette année 1675 aussi, une dissertation assez pertinente du jésuite Pierre de Villiers. Elle portait sur le point surtout qui souleva, en effet, le plus de difficultés, l'amour et la galanterie d'Achille. Cet Achille que Voltaire devait trouver assez farouche et assez antique, on supporta mal, dès le début, qu'il pût montrer quelque politesse. Le Clerc déclara dans sa préface que, par une passion déplacée de ce héros, Racine a voulu sans utilité corser sa pièce. Pour lui il s'est passé de cet ornement. Il n'a pas prêté de rivale à Iphigénie et si Achille en voyant sa fiancée l'aime aussitôt, ce héros ne songeait guère à aimer personne auparavant. Pour Pierre de Villiers, il se plaçait à un point de vue tout ecclésiastique et moral. Il souhaitait une tragédie sans amour et il voyait en somme une chance manquée. Il appelait Esther *et* Athalie *sans soupçonner qu'à ce vœu il dût être si bien pourvu.*

Ici encore il a pu y avoir erreur sur les intentions de Racine. On a supposé que c'était pour se mettre au goût du jour qu'il parait Achille de plumes et de sentiments précieux. En réalité, la même sorte d'obsession l'entraînait ici que dans la Thébaïde

où il lui eût été si facile d'éliminer tout élément sentimental. La passion, d'essence, entrait si bien dans sa manière, demeurait à ce point son « gibier » qu'il allait, naturellement, à la moindre occasion de la dépister et de la saisir.

Il y avait eu avant son Iphigénie *une pièce de Rotrou parue en* 1640 *et traitée aussi d'après Euripide. C'est celui-ci qu'il a surtout imité, le renouvelant, certes, et faisant œuvre originale, mais s'appliquant à le suivre dans l'économie de l'action et des passions avec plus de vigilance ou de scrupule qu'il n'avait fait jusque là pour aucun autre de ses modèles.*

Il imite Euripide, il le traduit souvent, avec une sorte d'enivrement et de plénitude. Il reste toujours soucieux de ce qui peut le rapprocher surtout du cœur de l'homme. Il se prive du pittoresque brillant et familier par où s'ouvre la tragédie grecque pour poser tout de suite Agamemnon dans son malheur. Il remplace avec goût Ménélas par Ulysse dont il dresse un personnage d'une force, d'une finesse, d'une vraisemblance remarquables, tout en le laissant dans la tradition qui charge le subtil héros des missions inhumaines. Mais surtout il s'applaudit d'avoir inventé ce personnage d'Eriphile qu'on devait lui reprocher et qui, quoiqu'il en dise, ne lui était pas indispensable. Mais par là il se replaçait au centre de son système à lui et il pouvait jouer une fois de plus à son gré de cette passion dont il effrayait et charmait des contemporains avertis.

Nous oserons même dire que, par l'harmonie et la justesse des caractères, Racine peut-être dépasse le maître grec. L'Agamemnon, la Clytemnestre et l'Iphigénie d'Euripide apparaissent peut-être plus usuels, plus humains ; leurs réactions sont immédiates, quasi instinctives : Clytemnestre fait des scènes à son mari et Iphigénie se jette d'abord aux pieds de son père. Sans rien perdre de leur caractère concret et en demeurant aussi vivants, les héros raciniens tiennent leur rôle

avec une harmonie plus constante et, encore ici, étendent leurs traits à l'humanité de toujours.

L'heureux succès de la pièce dura au cours des âges et il est à regretter qu'on ne la reprenne pas plus souvent de nos jours. L'Allemand Schlegel réédita sur le « modernisme » du rôle d'Achille les reproches des contemporains. Avant le Romantisme, des esprits trop imaginatifs regrettèrent déjà que le dénouement ne fût pas mis en action et qu'on ne vit pas plus l'autel de Calchas que le lit de Britannicus. La Dixmerie formula cette plainte et un obscur poète dramatique, Saint-Foix, tâcha de l'entendre. Il écrivit pour Iphigénie *un dénouement postiche avec toute la mise en scène voulue. Cela se passait en juillet* 1769. *Lorsque Gluck composa de la musique sur le sujet, en* 1774, *le bailli du Rollet imprima un livret où il avait entremêlé aux vers de Racine des vers à lui, pour la joie ou l'indignation du lecteur. Encore, heureusement pour lui, ses vers, les chantait-on. — M. Dubech rappelle avec raison que la vieille légende inspira plus heureusement le lyrisme de Moréas.*

*Les noms des grands « créateurs » d'*Iphigénie *sont encore dans les mémoires. Adrienne Lecouvreur illustra Eriphile et Mlles Clairon et Gaussin furent remarquables dans ce personnage. Mlle Dumesnil brilla dans Clytemnestre, Le Kain, par son seul savoir-faire, car son physique l'y servait peu, triompha dans le rôle d'Achille. C'est lui qui commença la réforme de costumes ridicules. Larive lui succéda sans faiblesse. On eut à la fin du XVIII^e^ siècle, Mlle Sainval aînée en Clytemnestre et Mlle des Garcins en Iphigénie. Mlle Georges joua Clytemnestre en* 1802 *et Rachel débuta dans Eriphile le* 16 *août* 1838.

NOTES ET VARIANTES.

Page 175.

1. « De quelle façon, à Aulis, les chefs des Grecs souillèrent horriblement du sang d'Iphigénie l'autel virginal de Diane. »

Page 176.

1. « Eu » est bien invariable ainsi que dans les éditions antérieures.
2. Racine se réfère à l'édition de Hanau (1613).

Page 177.

1. « Eu », de même qu'à la page 176.

Page 178.

1. On devine qu'il s'agit ici de Perrault.

Page 183:

1. Pour montrer à quel point mais de quelle manière Racine traduit Euripide nous citerons quelques passages correspondants du tragique grec. Nous empruntons la traduction de MESNARD, assez plate et garantissant par là la littéralité.

AGAMMENON. Vieillard sors de cette tente, viens. LE VIEILLARD. Je viens. Mais quel nouveau soin t'occupe, roi Agamemnon? A. Tu vas le savoir. LE V. Je me hâte. A. Nul chant des oiseaux, nul bruit de la mer ; le silence des vents règne sur cet Euripe. LE V. Mais pourquoi sors-tu de la tente, roi Agamemnon? Ici, à Aulis, tout est encore dans le repos, et la garde des murs n'a pas été relevée (vers 1-15).

Page 185.

1. Les premières éditions portent *ses*. Le *ces* qu'il y a dans l'édition de 1697 peut se soutenir et nous y verrions plutôt une correction qu'une faute. Agamemnon peut, d'un geste, désigner ces autels à Arcas.

Page 190.

1. C'est le : *Divum inclementia* de Virgile (Enéide II, 602).

Page 194.

1. Ce *en* reste d'un français douteux. Il faut entendre « sans vous accuser de les avoir fait mentir ».

Page 195.

1. « Voyez ». Il faudrait évidemment « voyiez » comme on a corrigé dans les éditions postérieures.

Page 196.

1. *Retrouvé le chemin que nous avons quitté :* Nous maintenons « avons ». C'est tout simplement le présent narratif et non point une faute d'imprimeur comme on a prétendu. Eurybate continue, sur le même mode :

Elle ameine, aussi, cette jeune Eriphile.

Page 197.

1. Voici comment parle l'Agamemnon d'Euripide (MESNARD) :

Hélas ! Que puis-je dire infortuné? Un Dieu m'a pris au piège, et plus habile que moi, a rompu tous mes artifices, Ah ! combien il est vrai qu'une condition obscure a ses avantages ! On y est libre de pleurer, de se plaindre de son malheur. Mais l'homme dont la naissance est illustre n'en a pas le droit. Le peuple gouverne notre vie, et nous sommes les esclaves de la foule. Ainsi, j'ai honte de répandre des larmes ; j'ai honte aussi, malheureux ! de ne pas pleurer, lorsque je suis tombé dans un abîme d'infortune (vers 432-443).

2. Voici, sur ce point, la version de Rotrou (Acte I, scène V) :

Tel est l'ordre fatal des affaires humaines
Que les plus grands honneurs soient les plus grandes peines.
Qui plus a de sujets a le plus de soucis ;
S'il est servi de tous il les sert tous aussi.
Ce qui nous soumet tout, nous-mêmes nous engage.
Une grande puissance est un noble servage.

Page 199.

1. Cf. p. 195.

Page 207.

1. Euripide dit simplement : « Tu en seras témoin, car tu te tiendras près de l'autel. » On voit comme le « vous y serez » de Racine transforme dramatiquement ce vers.

Page 214.

1. MESNARD a recueilli ici ce précieux fragment de Racine : « Il y avoit plus de six mois qu'Achille avait ravagé Lesbos, et il avait fait cette conqueste avant que les Grecs se fussent assemblez en Aulide. Eriphile, trompée par les lettres d'Agamemnon, qui avoit mandé à Clytemnestre d'amener sa fille en Aulide pour y estre mariée, croyoit en effet qu'Achille estoit celui qui pressoit ce mariage depuis un mois. Et Achille lui respond que bien esloigné d'avoir pressé ce mariage durant ce temps-là, il y a un mois entier qu'il est absent de l'armée. Il est dit dans le premier acte qu'Achille avoit esté rappellé en Thessalie par son père Pelée pour le délivrer de quelques fâcheux voisins qui l'incommodoient. Ainsi Eriphile a raison de dire à Achille qu'il y a un mois entier qu'il presse Iphigénie de venir en Aulide. Et Achille a raison de respondre qu'il y a un mois entier qu'il n'est point en Aulide. »

Page 225.

1. *Et votre nom, Seigneur, l'a conduite à la mort.*

Nous corrigeons Traboüillet qui imprime « *l'a conduit* ». L'édition de 1675 porte, plus heureusement peut-être :

Et votre nom, seigneur, la conduit *à la mort.*

2. Voici le même passage dans Euripide (MESNARD) :

CLYT. Je ne rougirai pas d'embrasser tes genoux, moi simple mortelle, ô fils d'une déesse. Car de quoi servirait mon orgueil? Quel intérêt plus cher pourrais-je avoir que mon enfant? Prête secours, fils de Thétis, à mes malheurs, à celle qu'on a nommée ta fiancée ! titre trompeur sans doute, qu'elle a cependant porté. Je l'avais couronnée pour toi. Je te l'ai amenée comme pour un hymen ; et maintenant c'est à la mort que je la conduis. Ta gloire sera flétrie, si tu ne prends sa défense ; car si vous n'avez pas été unis par le mariage, on t'a appelé du moins l'époux de cette infortunée... C'est ton nom qui nous a conduites à notre perte ; ne le laisse pas déshonorer. Je n'ai d'autre autel, d'autre asile que tes genoux (vers 890-891).

Page 226.

1. Les éditions de 1675 et de 1766 suppriment la virgule entre « sanguinaire » et « parjure ».

Page 228.

1. Manquent ici les vers suivants des éditions antérieures :

Quel trouble ! quel torrent de mots injurieux
Accusoit à la fois les hommes et les dieux !
Ah ! que vous auriez vu sans que je vous le die
De combien vostre amour m'est plus cher que ma vie.

Page 230.

1. Achille, de son propre mouvement, se décide à cette manœuvre dans Euripide.

Page 233.

1. « ...Ah Doris, quelle joie » etc. Exemple frappant de cette substitution de motifs dont on traite en psychologie et qui consiste à remplacer les motifs honteux des actes par des raisons plus honorables.

2. La scène reste vide, faute de théâtre peu commune chez Racine.

3. *Egine, tu le vois, il faut que je* le *fuie.*

Le vers reste obscur soit que " le " se rapporte à Agamemnon (ce que semblerait contredire le « *je l'attends* » six vers plus bas) soit qu'on remplace " le " par " la ", comme font les éditions modernes, après 1723, "la" mis pour Iphigénie. Dans l'incertitude nous gardons le "le" des éditions anciennes.

Page 234.

1. *... Il viendra m'en demander raison,*
Et croit pouvoir encore cacher sa trahison.

La phrase serait incorrecte, selon notre usage, si *Et* marquait simplement la coordination. Mais *Et* a ici la valeur de « il croit », ou de « car il croit ».

Page 236.

1. Dans cette scène prestigieuse où se déploie tout l'art de Racine, les traits les plus délicats et notamment les transitions, ne sont qu'à lui.

Voici, par exemple, comment Rotrou traduit les paroles d'Iphigénie rappelant les années de l'enfance :

S'il vous souvient pourtant que je suis la première
Qui vous ait appelé de ce doux nom de père,
Qui vous ait fait caresse, et qui sur vos genoux
Vout ait servi longtemps d'un passe temps si doux.

Page 258.

1. Éd. 1675-1687 :

Non, Madame, elle vit, et les Dieux sont contens.

Exemple de correction heureuse dans l'édition de 1697 en :

Non, votre Fille vit, et les Dieux sont contens...

l'insistance sur ce mot de *fille* que Clytemnestre vient de crier étant tout indiquée.

Page 259.

1. « Saisi d'horreur », au sens de « horreur sacrée » de « sainte horreur », comme on lit plus bas dans la même scène.

Page 260.

1. On a remarqué le caractère dramatique de ce récit d'Ulysse. Même en de tels morceaux Racine n'oublie jamais l'action et, autant qu'il le peut, il le rend sensible. Il n'est pas douteux que lorsque Clytemnestre s'est écrié plus haut :

J'entens gronder la foudre et sens trembler la terre....

un jeu de scène ou un bruit de coulisse doive apporter au spectateur l'écho du prodige si heureusement conté par Ulysse, aussitôt après.

PLAN DU PREMIER ACTE

d'une « Iphigénie en Tauride ».

Le fragment manuscrit qui nous a conservé ce plan porte une note de Jean-Baptiste Racine qui le situe après 1677 *et le donne comme la première esquisse d'une des quelques tragédies dont Racine aurait encore eu le projet. Il est assez peu vraisemblable que Racine, après sa conversion, ait songé au théâtre au point de commencer le plan d'une nouvelle pièce. On serait plutôt tenté de s'en tenir au témoignage de la Grange-Chancel disant avoir appris du poète l'hésitation qui aurait fait balancer celui-ci entre une « Iphigénie sacrifiée » et une « Iphigénie sacrifiante ». Racine ne se serait décidé pour la première « qu'après avoir connu que la seconde n'avait point de matière pour un cinquième acte*[1] *». Notre « plan » serait donc une trace de l'hésitation de Racine et il faudrait en placer la composition avant* Iphigenie en Aulide, *c'est-à-dire vers* 1673. *La pièce a été donnée pour la première fois par Louis Racine en* 1747 *à la suite de ses* Mémoires. *Nous reproduisons le manuscrit (B. N. Fonds Français. F^os 95 et suivants). Nous rétablissons entre crochets le nom des personnages évidemment omis.*

---

1. *Œuvres de* La Grange-Chancel *(Paris* 1734*), T. I, p.* 94. *Cf. la notice de* Mesnard, *t. IV.*

ACTE PREMIER. — SCENE I.

Iphigénie vient avec une captive grecque, qui s'estonne de sa tristesse. Elle demande si c'est qu'elle est affligée de ce que la feste de Diane se passera sans qu'on lui immole aucun estranger. Tu peus croire, dit Iphigénie, si c'est là un sentiment digne de la fille d'Agamemnon. Tu sçais avec quelle répugnance j'ay préparé les misérables que l'on a sacrifiez depuis que je préside à ces cruelles cérémonies. Je me faisois une joye de ce que la Fortune n'avoit amené aucun Grec pour cette journée, et je triomphois seule de la douleur commune qui est respanduë dans ceste Isle, où l'on conte pour un présage funeste de ce que nous manquons de victimes pour ceste feste. Mais je ne puis résister à la secrette tristesse dont je suis occupée depuis le songe que j'ay fait cette nuit. J'ay crû que j'estois à Mycène dans la Maison de mon Pere, il m'a semblé que mon Pere et ma Mere nageoient dans le sang, et que moy-mesme je tenois un poignard à la main pour en esgorger mon frère Oreste. Hélas mon cher Oreste ! — Mais Madame, vous estes trop esloignez l'un de l'autre pour craindre l'accomplissement de vostre songe. — Et ce n'est pas aussi ce que je crains. Mais je crains avec raison qu'il n'y ait de grands malheurs dans ma famille. Les Rois sont sujets à de grands changemens. Ah si je t'avois perdu, mon cher frère, Oreste sur qui seul j'ay fondé mes espérances ! Car enfin, j'ay plus de sujet de t'aimer que tout le reste de ma famille. Tu ne fus point coupable de ce sacrifice où mon Père m'avoit condamnée[1] dans l'Aulide. Tu estois un enfant de dix ans, tu as esté élevé avec moy, et tu es le seul

1. Condamné (ms).

de toute la Grèce que je regrette tous les jours. — Mais Madame, quelle apparence qu'il sache l'estat où vous estes? Vous estes dans une Isle détestée de tout le monde. Si le hazard y ameine quelque Grec, on le sacrifie. Que ne renoncez vous à la Grèce, que ne respondez vous à l'amour du Prince? — Et que me serviroit de m'y attacher? Son Pere Thoas luy defend de m'aimer, il ne me parle qu'en tremblant. Car ils ignorent tous deux ma naissance. Et je n'ay garde de leur descouvrir une chose qu'ils ne croiroient pas. Car quelle apparence qu'une fille que des Pirates ont enlevée dans le moment qu'on l'alloit sacrifier pour le salut de la Grèce fust la fille du Général de la Grèce? Mais voicy le Prince.

SCENE II.

[IPHIGENIE.]

Qu'avez-vous, Prince? D'où vient ce désordre et cette émotion qui vous reste?

LE PRINCE.

Madame, je suis cause du plus grand malheur du monde. Vous sçavez combien j'ay détesté avec vous les sacrifices de cette Isle, je me rejouissois de ce que vous seriez aujourd'huy dispensée de cette funeste occupation. Et cependant, je suis cause que vous aurez deux Grecs à sacrifier.

IPHIGENIE.

Comment, Seigneur?

LE PRINCE.

On m'est venu avertir que deux jeunes hommes estoient environnez d'une grande foule de peuple, contre lequel ils se

defendoient, j'ay couru sur le bord de la mer, je les ay trouvez à la porte du Temple qui vendoient chèrement leur vie, et qui ne songeoient chacun qu'à la defense l'un de l'autre. Leur courage m'a piqué de générosité. Je les ay defendus moy mesme, j'ay désarmé le Peuple, et ils se sont rendus à moy. Leurs habits les ont fait passer pour Grecs, ils l'ont avoüé. J'ay frémy à cette parole, on les a menez malgré moy à mon Pere, et vous pouvez juger quelle sera leur destinée. La joye est universelle, et on remercie les dieux d'une prise qui me met au désespoir. Mais enfin, Madame, ou je ne pourray, ou je vous affranchiray bientost de la malheureuse dignité qui vous engage à ces sacrifices. Mais voicy le Roy mon Pere.

SCENE III.

LE ROY.

Quoy, Madame, vous estes encore icy? Ne devriez-vous pas estre dans le Temple pour remercier la Deesse de ces deux victimes qu'elle nous a envoyez? Allez préparer tout pour le sacrifice. Et vous reviendrez ensuite afin qu'on vous remette entre les mains ces deux estrangers.

SCENE IV.

Iphigénie sort, et le Prince fait quelque effort pour obtenir de son Pere la vie de ces deux Grecs, afin qu'il ne les ait pas sauvez inutilement. Le Roy le maltraitte et luy dit que ce sont là des sentimens qui luy ont esté inspirez par la jeune Grecque. Il luy reproche la passion qu'il a pour une esclave.

[LE PRINCE.]

Et qui vous dit, Seigneur, que c'est une esclave?

LE ROY.

Et quelle autre qu'une esclave auroit esté choisie par les Grecs pour estre sacrifiée?

[LE PRINCE.]

Quoy, ne vous souvient-il plus des habillemens qu'elle avoit lors qu'on l'amena icy? Avez-vous oublié que les Pirates l'enlevèrent dans le moment qu'elle alloit recevoir le coup mortel? Nos peuples eurent plus de compassion pour elle, que les Grecs n'en avoient euë. Et au lieu de la sacrifier à Diane, ils la choisirent pour présider elle-mesme à ses sacrifices.

Le Prince sort, déplorant sa malheureuse générosité qui a sauvé la vie à deux Grecs pour la leur faire perdre plus cruellement.

SCENE V.

Le Roy tesmoigne à son confident qu'il se fait violence de maltraitter son fils. Mais quelle apparence de donner les mains à une passion qui le déshonnore? Allons, et demandons tantost à la Déesse, parmy nos prières, qu'elle donne à mon fils des sentimens plus dignes de luy.

FIN DU PREMIER ACTE.

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

Bajazet.

Préface 7
Acte premier 11
Acte II 27
Acte III 43
Acte IV 58
Acte V 74

Mithridate.

Préface 93
Acte premier 99
Acte II 115
Acte III 131
Acte IV 146
Acte V 161

Iphigénie.

Préface 175
Acte I 183
Acte II 199
Acte III 216
Acte IV 231
Acte V 249

PAGES

NOTICES, NOTES ET VARIANTES

Bajazet.

Notice 265
Préface de l'Édition de 1672 269
Deuxième Préface 270
Notes et Variantes 272

Mithridate.

Notice 275
Notes et Variantes 279

Iphigénie.

Notice 283
Notes et Variantes 287

Plan du 1er acte d'une « Iphigénie en Tauride » 291

Achevé d'imprimer sur vélin des Papeteries de La Haye-Descartes, par l'Imprimerie Maulde et Renou, a Paris, le vingt-sept février mil neuf cent trente.

53578

Prix : 19 fr. 50